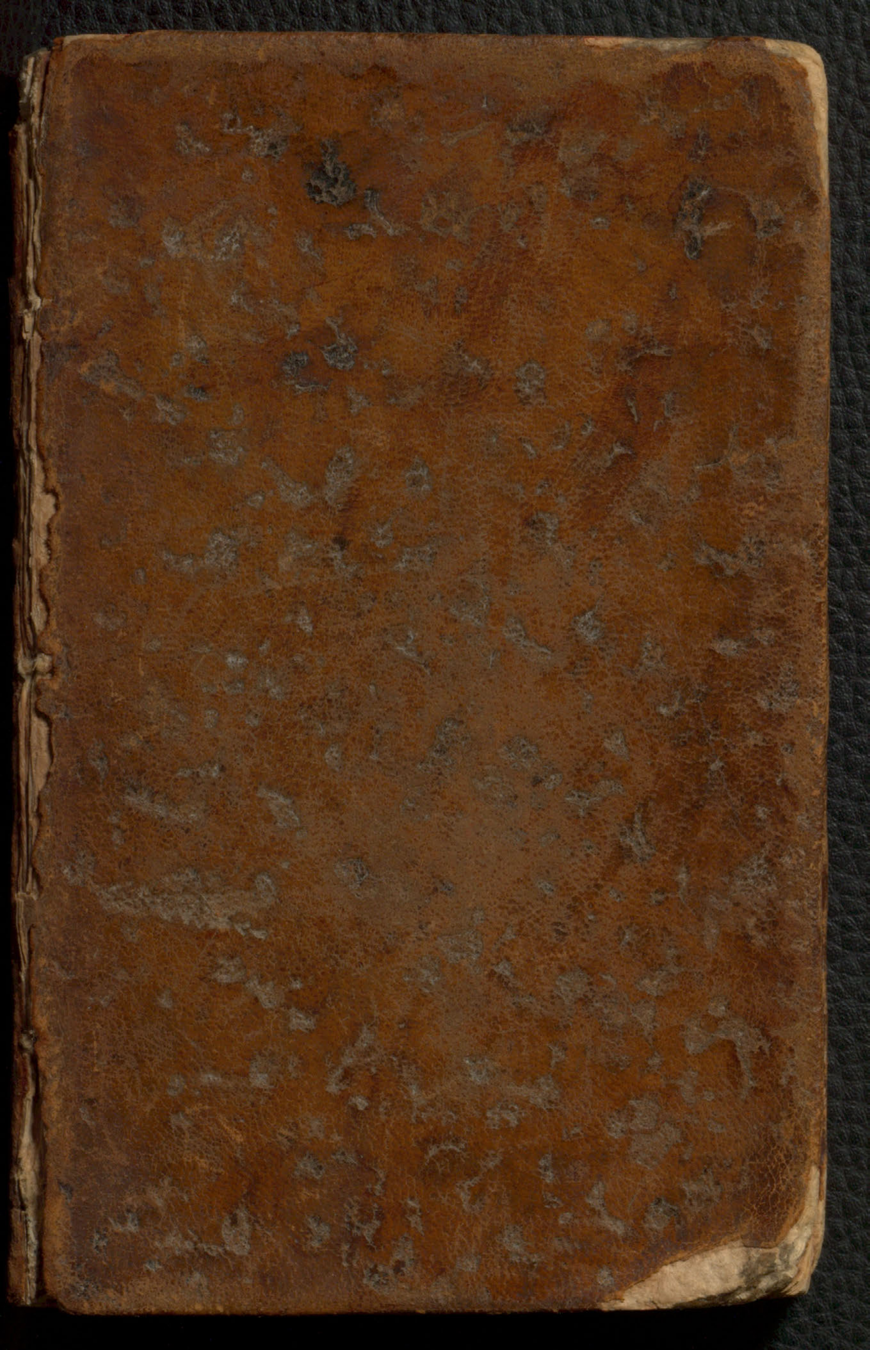
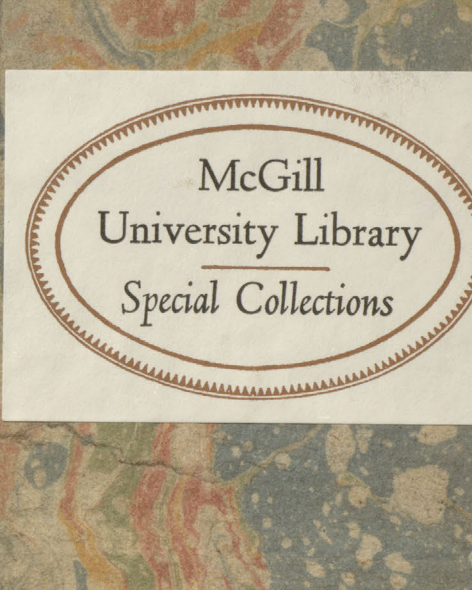



McGill
University Library
Special Collections



N 350

colli
Note manuscrite p. 247

Cat. B.N. n° 3577
Rochebilière, n° 848 (qui la
donne cō éd. orig.)

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE, PORTATIF.



LONDRES.

M. DCC. LXIV.



DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE, *PORTATIF.*

ABRAHAM.

ABRAHAM eſt un de ces noms célébres dans l'Aſie mineure, & dans l'Arabie, comme Thaut chez les Egyptiens, le premier Zoroaſtre dans la Perſe, Hercule en Grece, Orphée dans la Thrace, Odin chez les nations ſeptentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité, que par une hiſtoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'hiſtoire profane; car pour celle des Juifs nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous déteſtons, comme l'hiſtoire de ce peuple a été viſiblement écrite par le Saint-Eſprit lui-même, nous avons pour elle les ſentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adreſſons ici qu'aux Arabes; ils ſe vantent de deſcendre d'Abraham par Iſmaël; ils croyent que ce Patriarche bâtit la Mecque, & qu'il mourut dans cette ville. Le fait eſt que la race d'Iſmaël a été infiniment plus favoriſée de Dieu que la race de Jacob. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs; mais les voleurs Arabes ont été prodi-

gieusement supérieurs aux voleurs Juifs. Les descendans de Jacob ne conquirent qu'un très-petit pays qu'ils ont perdu ; & les descendans d'Ismaël ont conquis une partie de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, ont établi un Empire plus vaste que celui des Romains, & ont chassé les Juifs de leurs cavernes qu'ils appellaient la terre de promission.

A ne juger des choses que par les exemples de nos histoires modernes, il serait assez difficile qu'Abraham eût été le pere de deux nations si différentes ; on nous dit qu'il était né en Caldée, & qu'il était fils d'un pauvre Potier, qui gagnait sa vie à faire des petites idoles de terre. Il n'est guères vraisemblable que le fils de ce Potier soit allé fonder la Mecque à trois cent lieues de là sous le tropique, en passant par des déserts impraticables. S'il fut un conquérant, il s'adressa sans doute au beau pays de l'Assyrie ; & s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèse rapporte qu'il avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays d'Aran après la mort de son pere Tharé le potier. Mais la même Genèse dit aussi que Tharé ayant engendré Abraham à soixante & dix ans, ce Tharé vécut jusqu'à deux cent cinq ans, & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de son pere. A ce compte il est clair par la Genèse même qu'Abraham était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Mésopotamie. Il alla d'un pays idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Palestine. Pourquoi y alla-t-il ? Pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une contrée aussi éloignée, aussi stérile & pierreuse que celle de Sichem ? La langue Caldéenne devoit être fort différente de celle de Sichem, ce n'étoit point un lieu de commerce ; Sichem, est éloigné de la Caldée de plus de cent lieues : il faut passer des déserts pour y arriver : mais Dieu voulait qu'il fit ce voyage ; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ses descendans plusieurs siécles après lui. L'esprit humain comprend avec peine les raisons d'un tel voyage.

A peine est-il arrivé dans le petit pays montagneux

de Sichem, que la famine l'en fait sortir. Il va en Egypte avec sa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cent lieues de Sichem à Memphis ; est-il naturel qu'on aille demander du blé si loin & dans un pays dont on n'entend point la langue ? voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il améne à Memphis sa femme Sara, qui était extrêmement jeune & presque enfant en comparaison de lui, car elle n'avait que soixante & cinq ans. Comme elle était très-belle, il résolut de tirer parti de sa beauté ; Feignez que vous êtes ma sœur, lui dit-il, afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Il devait bien plutôt lui dire, Feignez que vous êtes ma fille. Le Roi devint amoureux de la jeune Sara, & donna au prétendu frere beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de chameaux, de serviteurs, de servantes : ce qui prouve que l'Egypte dès-lors était un royaume très-puissant & très-policé, par conséquent très-ancien, & qu'on récompensait magnifiquement les freres qui venaient offrir leurs sœurs aux Rois de Memphis.

La jeune Sara avoit quatre-vingt dix ans selon l'écriture, quand Dieu lui promit qu'Abraham qui en avoit alors cent soixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham qui aimait à voyager alla dans le désert horrible de Cadés avec sa femme grosse, toujours jeune & toujours jolie. Un roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de Sara comme le Roi d'Egypte l'avait été. Le pere des croyans fit le même mensonge qu'en Egypte : il donna sa femme pour sa sœur, & eut encor de cette affaire des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet Abraham devint fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'Abraham, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellens métaphysiciens, gens sans préjugé, & point du tout pédans.

AME.

CE ſerait une belle choſe de voir ſon ame. *Connaîs-toi toi-même*, eſt un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique: quel autre que lui peut connoître ſon eſſence?

Nous appellons ame, ce qui anime. Nous n'en ſçavons guères d'avantage, grace aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre-humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarraſſent pas de l'être penſant; l'autre quart cherche, perſonne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre Philoſophe, tu vois une plante qui végète, & tu dis *végétation*, ou même, ame *végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *Force*; Tu vois ton chien de chaſſe apprendre ſous toi ſon métier, & tu cries, *inſtinct*, *ame ſenſitive*; tu as des idées combinées, & tu dis *Eſprit*.

Mais de grace, qu'entend-tu par ces mots, cette fleur végéte? mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation*? ce corps en pouſſe un autre, mais poſſéde-t'il en ſoi un être diſtinct qui s'appelle *force*? ce chien te rapporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *inſtinct*? ne rirais-tu pas d'un raiſonneur, (eût-il été précepteur d'Aléxandre) qui te diroit, Tous les annimaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme ſubſtantielle qui eſt la vie?

Si une tulippe pouvait parler, & qu'elle te dît, Ma végétation & moi, nous ſommes deux êtres joints évidemment enſemble, ne te moquerais-tu pas de la tulippe?

Voyons d'abord ce que tu ſçais, & de quoi tu es certain, que tu marches avec tes pieds, que tu digéres par ton eſtomach, que tu ſens par tout ton corps, & que tu penſe par ta tête. Voyons ſi ta ſeule raiſon a pû te donner aſſez de lumiéres, pour conclure ſans un ſecours ſurnaturel que tu as une ame?

Les premiers Philoſophes, ſoit Caldéens, ſoit Egyp-

tiens, dirent, Il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui produise nos pensées; ce quelque chose doit être très-subtil, c'est un souffle, c'est du feu, c'est de l'éter, c'est une quintessence, c'est un simulacre léger, c'est une entelechie, c'est un nombre, c'est une harmonie. Enfin, selon le divin Platon, c'est un composé du *même*, & de *l'autre*; ce sont des atômes qui pensent en nous, a dit Epicure après Démocrite. Mais, mon ami, comment un atôme pense-t-il? avoue que tu n'en sçais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher sans doute, c'est que l'ame est un être immatériel. Mais certainement, vous ne concevez pas ce que c'est que cet être immatériel; Non, répondent les savans; mais nous sçavons que sa nature est de penser. Et d'où le sçavez-vous? Nous le sçavons, parce qu'il pense. O savans! j'ai bien peur que vous ne soyez aussi ignorans qu'Epicure; la nature d'une pierre est de tomber, parce qu'elle tombe; mais je vous demande, qui la fait tomber?

Nous sçavons, poursuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame; d'accord, je le crois comme vous. Nous sçavons qu'une négation, & une affirmation ne sont point divisibles, ne sont point des parties de la matière; je suis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnue, posséde des qualités qui ne sont pas matérielles, qui ne sont pas divisibles; elle a la gravitation vers un centre que Dieu lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'est point divisible. La force motrice des corps n'est pas un être composé de parties. La végétation des corps organisés, leur vie, leur instinct, ne sont pas non plus des êtres à part, des êtres divisibles: vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une rose, la vie d'un cheval, l'instinct d'un chien, que vous ne pouvez couper en deux une sensation, une négation, une affirmation. Votre bel argument tiré de l'indivisibilité de la pensée ne prouve donc rien du tout.

Qu'appellez-vous donc votre ame? quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-même, sans révélation, admettre autre chose en vous, qu'un pouvoir à vous inconnu, de sentir, de penser.

A présent, dites-moi de bonne foi, Ce pouvoir de sentir & de penser, est-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher ? vous m'avouez que non, car votre entendement aurait beau dire à votre estomach, *digère*, il n'en fera rien s'il est malade ; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils resteront-là, s'ils ont la goute.

Les Grecs ont bien senti que la pensée n'avait souvent rien à faire avec le jeu de nos organes ; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les pensées une ame plus fine, plus subtile, un *nous*.

Mais voilà cette ame de la pensée, qui en mille occasions a l'intendance sur l'ame animale. L'ame pensante commande à ses mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à son cœur de battre, à son sang de couler, à son chile de se former, tout cela se fait sans elle : voilà deux ames bien embarassées, & bien peu maîtresses à la maison.

Or cette premiere ame animale n'existe certainement point, elle n'est autre chose que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme ! que tu n'as pas plus de preuve par ta faible raison que l'autre ame existe. Tu ne peut le savoir que par la foi. Tu est né, tu vis, tu agis, tu penses, tu veilles, tu dors sans sçavoir comment. Dieu t'a donné la faculté de penser comme il t'a donné tout le reste, & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les tems marqués par sa providence que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux systêmes que ta philosophie a fabriqué sur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme est partie de la substance de Dieu même, l'autre qu'elle est partie du grand tout, un troisieme qu'elle est créée de toute éternité, un quatrieme qu'elle est faite, & non créée ; d'autres assûrent que Dieu les forme à mesure qu'on en a besoin, & qu'elles arrivent à l'instant de la copulation ; Elles se logent dans les animalcules séminaux crie celui-ci : Non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de faloppe.

Vous avez tous tort, dit un survenant, l'ame attend six semaines que le fœtus soit formé, & alors elle prend possession de la glande pinéale ; mais si elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occasion. La derniere opinion est que sa demeure est dans le corps calleux, c'est le poste que lui assigne la Peironie ; il fallait être premier chirurgien du Roi de France pour disposer ainsi du logement de l'ame. Cependant, son corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

St. Thomas dans sa question 75e & suivantes, dit que l'ame est une forme *subsistante*, *per se*, qu'elle est toute en tout, que son essence différe de sa puissance, qu'il y a trois ames *végétatives*, sçavoir, *la nutritive*, *l'augmentative*, *la générative* ; que la mémoire des choses spirituelles est spirituelle, & la mémoire des corporelles est corporelle ; que l'ame raisonnable est une forme *immatérielle quant aux opérations*, & *matérielle quant à l'être.* St. Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté, aussi est-il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de systêmes sur la maniere dont cette ame sentira quand elle aura quitté son corps avec lequel elle sentait, comment elle entendra sans oreilles, flairera sans nez, & touchera sans mains, quel corps ensuite elle reprendra, si c'est celui quelle avait à deux ans, ou à quatre-vingt ; comment le *moi*, l'identité de la même personne subsistera, comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de soixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans son âge de puberté ; par quel tour d'adresse une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, lesquels ayant été transformés en légumes, auront passé dans le sang de quelqu'autre animal. On ne finirait point si on vouloit rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées sur elle-même.

Ce qui est très-singulier, c'est que dans les loix du peuple de Dieu, il n'est pas dit un mot de la spiritualité

& de l'immortalité de l'ame, rien dans le décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il eſt très-certain, il eſt indubitable, que Moïſe en aucun endroit ne propoſe aux Juifs des récompenſes & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point eſpérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers; tout eſt temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans ſon Deutéronome; » Si après avoir eu des enfans & des petits enfans, vous » prévariquez, vous ſerez exterminés du pays, & réduits » à un petit nombre dans les nations.

» Je ſuis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des peres » juſqu'à la troiſieme & quatrieme génération.

» Honorez pere & mere afin que vous viviez long- » tems.

» Vous aurez de quoi manger ſans en manquer jamais.

» Si vous ſuivez des dieux étrangers, vous ſerez dé- » truits......

» Si vous obéiſſez, vous aurez de la pluie au printems » & en automne, du froment, de l'huile, du vin, du » foin pour vos bêtes, afin que vous mangiez, & que » vous ſoyez ſaouls.

» Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans vos mains, » entre vos yeux, écrivez-les ſur vos portes, afin que » vos jours ſe multiplient.

» Faites ce que je vous ordonne, ſans y rien ajou- » ter, ni retrancher.

» S'il s'éleve un prophête qui prédiſe des choſes pro- » digieuſes, ſi ſa prédiction eſt véritable, & ſi ce qu'il » a dit arrive, & s'il vous dit, Allons, ſuivons des » Dieux étrangers.... tuez-le auſſi-tôt, & que tout le » peuple frappe après vous.

» Lorſque le Seigneur vous aura livré les nations, » égorgez tout ſans épargner un ſeul homme, & n'ayez » aucune pitié de perſonne.

» Ne mangez point des oiſeaux impurs, comme l'ai- » gle, le griſon, l'ixion, &c.

» Ne mangez point des animaux qui ruminent &

» dont l'ongle n'eſt point fendu ; comme chameau , liévre , porc-épic , &c.

» En obſervant toutes les ordonnances, vous ſerez » bénis dans la ville & dans les champs , les fruits de » votre ventre, de votre terre, de vos beſtiaux ſeront » bénis. . . .

» Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances & » toutes les cérémonies , vous ſerez maudits dans la » ville & dans les champs. . . . vous éprouverez la fami» ne , la pauvreté, vous mourrez de miſére, de froid , » de pauvreté ; de fiévre ; vous aurez la rogne , la gal» le , la fiſtule. . . . vous aurez des ulcères dans les ge» noux , & dans les gras des jambes.

» L'étranger vous prêtera à uſure , & vous ne lui „ prêterez point à uſure . . . . parce que vous n'aurez » pas ſervi le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre , & la » chair de vos fils & de vos filles , &c.

Il eſt évident que dans toutes ces promeſſes & dans toutes ces menaces il n'y a rien que de temporel , & qu'on ne trouve pas un mot ſur l'immortalité de l'ame , & ſur la vie future.

Pluſieurs commentateurs illuſtres ont cru que Moïſe était parfaitement inſtruit de ces deux grands dogmes ; & ils le prouvent par les paroles de Jacob , qui croyant que ſon fils avait été dévoré par les bêtes , diſait dans ſa douleur : *Je deſcendrai avec mon fils dans la foſſe* , *in infernum* , *dans l'enfer* ; c'eſt-à-dire , je mourrai , puiſque mon fils eſt mort.

Ils le prouvent encor par des paſſages d'Iſaïe & d'Ezéchiel ; mais les Hébreux auſquels parlait Moïſe , ne pouvaient avoir lu ni Ezéchiel , ni Iſaïe , qui ne vinrent que pluſieurs ſiécles après.

Il eſt très-inutile de diſputer ſur les ſentimens ſecrets de Moïſe. Le fait eſt que dans ſes loix publiques , il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenſes au tems préſent. S'il connaiſſait la vie future , pourquoi n'a-t'il pas expreſſément étalé ce grand dogme ? & s'il ne l'a pas connu ,

quel étoit l'objet de sa mission? C'est une question que font plusieurs grands personnages ; ils répondent que le maître de Moïse & de tous les hommes, se réservait le droit d'expliquer dans son tems aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si Moïse avoit annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école de Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des Saducéens n'auroit pas été autorisée dans l'État. Les Saducéens n'auraient pas occupé les premieres charges, on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie, que les Juifs se partagerent en trois sectes ; les Pharisiens, les Saducéens & les Esséniens. L'historien Joseph, qui était Pharisien, nous apprend au livre treize de ses antiquités, que les Pharisiens croyaient la métempsicose. Les Saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps. Les Esséniens, dit encor Joseph, tenaient les ames immortelles ; les ames, selon eux, descendaient en forme aërienne dans les corps, de la plus haute région de l'air ; elles y sont reportées par un trait violent, & après la mort celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent au-delà de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent ni pluye. Les ames des méchants vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois sectes ; mais sans lui, nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puisque les philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que Moïse, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, Moïse qui parlait à Dieu face à face & qui ne le voyait que par derrière, a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article. Ce n'est donc que depuis dix-sept cent ans qu'on est certain de l'existence de l'ame, & de son immortalité.

Ciceron n'avait que des doutes ; sont petit-fils & sa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers Galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce temps-là, & depuis dans tout le reste de la terre où les Apôtres ne pénétrerent pas, chacun devait dire à son ame, Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? Tu es je ne sçais quoi, pensant & sentant, & quand tu sentirais & penserais cent mille millions d'années, tu n'en sçaura jamais davantage par tes propres lumières, sans le secours d'un Dieu.

O homme! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'essence des choses qu'il a créées.

AMITIÉ.

C'Est un contract tacite entre deux personnes sensibles & vertueuses. Je dis *sensibles*; car un moine, un solitaire peut n'être point méchant, & vivre sans connaître l'amitié. Je dis *vertueuses*; car les méchants n'ont que des complices; les voluptueux ont des compagnons de débauches; les intéressés ont des associés, les politiques assemblent des factieux, le commun des hommes oisifs a des liaisons, les princes ont des courtisans, les hommes vertueux ont seuls des amis. Cétégus était le complice de Catilina, & Mécène le courtisan d'Octave; mais Cicéron était l'ami d'Atticus.

Que porte ce contract entre deux ames tendres & honnêtes? Les obligations en sont plus fortes & plus faibles, selon leur dégré de sensibilité, & le nombre des services rendus, &c.

L'entousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié sont admirables; nous n'en avons point de pareils, nous sommes un peu secs en tout.

L'amitié était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans. Beau régiment! Quelques-uns l'ont pris pour

un régiment de Sodomites ; ils ſe trompent , c'eſt prendre l'acceſſoire pour le principal. L'amitié chez les Grecs était preſcrite par la loi & la religion. La pederaſtie était malheureuſement tolérée par les mœurs ; il ne faut pas imputer à la loi des abus honteux. Nous en parlerons encore.

AMOUR.

AMor omnibus idem. Il faut ici recourir au phiſique, c'eſt l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour ? Voi les moineaux de ton jardin, voi tes pigeons, contemple le taureau qu'on amene à ta geniſſe, regarde ce fier cheval que deux de ſes valets conduiſent à la cavale paiſible qui l'attend & qui détourne ſa queue pour le recevoir, voi comme ſes yeux éteincellent, entends ſes henniſſements, contemple ces ſauts, ces courbettes, ces oreilles dreſſées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulſions, ces narines qui s'enflent, ce ſouffle enflammé qui en ſort, ces crins qui ſe relévent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance ſur l'objet que ſa nature lui a deſtiné ; mais ne ſois point jaloux, & ſonge aux avantages de l'eſpèce humaine ; ils compoſent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connoiſſent point la jouiſſance. Les poiſſons écaillés ſont privés de cette douceur, la femelle jette ſur la vaſe des millions d'œufs ; le mâle qui les rencontre, paſſe ſur eux & les féconde par ſa ſemence, ſans ſe mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plûpart des animaux qui s'accouplent ne goûte de plaiſir que par un ſeul ſens, & dès que cet appétit eſt ſatisfait, tout eſt éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embraſſements ; tout ton corps eſt ſenſible ;

tes lévres sur-tout jouissent d'une volupté que rien ne lasse, & ce plaisir n'appartient qu'à ton espèce ; enfin, tu peux dans tous les tems te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences, tu diras avec le Comte de Rochester, L'amour dans un pays d'Athées, ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçû le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le soin de soi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaisir du tact, & l'attention sur la santé rend les organes de la volupté plus sensibles.

Tous les autres sentiments entrent ensuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'estime viennent au secours ; les talents du corps & de l'esprit sont encor de nouvelles chaînes.

Nam facit ipsa suis interdum fœmina factis,
Morigerisque modis & mundo corpori cultu
Ut facile insuescat secum vir degere vitam.

Lucrèce *Liv. V.*

L'amour propre surtout resserre tous ces liens. On s'applaudit dans son choix, & les illusions en foule sont les ornemens de cet ouvrage dont la nature a posé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux ; mais si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi, dont les bêtes n'ont point d'idée ! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'est que la nature a empoisonné dans les trois quarts de la terre les plaisirs de l'amour, & les sources de la vie, par une maladie épouvantable, à laquelle l'homme seul est sujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération !

Il n'en est point de cette peste comme de tant d'autres maladies qui sont la suite de nos excès. Ce n'est point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les Phriné, les Laïs, les Flora, les Messalines n'en furent point attaquées ; elle est née dans les Isles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de là elle s'est répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pû accuſer la nature de mépriſer ſon ouvrage, de contredire ſon plan, d'agir contre ſes vues, c'eſt dans cette occaſion. Eſt-ce là le meilleur des mondes poſſibles ? Eh quoi, ſi Céſar, Antoine, Octave, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas poſſible qu'elle ne fit point mourir François I. ? Non, dit-on, les choſes étaient ainſi ordonnées pour le mieux ; je le veux croire, mais cela eſt dur.

AMOUR

NOMMÉ SOCRATIQUE.

COmment s'eſt-il pû faire qu'un vice, deſtructeur du genre-humain s'il était général, qu'un attentat infame contre la nature, ſoit pourtant ſi naturel ? il paraît être le dernier degré de la corruption, réfléchie, & cependant il eſt le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encore le temps d'être corrompus. Il eſt entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encore ni l'ambition, ni la fraude, ni la ſoif des richeſſes ; c'eſt la jeuneſſe aveugle, qui par un iſtinct mal démêlé ſe précipite dans ce déſordre au ſortir de l'enfance.

Le penchant des deux ſexes l'un pour l'autre ſe déclare de bonne heure ; mais quoi qu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Aſie méridionale, ce penchant eſt généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme ; c'eſt une loi que la nature a établie pour tous les animaux. C'eſt toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre eſpèce, élevés enſemble, ſentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur inſtinct, ſe rejettent ſur ce qui lui reſſemble. Souvent un jeune garçon par la fraicheur de ſon teint, par l'éclat de ſes couleurs, & par la douceur de ſes yeux, reſſemble pendant deux ou trois ans à une belle fille ; ſi on l'ai-

me, c'eſt parce que la nature ſe méprend; on rend hommage au ſexe en s'attachant à ce qui en a les beautés, & quand l'âge a fait évanouir cette reſſemblance, la mépriſe ceſſe.

Citraque juventam
Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On ſçait aſſez que cette mépriſe de la nature eſt beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion, parce que le ſang y eſt plus allumé, & l'occaſion plus fréquente; auſſi ce qui ne paraît qu'une faibleſſe dans le jeune Alcibiade, eſt une abomination dégoutante dans un matelot Hollandais, & dans un vivandier Moſcovite.

Je ne peux ſouffrir qu'on prétende que les Grecs ont autoriſé cette licence. On cite le légiſlateur Solon, parce qu'il a dit en deux mauvais vers,

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton.

Mais en bonne foi, Solon était-il légiſtateur quand il fit ces deux vers ridicules? il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu ſage, il ne mit point une telle infamie parmi les loix de ſa république; c'eſt comme ſi on accuſait Théodore de Beze d'avoir prêché la pédéraſtie dans ſon Egliſe, parce que dans ſa jeuneſſe il fit des vers pour la jeune Candide, & qu'il dit:

Amplector hunc & illam.

On abuſe du texte de Plutarque, qui dans ſes bavarderies, au dialogue de l'amour, faire dire à un interlocuteur que les femmes ne ſont pas dignes du véritable amour; mais un autre interlocuteur ſoutient le parti des femmes comme il le doit.

Il eſt certain, autant que la ſcience de l'antiquité peut l'être, que l'amour Socratique n'était point un amour infâme. C'eſt ce nom d'amour qui a trompé. Ce qu'on

appellait les amants d'un jeune homme, étaient précisément ce que sont parmi nous les menins de nos princes; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires; institution guerriere & sainte dont on abusa, comme des fêtes nocturnes, & des Orgies.

La troupe des amants institués par Laïus était une troupe invincible de jeunes guerriers, engagés par serment à donner leur vie les uns pour les autres; & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres, ont beau dire que la pédérastie était recommandée par les loix de la Perse; qu'ils citent le texte de la loi, qu'ils montrent le Code des Persans; & s'ils le montrent, je ne le croirai pas encore, je dirai que la chose n'est pas vraie, par la raison qu'elle est impossible; non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit, & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre humain si elle était observée à la lettre; que des gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un pays pour les loix du pays. Sextus Empiricus qui doutait de tout, devait bien douter de cette jurisprudence. S'il vivait de nos jours, & qu'il vît deux ou trois jeunes Jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'Ignace de Loyola?

L'amour des garçons était si commun à Rome qu'on ne s'avisait pas de punir cette fadaise dans laquelle tout le monde donnait tête baissée. Octave Auguste ce meurtrier débauché & poltron qui osa exiler Ovide, trouva très bon que Virgile chantât Alexis & qu'Horace fit de petites odes pour Ligurinus; mais l'ancienne loi Scantinia qui défend la pédérastie subsista toujours. L'Empereur Philippe la remit en vigueur & chassa de Rome les petits garçons qui faisaient le métier. Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des loix contre les mœurs.

AMOUR-PROPRE.

UN gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône. Un paſſant lui dit, N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme quand vous pouvez travailler? Monſieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conſeils; puis il lui tourna le dos en conſervant toute la dignité Caſtillane. C'était un fier gueux que ce ſeigneur, ſa vanité était bleſſée pour peu de choſe. Il demandait l'aumône par amour de ſoi-même, & ne ſouffrait pas la réprimande par un autre amour de ſoi-même.

Un Miſſionaire voyageant dans l'Inde, rencontra un Faquir chargé de chaînes, nud comme un ſinge couché ſur le ventre, & ſe faiſant fouetter pour les péchés de ſes compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à ſoi-même! diſait un des ſpectateurs. Renoncement à moi-même? reprit le Faquir, Aprenez que je ne me fais feſſer dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ſerez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes eſt la baſe de tous nos ſentimens & de toutes nos actions, ont donc eu grande raiſon dans l'Inde, en Eſpagne, & dans toute la terre habitable; & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un viſage, il n'eſt pas beſoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour propre eſt l'inſtrument de notre conſervation, il reſſemble à l'inſtrument de la perpétuité de l'eſpèce; il eſt néceſſaire, il nous eſt cher, il nous fait plaiſir, & il faut le cacher.

A N G E.

ANge, en Grec, *Envoyé*; on n'en ſera gueres plus inſtruit quand on ſçaura que les Perſes avaient des Péris, les Hébreux des Malacs, les Grecs leurs Demonoï.

Mais ce qui nous inſtruira peut-être davantage, ce ſera qu'une des premieres idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous; ce ſont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa; l'homme fit toujours les Dieux à ſon image. On voyait les Princes ſignifier leurs ordres par des meſſagers, donc la Divinité envoie auſſi ſes courriers; Mercure, Iris, étaient des courriers, des meſſagers.

Les Hébreux, ce ſeul peuple conduit par la Divinité même, ne donnerent point d'abord de noms aux Anges que Dieu daignait enfin leur envoyer; ils emprunterent les noms que leur donnaient les Caldéens, quand la nation Juive fut captive dans la Babilonie; Michel & Gabriel, ſont nommés pour la premiere fois par Daniel, eſclave chez ces peuples. Le Juif Tobie qui vivait à Ninive, connut l'Ange Raphael qui voyagea avec ſon fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le Juif Gabel.

Dans les loix des Juifs, c'eſt-à-dire, dans le Lévitique & le Deuteronome, il n'eſt pas fait la moindre mention de l'exiſtence des Anges, à plus forte raiſon de leur culte; auſſi, les Sadducéens ne croyaient-ils point aux Anges.

Mais dans les hiſtoires des Juifs, il en eſt beaucoup parlé. Ces Anges étaient corporels; ils avaient des aîles au dos, comme les Gentils feignirent que Mercure en avait aux talons; quelquefois ils cachaient leurs aîles ſous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puis qu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitans de Sodome voulurent commettre le péché de la pédéraſtie avec les Anges qui allerent chez Loth?

L'ancienne tradition Juive, ſelon Ben Maimon, admet

dix degrés, dix ordres d'Anges. 1. Les Chaios Acodesh, purs, ſaints. 2. Les Ofamins, rapides. 3. Les Oralim, les forts. 4. Les Chaſmalim, les flammes. 5. Les Séraphim, étincelles. 6. Les Malachim, Anges, meſſagers, députés. 7. Les Eloim, les Dieux ou Juges. 8. Les Ben Eloïm, enfans des Dieux. 9. Chérubin; Images. 10. Ychim, les animés.

L'hiſtoire de la chûte des Anges ne ſe trouve point dans les livres de Moïſe; le premier témoignage qu'on en raporte eſt celui du prophête Iſaïe, qui apoſtrophant le Roi de Babylone, s'écrie, Qu'eſt devenu l'exacteur des tributs? les ſapins & les cedres ſe réjouiſſent de ſa chûte, comment es-tu tombée du Ciel, ô Helel; étoile du matin? on a traduit cet *Helel*, par le mot Latin *Lucifer*; & enſuite par un ſens allégorique on a donné le nom de Lucifer au Prince des Anges qui firent la guerre dans le Ciel; & enfin ce nom qui ſignifie phoſphore & aurore, eſt devenu le nom du Diable.

La religion chrétienne eſt fondée ſur la chûte des Anges. Ceux qui ſe révolterent furent précipités des ſpheres qu'ils habitaient dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent Diables. Un Diable tenta Eve ſous la figure du ſerpent & damna le genre humain. Jeſu vint racheter le genre humain & triompher du Diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne ſe trouve que dans le livre apocrife de Noé, & encore y eſt-elle d'une maniere toute différente de la tradition reçue.

St. Auguſtin dans ſa 109e. lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais Anges. Le Pape Grégoire ſecond a reduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des Anges reconnus par les Juifs, ce ſont les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les dominations, les vertus, les puiſſances, les Archanges, & enfin les Anges qui donnent le nom aux huit autres hiérarchies.

Les Juifs avaient dans le temple deux chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec ſix aîles. Nous les peignons aujourd'hui ſous l'image d'une tête volante, ayant deux petites aîles au deſſous

des oreilles. Nous peignons les Anges & les Archanges ſous la figure de jeunes gens, ayant deux aîles au dos. A l'égard des trônes & des dominations, on ne s'eſt pas encor aviſé de les peindre.

St. Thomas, à la queſtion 108. article ſecond, dit que les trônes ſont auſſi près de Dieu que les Chérubins & les Séraphins, parce que c'eſt ſur eux que Dieu eſt aſſis. Scot a compté mille millions d'Anges. L'ancienne mytologie des bons & des mauvais génies ayant paſſé de l'Orient en Grece, & à Rome, nous conſacrâmes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais Ange, dont l'un l'aſſiſte, & l'autre lui nuit depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort; mais on ne ſait pas encore ſi ces bons & mauvais Anges paſſent continuellement de leur poſte à un autre, ou s'ils ſont relevés par d'autres. Conſultez ſur cet article la ſomme de St. Thomas.

On ne ſçait pas préciſément où les Anges ſe tiennent, ſi c'eſt dans l'air, dans le vuide, dans les planetes; Dieu n'a pas voulu que nous en fuſſions inſtruits.

ANTROPOFAGES.

NOus avons parlé de l'amour. Il eſt dur de paſſer de gens qui ſe baiſent, à gens qui ſe mangent. Il n'eſt que trop vrai qu'il y a eu des Antropofages; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encore; & les Cyclopes n'étaient pas les ſeuls dans l'antiquité qui ſe nourriſſent quelquefois de chair humaine. Juvenal raporte que chez les Egyptiens, ce peuple ſi ſage, ſi renommé pour ſes loix, ce peuple ſi pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangerent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains; il ne fait pas ce conte ſur un oui dire, ce crime fut commis preſque ſous ſes yeux, il était alors en Egypte, & à peu de diſtance de Tintire. Il cite à cette occaſion les Gaſcons & les Saguntins qui ſe nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre ſauvages du Miſſiſſipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir ; il y avait parmi eux une Dame du pays, à qui je demandai ſi elle avait mangé des hommes, elle me répondit très-naïvemet qu'elle en avait mangé. Je parus un peu ſcandaliſé ; elle s'excuſa en diſant qu'il valait mieux manger ſon ennemi mort que de le laiſſer dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée, ou non rangée, nos voiſins, & pour la plus vile récompenſe nous travaillons à la cuiſine des corbeaux & des vers. C'eſt là qu'eſt l'horreur, c'eſt là qu'eſt le crime ; qu'importe quand on eſt tué d'être mangé par un ſoldat, ou par un corbeau & un chien ?

Nous reſpectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu reſpecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raiſon de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche ; car s'il était permis de manger ſes voiſins, on mangerait bientôt ſes compatriotes ; ce qui ſerait un grand inconvénient pour les vertus ſociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été ; toutes ont été long-tems ſauvages ; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre-humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il eſt arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'eſpece a beaucoup diminué. Dans les tems où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chaſſeurs. L'habitude de ſe nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aiſément qu'ils traitérent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs ſangliers. C'eſt la ſuperſtition qui a fait immoler des victimes humaines, c'eſt la néceſſité qui les a fait manger.

Quel eſt le plus grand crime ou de s'aſſembler pieuſement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à ſon corps défendant ?

Cependant, nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons ſacrifiés, que de filles & de

garçons mangés ; presque toutes les nations connues ont sacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appellait l'anathême ; c'était un véritable sacrifice ; & il est ordonné au 29e. chap. du Lévitique, de ne point égargner les ames vivantes qu'on aura vouées ; mais il ne leur est prescrit en aucun endroit d'en manger, on les en ménace seulement ; & Moyse, comme nous avons vû, dit aux Juifs, que s'ils n'observent pas ses cérémonies, non-seulement ils auront la galle, mais que les meres mangeront leurs enfans. Il est vrai que du tems d'Ezéchiel les Juifs devaient être dans l'usage de manger de la chair humaine, car il leur prédit au chapitre 39. que Dieu les fera manger non-seulement les chevaux de leurs ennemis, mais encore les cavaliers & les autres guerriers. Cela est positif. Et en effet pourquoi les Juifs n'auraient ils pas été Antropofages ? c'eût été la seule chose qui eût manqué au peuple de Dieu pour être le plus abominable peuple de la terre.

J'ai lû dans des anecdotes de l'histoire d'Angleterre du tems de Cromwel, qu'une chandeliere de Dublin vendait d'excellentes chandelles faites avec de la graisse d'Anglais. Quelque-tems après un de ses chalans se plaignit à elle de ce que sa chandelle n'était plus si bonne ; Hélas ! dit-elle, c'est que les Anglais nous ont manqué ce mois-ci. Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui égorgeaient des Anglais, ou cette femme qui faisait des chandelles avec leur suif ?

APIS.

LE bœuf Apis était-il adoré à Memphis comme Dieu, comme symbole, ou comme bœuf ? Il est à croire que les fanatiques voyaient en lui un Dieu, les sages un simple symbole, & que le sot peuple adorait le bœuf. Cambyse fit-il bien quand il eut conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de sa main ? Pourquoi non ? Il faisait voir aux

imbécilles qu'on pouvait mettre leur Dieu à la broche, ſans que la nature s'armât pour venger ce ſacrilége. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guères de peuple plus mépriſable ; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractere, & dans leur gouvernement un vice radical, qui en a toujours fait de vils eſclaves. Je conſens que dans les tems preſque inconnus, ils aient conquis la terre ; mais dans les tems de l'hiſtoire ils ont été ſubjugués par tous ceux qui s'en ſont voulu donner la peine, par les Aſſyriens, par les Perſes, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelus, par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croiſés, attendu que ceux-ci étaient plus mal aviſés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelus qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choſes paſſables dans cette nation ; la premiere, que ceux qui adoraient un bœuf, ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un ſinge, à changer de religion ; la ſeconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides; mais ce ſont des monumens d'un peuple eſclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, ſans quoi on n'aurait pû venir à bout d'élever ces vilaines maſſes. A quoi ſervaient-elles ? A conſerver dans une petite chambre la momie de quelque Prince, ou de quelque Gouverneur, ou de quelque Intendant que ſon ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils eſpéraient cette réſurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer ? Les Egyptiens devaient-ils reſſuſciter ſans cervelle ?

APOCALYPSE.

JUſtin le Martyr, qui écrivait vers l'an 170 de notre Ere, eſt le premier qui ait parlé de l'Apocalypſe ; il l'attribue à l'Apôtre Jean l'Evangéliſte, dans ſon dialogue avec Triphon ; ce Juif lui demande s'il ne croit pas

que Jérusalem doit être rétablie un jour ? Justin lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les Chrétiens qui pensent juste. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain personnage nommé Jean, l'un des douze Apôtres de Jesus ; il a prédit que les fidèles passeront mille ans dans Jérusalem.*

Ce fut une opinion long-tems reçûe parmi les chrétiens, que ce régne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années ; les ames du Purgatoire chez Virgile, étaient exercées pendant ce même espace de tems, *& mille per annos.* La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze Apôtres ; sa forme devait être quarrée ; sa longueur, sa largeur & sa hauteur devaient être de douze mille stades, c'est-à-dire, cinq cent lieuës, de façon que les maisons devaient avoir aussi cinq cent lieuës de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage ; mais enfin c'est ce que dit l'Apocalypse au Chap. 21.

Si Justin est le premier qui attribua l'Apocalypse à S. Jean, quelques personnes ont recusé ce même témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le Juif Triphon, il dit que selon le récit des Apôtres, Jesus-Christ, en descendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma, ce qui pourtant ne se trouve dans aucun écrit des Apôtres.

Le même S. Justin cite avec confiance les oracles des Sibylles ; de plus, il prétend avoir vû les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante & douze Interprêtes dans le Phare d'Egypte du tems d'Hérode. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maisons, semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

Saint Irenée qui vient après, & qui croyait aussi le régne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard, que S. Jean avait fait l'Apocalypse. Mais on a reproché à S. Irenée d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre Evangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du

monde, & quatre vents cardinanx, & qu'Ezéchiel n'a vû que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement une démonstration. Il faut avouer que la maniere dont Irenée démontre, vaut bien celle dont Justin a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ses *Electa*, que d'une Apocalypse de S. Pierre dont on faisait très-grand cas. Tertullien, grand partisan du régne de mille ans, non-seulement assûre que S. Jean a prédit cette résurrection, & ce régne de mille ans dans la ville de Jérusalem; mais il prétend que cette Jérusalem commençait déjà à se former dans l'air, que tous les chrétiens de la Palestine, & même les payens, l'avaient vûe pendant quarante jours de suite à la fin de la nuit: mais malheureusement la ville disparaissait dès qu'il était jour.

Origéne, dans sa préface sur l'Evangile de S. Jean, & dans ses homélies, cite les oracles de l'Apocalypse, mais il cite également les oracles des Sibylles. Cependant S. Denis d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troisiéme siécle, dit dans un de ses fragmens conservés par Eusébe, que presque tous les Docteurs rejettaient l'Apocalypse, comme un livre destitué de raison; que ce livre n'a point été composé par S. Jean, mais par un nommé Cerinthe, lequel s'était servi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ses rêveries.

Le Concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypse parmi les livres canoniques. Il était bien singulier que Laodicée qui était une Eglise à qui l'Apocalypse était adressée, rejettât un trésor destiné pour elle; & que l'Evêque d'Ephèse qui assistait au Concile, rejettât aussi ce livre de S. Jean enterré dans Ephése.

Il était visible à tous les yeux que S. Jean se remuait toujours dans sa fosse, & faisait continuellement hausser & baiser la terre. Cependant les mêmes personnages qui étaient sûrs que S. Jean n'était pas bien mort, étaient sûrs aussi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le regne de mille ans, furent inébranlables dans leur opinion. Sulpice Sév re, dans son hif-

toire sacrée liv. 9. traite d'insensés & d'impies, ceux qui ne recevaient pas l'Apocalipse. Enfin, après bien des doutes, après des oppositions de Concile à Concile, l'opinion de Sulpice Sévère a prévalu. La matière ayant été éclaircie, l'Eglise a décidé que l'Apocalypse est incontestablement de St. Jean: ainsi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrétienne s'est attribué les prophêties contenues dans ce livre; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Brétagne; les Luthériens les troubles d'Allemagne; les Réformés de France le regne de Charles IX. & la régence de Catherine de Médicis: ils ont tous également raison. Bossuet & Newton ont commenté tous deux l'Apocalypse; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un & les sublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

ATHÉE, ATHÊISME.

AUtrefois quiconque avait un secret dans un art, courait risque de passer pour un sorcier; toute nouvelle secte était accusée d'égorger des enfans dans ses mystères; & tout Philosophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accusé d'Athéïsme par les fanatiques & par les fripons, & condamné par les sots.

Anaxagore ose-t-il prétendre que le soleil n'est point conduit par Apollon, monté sur un quadrige? on l'appelle Athée, & il est contraint de fuir.

Aristote est accusé d'Athéïsme par un Prêtre, & ne pouvant faire punir son accusateur, il se retire à Calcis. Mais la mort de Socrate est ce que l'histoire de la Grèce a de plus odieux.

Aristophane, (cet homme que les commentateurs admirent, parce qu'il était Grec, ne songeant pas que Socrate était Grec aussi) Aristophane fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder Socrate comme un Athée.

Ce poëte comique, qui n'eſt ni comique ni poëte, n'aurait pas été admis parmis nous à donner des farces à la foire St. Laurent; il me paraît beaucoup plus bas & plus mépriſable que Plutarque ne le dépeint. Voici ce que le ſage Plutarque dit de ce farceur: » Le langage » d'Ariſtophane ſent ſon miſérable Charlatan; ce ſont » les pointes les plus baſſes & les plus dégoûtantes; il » n'eſt pas même plaiſant pour le peuple, & il eſt inſup- » portable aux gens de jugement & d'honneur; on ne » peut ſouffrir ſon arrogance, & les gens de bien dé- » teſtent ſa malignité.

C'eſt donc-là, pour le dire en paſſant, le Tabarin que Madame Dacier admiratrice de Socrate, oſe admirer: Voilà l'homme qui prépara de loin le poiſon, dont des juges infâmes firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs, les cordonniers & les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on repréſentait Socrate élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de Dieu, & ſe vantant d'avoir volé un manteau en enſeignant la philoſophie. Un peuple entier, dont le mavais gouvernement autoriſait de ſi infâmes licences, méritait bien ce qui lui eſt arrivé, de devenir l'eſclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs.

Franchiſſons tout l'eſpace des tems entre la république Romaine & nous. Les Romains bien plus ſages que les Grecs n'ont jamais perſécuté aucun philoſophe pour ſes opinions. Il n'en eſt pas ainſi chez les peuples barbares qui ont ſuccédé à l'Empire Romain. Dès que l'Empereur Fréderic II. a des querelles avec les Papes, on l'accuſe d'être Athée, & d'être l'Auteur du livre des trois impoſteurs, conjointement avec ſon chancelier de Vineis.

Notre grand Chancelier de l'Hôpital ſe déclare-t-il contre les perſécutions? on l'accuſe auſſi-tôt d'Athéïſme. * *Homo doctus, ſed verus Athéos.* Un Jéſuite, autant

* *Commentarium rerum Gallicarum*. I. 18.

au-dessous d'Aristophane, qu'Aristophane est au-dessous d'Homère ; un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le Jésuite Garasse, en un mot, trouve par-tout des *Athéïstes* ; c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaîne. Il appelle Théodore de Bèze Athéïste ; c'est lui qui a induit le public en erreur sur Vanini.

La fin malheureuse de Vanini ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de Socrate ; parce que Vanini n'était qu'un pédant étranger sans mérite ; mais enfin, Vanini n'était point Athée, comme on l'a prétendu ; il était précisément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre Napolitain, prédicateur & Théologien de son métier ; disputeur à outrance sur les quiddités, & sur les universaux ; *& utrum chimeræ bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendît à l'Athéïsme. Sa notion de Dieu est de la théologie la plus saine, & la plus approuvée ; » Dieu est son principe & » sa fin, pere de l'une & de l'autre, & n'ayant besoin » ni de l'une, ni de l'autre ; Eternel, sans être dans le » tems ; présent par-tout sans être en aucun lieu. Il n'y » a pour lui ni passé, ni futur ; il est par-tout, & hors » de tout ; gouvernant tout, & ayant tout créé ; im» muable, infini sans parties ; son pouvoir est sa vo» lonté, &c.

Vanini se piquait de renouveller ce beau sentiment de Platon, embrassé par Averroès, que Dieu avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dont le dernier chaînon est attaché à son trône éternel ; idée, à la vérité, plus sublime que vraie, mais qui est aussi éloignée de l'Athéïsme, que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour disputer ; mais malheureusement la dispute est le chemin opposé à la fortune; on se fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de Sçavans ou de Pédans, contre lesquels on argumente. Il n'y eut point d'autre source du malheur de Vanini ; sa chaleur & sa grossiéreté dans la dispute qui valut la haine de quelques théologiens ; & ayant eu

une querelle avec un nommé Francon ou Franconi, ce Francon ami de ſes ennemis, ne manqua pas l'accuſer d'être Athée enſeignant l'Athéiſme.

Ce Francon, ou Franconi, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de ſoutenir à la confrontation, ce qu'il avait avancé. Vanini, ſur la ſellete, interrogé ſur ce qu'il penſait de l'exiſtence de Dieu, répondit qu'il adorait avec l'Egliſe un Dieu en trois perſonnes. Ayant pris à terre une paille : Il ſuffit de ce fêtu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très-beau diſcours ſur la végétation & le mouvement, & ſur la néceſſité d'un être ſuprême, ſans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le Préſident Grammont qui était alors à Toulouſe, rapporte ce diſcours dans ſon Hiſtoire de France, aujourd'hui ſi oubliée ; & ce même Grammont, par un préjugé inconcevable, prétend que Vanini diſoit tout cela *par vanité, ou par crainte, plutôt que par une perſuaſion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du Préſident de Grammont ? Il eſt évident que ſur la réponſe de Vanini, on devait l'abſoudre de l'accuſation d'Athéïſme. Mais qu'arriva-t-il ? Ce malheureux Prêtre étranger ſe mêlait auſſi de médecine ; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conſervait chez lui dans un vaſe plein d'eau ; on ne manqua pas de l'accuſer d'être ſorcier. On ſoutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait ; on donna un ſens impie à pluſieurs paſſages de ſes livres, ce qui eſt très-aiſé, & très-commun, en prenant les objections pour les réponſes, en interprêtant avec malignité quelque phraſe louche, en empoiſonnant une expreſſion innocente. Enfin la faction qui l'opprimait, arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour juſtifier cette mort il fallait bien accuſer cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très-minime Merſenne a pouſſé la démence juſqu'à imprimer que Vanini était parti de Naples avec douze de ſes Apôtres, pour aller convertir toutes les nations à

l'Athéïſme. Quelle pitié ! Comment un pauvre prêtre aurait-il pû avoir douze hommes à ſes gages ? comment aurait-il pû perſuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre par-tout cette abominable & révoltante doctrine au péril de leur vie ? Un Roi ſerait-il aſſez puiſſant pour payer douze prédicateurs d'Athéïſme ? Perſonne, avant le pere de Merſenne, n'avait avancé une ſi énorme abſurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires hiſtoriques ; & le monde qui aime l'extraordinaire, a crû ſans examen cette fable.

Bayle lui-même, dans ſes penſées diverſes, parle de Vanini comme d'un Athée: il ſe ſert de cet exemple pour appuyer ſon paradoxe qu'*une ſociété d'Athées peut ſubſiſter* : il aſſûre que Vanini était un homme de mœurs très-réglées, & qu'il fut le martyr de ſon opinion philoſophique. Il ſe trompe également ſur ces deux points. Le prêtre Vanini nous apprend dans ſes dialogues faits à l'imitation d'Eraſme, qu'il avait eu une maîtreſſe nommée Iſabelle. Il était libre dans ſes écrits comme dans ſa conduite ; mais il n'était point Athée.

Un ſiécle après ſa mort, le ſçavant la Croze, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le juſtifier ; mais comme perſonne ne s'intéreſſe à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très-mauvais Auteur, preſque perſonne ne lit ces apologies.

Le Jéſuite Hardouin, plus ſçavant que Garaſſe, & non moins téméraire, accuſe d'Athéïſme, dans ſon livre *Athei detecti*, les Deſcartes, les Arnaulds, les Paſchals, les Nicoles, les Mallebranches ; heureuſement ils n'ont pas eu le ſort de Vanini.

De tous ces faits, je paſſe à la queſtion de morale agitée par Bayle, ſavoir, *ſi une ſociété d'Athées pourrait ſubſiſter* ? Remarquons d'abord ſur cet article, quelle eſt l'énorme contradiction des hommes dans la diſpute ; ceux qui ſe ſont élevés contre l'opinion de Bayle avec le plus d'emportement, ceux qui lui ont nié, avec le plus d'injure, la poſſibilité d'une ſociété d'Athées, ont ſoutenu depuis avec la même intrépidité que l'Athéïſme eſt

est la religion du gouvernement de la Chine.

Ils se sont assûrement bien trompés sur le gouvernement Chinois; ils n'avaient qu'à lire les édits des Empereurs de ce vaste pays, ils auraient vu que ces édits sont des sermons, & que par-tout il y est parlé de l'être suprême, gouverneur, vengeur, & rémunérateur.

Mais en même-tems ils ne se sont pas moins trompés sur l'impossibilité d'une société d'Athées; & je ne sçais comment Mr. Bayle a pû oublier un exemple frappant qui aurait pû rendre sa cause victorieuse.

En quoi une société d'Athées paraît-elle impossible? C'est qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein, ne pourraient jamais vivre ensemble; que les loix ne peuvent rien contre les crimes secrets; qu'il faut un Dieu vengeur qui punisse dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échapés à la justice humaine.

Les loix de Moïse, il est vrai, n'enseignaient point une vie à venir, ne menaçaient point des châtimens après la mort, n'enseignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame; mais les Juifs, loin d'être Athées, loin de croire se soustraire à la vengeance divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non-seulement ils croyaient l'existence d'un Dieu éternel, mais ils le croyaient toujours présent parmi eux; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur postérité jusqu'à la quatriéme génération; & ce frein était très-puissant.

Mais, chez les gentils, plusieurs sectes n'avaient aucun frein; les Sceptiques doutaient de tout; les Académiciens suspendaient leur jugememt sur-tout; les Epicuriens étaient persuadés que la Divinité ne pouvaient se mêler des affaires des hommes; & dans le fond, ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'est point une substance, mais une faculté qui naît & qui périt avec le corps; par conséquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les sénateurs & les chevaliers Romains étaient de véritables Athées; car les Dieux n'existaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'espéraient rien d'eux. Le sénat

Romain était donc réellement une aſſemblée d'Athées du tems de Céſar & de Cicéron.

Ce grand orateur dans ſa harangue pour Cluentius, dit à tout le ſénat aſſemblé, *quel mal lui fait la mort? nous rejettons toutes les fables ineptes des enfers, qu'eſt ce donc que la mort lui a ôté?* Rien que le ſentiment des douleurs.

Céſar, l'ami de Catilina, voulant ſauver la vie de ſon ami, contre ce même Cicéron, ne lui objecte-t-il pas que ce n'eſt point punir un criminel que de le faire mourir, que la mort *n'eſt rien*, que c'eſt ſeulement la fin de nos maux, que c'eſt un moment plus heureux que fatal? Cicéron, & tout le ſénat ne ſe rendent-ils pas à ces raiſons? Les vainqueurs & les légiſlateurs de l'Univers connu, formaient donc viſiblement une ſociété d'hommes qui ne craignaient rien des Dieux, qui étaient de véritables Athées?

Bayle examine enſuite ſi l'idolâtrie eſt plus dangéreuſe que l'Athéïſme, ſi c'eſt un crime plus grand de ne point croire à la Divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes; il eſt en cela du ſentiment de Plutarque; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion, qu'une mauvaiſe opinion; mais n'en déplaiſe à Plutarque, il eſt évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre Cérès, Neptune & Jupiter, que de ne rien craindre du tout; il eſt clair que la ſainteté des ſermens eſt néceſſaire, & qu'on doit ſe fier d'avantage à ceux qui penſent qu'un faux ſerment ſera puni, qu'à ceux qui penſent qu'ils peuvent faire un faux ſerment avec impunité. Il eſt indubitable que dans une ville policée, il eſt infiniment plus utile d'avoir une religion (même mauvaiſe) que de n'en avoir point du tout.

Il paraît donc que Bayle devait plutôt examiner quel eſt le plus dangéreux, du fanatiſme, ou de l'Athéïſme. Le fanatiſme eſt certainement mille fois plus funeſte; car l'Athéïſme n'inſpire point de paſſion ſanguinaire, mais le fanatiſme en inſpire; l'Athéïſme ne s'oppoſe pas aux crimes, mais le fanatiſme les fait commetre. Suppoſons avec l'auteur du *Commentarium rerum Gallicarum*, que

le Chancelier de l'Hôpital fût Athée, il n'a fait que de ſages loix, & n'a conſeillé que la modération & la concorde. Les fanatiques commirent les maſſacres de St. Barthelemi. Hobbes paſſa pour un Athée, il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de ſon tems inondérent de ſang l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande. Spinoſa était non-ſeulement Athée, mais il enſeigna l'Athéïſme; ce ne fut pas lui aſſûrément qui eut part à l'aſſaſſinat juridique de Barneveldt, ce ne fut pas lui qui déchira les deux freres de Wirt en morceaux, & qui les mangea ſur le gril.

Les Athées ſont pour la plûpart des ſçavans hardis & égarés qui raiſonnens mal, & qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèſe de l'éternité des choſes, & de la néceſſité.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guères le tems de raiſonner, & d'embraſſer un mauvais ſyſtême; ils ont autre choſe à faire qu'à comparer Lucrèce avec Socrate. C'eſt ainſi que vont les choſes parmi nous.

Il n'en était pas ainſi du ſénat de Rome qui était preſque tout compoſé d'Athées de théorie & de pratique, c'eſt-à-dire, qui ne croyaient ni à la providence ni à la vie future; ce ſénat était une aſſemblée de philoſophes, de voluptueux & d'ambitieux, tous très-dangéreux, & qui perdirent la république.

Je ne voudrais pas avoir à faire un prince Athée, qui trouverait ſon intérêt à me faire piler dans un mortier; je ſuis bien ſûr que je ſerais pilé. Je ne voudrais pas, ſi j'étais ſouverain, avoir à faire à des courtiſans Athées, dont l'intérêt ſerait de m'empoiſonner; il me faudrait prendre au hazard du contrepoiſon tous les jours. Il eſt donc abſolument néceſſaire pour les princes & pour les peuples, que l'idée d'un être ſuprême créateur, gouverneur, rémunérateur & vengeur ſoit profondément gravée dans les eſprits.

Il y a des peuples Athées, dit Bayle dans ſes penſées ſur les cométes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinamboux, & beaucoup d'autres petites nations, n'ont

point de Dieu ; cela peut être ; mais cela ne veut pas dire qu'ils nient un Dieu ; ils ne le nient ni ne l'affirment, ils n'en ont jamais entendu parler ; dites leur que tout se fait par la nature des choses, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont Athées est la même imputation que si on disait qu'ils sont anti-Cartésiens, ils ne sont ni pour, ni contre Descartes. Ce sont de vrais enfans ; un enfant n'est ni Athée, ni Théïste, il n'est rien.

Quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci ? Que l'Athéïsme est un monstre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent, qu'il l'est aussi dans les gens de cabinet, quoique leur vie soit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place ; que s'il n'est pas si funeste que le fanatisme, il est presque toujours fatal à la vertu. Ajoutons sur-tout qu'il y a moins d'Athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, &c. & que le bled ne vient point de pourriture.

Des géométres non philosophes ont rejetté les causes finales, mais les vrais philosophes les admettent ; &, comme l'a dit un auteur connu, un catéchiste annonce Dieu aux enfans, & Newton le démontre aux sages.





BAPTEME.

BAPTEME, mot Grec qui ſignifie immerſion. Les hommes qui ſe conduiſent toujours par les ſens, imaginérent aiſément que ce qui lavait le corps, lavait auſſi l'ame. Il y avoit de grandes cuves dans les ſouterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés. Les Indiens de tems immémorial ſe ſont purifiés dans l'eau du Gange, & cette cérémonie eſt encor fort en vogue. Elle paſſa chez les Hébreux; on y baptiſait tous les étrangers qui embraſſaient la loi judaïque, & qui ne voulaient pas ſe ſoumettre à la circonciſion; les femmes ſur-tout, à qui on ne faiſait pas cette opération, & qui ne la ſubiſſaient qu'en Ethiopie, étaient baptiſées; c'était une régénération; cela donnait une nouvelle ame, ainſi qu'en Egypte. Voyez ſur cela Epiphane, Maimonide, & la Gemmare.

Jean baptiſa dans le Jourdain, & même il baptiſa Jeſus, qui pourtant ne baptiſa jamais perſonne, mais qui daigna conſacrer cette ancienne cérémonie. Tout ſigne eſt indifférent par lui-même, & Dieu attache ſa grace au ſigne qu'il lui plaît de choiſir. Le Baptême fut bientôt le premier rite & le ſceau de la religion Chrétienne. Cependant, les quinze premiers Evêques de Jéruſalem furent tous circoncis, il n'eſt pas sûr qu'ils fuſſen baptiſés.

On abuſa de ce ſacrement dans les premiers ſiécles du chriſtianiſme; rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le Baptême. L'exemple de l'Empereur Conſtantin en eſt une aſſez bonne preuve. Voici comme il raiſonnait. Le Baptême purifie tout; je peux donc tuer ma femme, mon fils & tous mes parents, après quoi je me ferai baptiſer, & j'irai au ciel,

comme de fait il n'y manqua pas. Cet exemple était dangereux ; peu-à-peu la coutume s'abolit d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

Les Grecs conserverent toujours le Baptême par immersion : les Latins vers la fin du huitiéme siécle, ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immersion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, substituerent la simple aspersion. ce qui les fit souvent anathématiser par l'Eglise Grecque.

On demanda à St. Cyprien Evêque de Carthage, si ceux-là étaient réellement baptisés, qui s'étaient fait seulement arroser tout le corps ? il répond dans sa 67 lettre, que plusieurs Eglises ne croyaient pas que ces arrosés fussent chrétiens ; que pour lui il pense qu'ils sont chrétiens, mais qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois selon l'usage.

On était initié chez les chrétiens dès qu'on avait été plongé ; avant ce temps on n'était que catécumène. Il fallait pour être initié avoir des répondants, des cautions, qu'on appellait du nom qui répond à *parains*, afin que l'église s'assûrat de la fidélité des nouveaux chrétiens, & que les mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi dans les premiers siècles, les gentils furent généralement aussi mal instruits des mystères des chrétiens, que ceux-ci l'étaient des mystères d'Isis & d'Eleusine.

Cyrille d'Alexandrie, dans son écrit contre l'Empereur Julien, s'exprime ainsi ; *Je parlerais du Baptême si je ne craignais que mon discours ne parvînt à ceux qui ne sont pas initiés.*

Dès le second siécle, on commença à baptiser des enfans ; il était naturel que les chrétiens désirassent que leurs enfans, qui auraient été damnés sans ce sacrement, en fussent pourvûs. On conclut enfin qu'il fallait le leur administrer au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Eglise Grecque est encor dans cet usage. Cependant au troisieme siécle la coûtume l'emporta de ne se faire baptiser qu'à la mort.

Ceux qui mouraient dans la premiere semaine étaient

damnés, selon les peres de l'église les plus rigoureux. Mais Pierre Chrisologue au cinquieme siécle, imagina les Limbes, espéce d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, fauxbourg d'enfer, où vont les petits enfans mort sans Baptême, où étaient les patriarches avant la descente de Jesus-Christ aux enfers. De sorte que l'opinion que Jesus-Christ était descendu aux Limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité, si un chrétien dans les déserts d'Arabie pouvoit être baptisé avec du sable; on a répondu que non; si on pouvait baptiser avec de l'eau-rose, & on a décidé qu'il fallait de l'eau pure, que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers pasteurs qui l'ont établie.

BEAU, BEAUTÉ.

DEmandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le to kalon? il vous répondra que c'est sa femelle avec deux gros yeux ronds, sortans de sa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée, le beau est pour lui une peau noire huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le Diable, il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes & une queue. Consultez enfin les Philosophes, ils vous répondront par du galimatias; il leur faut quelque chose de conforme à l'archetipe du beau en essence, au to kalon.

J'assistais un jour à une tragédie auprès d'un philosophe; Que cela est beau! disait-il. Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je; C'est, dit-il, que l'auteur a atteint son but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien; Elle a atteint son but, lui dis-je; voilà une belle médecine; il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle, & que pour donner à quelque chose

le nom de beauté, il faut qu'elle vous cause de l'admiration & du plaisir. Il convint que cette tragédie lui avoit inspiré ces deux sentimens, & que c'était-là le to kalon, le beau.

Nous fimes un voyage en Angleterre; on y joua la même piéce, parfaitement traduite; elle fit bâiller tous les spectateurs. Oh, oh, dit-il, le to kalon n'est pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut après bien des réflexions, que le beau est très-relatif, comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome; & ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pekin; & il s'épargna la peine de composer un long traité sur le beau.

BÊTES.

QUelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les Bêtes sont des machines, privées de connaissance & de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, &c.

Quoi, cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, & en cercle sur un arbre; cet oiseau fait tout de la même façon? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois, n'en sçait-il pas plus au bout de ce temps, qu'il n'en sçavait avant tes leçons? Le serein à qui tu apprends un air, le répéte-t-il dans l'instant? n'employes-tu pas un temps considérable à l'enseigner? n'as-tu pas vû qu'il se méprend & qu'il se corrige?

Est-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées? Eh bien, je ne te parle pas; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'afflic-

tion & celui du plaisir, que j'ai de la mémoire & de la connoissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, & qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses.

Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table, & ils le dissèquent vivant pour te montrer les veines mezaraïques. Tu découvres dans lui toutes les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds-moi, machiniste ; la nature a t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal, afin qu'il ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'est que l'ame des bêtes ? Je n'entends pas cette question. Un arbre a la faculté de recevoir dans ses fibres sa sêve qui circule, de déployer les boutons de ses feuilles & de ses fruits ; me demanderez-vous ce que c'est que l'ame de cet arbre ? il a reçu ces dons ; l'animal a reçu ceux du sentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons ? qui a donné toutes ces facultés ? celui qui fait croître l'herbe des champs, & qui fait graviter la terre vers le soleil.

Les ames des Bêtes sont des formes substantielles, a dit Aristote, & après Aristote l'école Arabe, & après l'école Arabe l'école angélique, & après l'école angélique la Sorbonne, & après la Sorbonne personne au monde.

Les ames des bêtes sont matérielles, crient d'autres philosophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'est qu'une ame matérielle ; il faut qu'ils conviennent que c'est de la matière qui a sensation ; mais qui lui a donné cette sensation ? c'est une ame matérielle, c'est-à-dire, que c'est

de la matière qui donne de la sensation à de la matière ; ils ne sortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres Bêtes raisonnant sur les Bêtes : leur ame est un être spirituel qui meurt avec le corps ; mais quelle preuve en avez-vous ? quelle idée avez-vous de cet être spirituel, qui, à la vérité, a du sentiment, de la mémoire, & sa mesure d'idées & de combinaisons, mais qui ne pourra jamais sçavoir ce que sçait un enfant de six ans. Sur quel fondement imaginez-vous que cet être qui n'est pas corps périt avec le corps ? les plus grandes Bêtes sont ceux qui ont avancé que cette ame n'est ni corps ni esprit. Voilà un beau systême. Nous ne pouvons entendre par esprit que quelque chose d'inconnu qui n'est pas corps. Ainsi le systême de ces messieurs, revient à ceci, que l'ame des bêtes est une substance qui n'est ni corps ni quelque chose qui n'est point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires ? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'est une chose, avant de sçavoir si elle existe. On appelle la languette, la soupape d'un soufflet, l'ame du soufflet. Qu'est-ce que cette ame ? c'est un nom que j'ai donné à cette soupape qui baisse, laisse entrer l'air, se reléve, & le pousse par un tuyau, quand je fais mouvoir le soufflet.

Il n'y a point là une ame distincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le soufflet des animaux ? Je vous l'ai déjà dit, celui qui fait mouvoir les astres. Le philosophe qui a dit, *Deus est anima brutorum*, avoit raison ; mais il devait aller plus loin.

❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋

BIEN.

SOUVERAIN BIEN.

L'Antiquité a beaucoup disputé sur le souverain bien ; autant aurait-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu, ou le souverain ragoût, le souverain marcher, le souverain lire, &c.

Chacun met son bien où il peut, & en a autant qu'il peut à sa façon.

Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter.
Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem pugnis.

Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec tant de force qu'il vous met dans l'impuissance totale de sentir autre chose ; comme le plus grand mal est celui qui va jusqu'à nous priver de tout sentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, & ces deux momens sont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourments qui puissent durer toute la vie : le souverain bien & le souverain mal sont des chimères.

Nous avons la belle fable de Crantor ; il fait comparaître aux jeux Olimpiques la richesse, la volupté, la santé, la vertu ; chacun demande la pomme : la richesse dit, C'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on achete tous les biens : la volupté dit, La pomme m'appartient, car on ne demande la richesse que pour m'avoir: la santé assure que sans elle il n'y a point de volupté, & que la richesse est inutile : enfin la vertu représente qu'elle est au-dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaisirs & de la santé, on peut se rendre très-misérable si on se conduit mal. La vertu eut la pomme.

La fable est très-ingénieuse, mais elle ne résout point la question absurde du souverain bien. La vertu n'est pas un bien, c'est un devoir ; elle est d'un genre différent, d'un ordre supérieur ; elle n'a rien à voir aux sensations douloureuses ou agréables. L'homme vertueux avec la pierre & la goute, sans appui, sans amis, privé du nécessaire, persécuté, enchaîné par un tiran voluptueux qui se porte bien, est très-malheureux ; & le persécuteur insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur son lit de pourpre est très-heureux. Dites que le sage persécuté est préférable à son insolent persécuteur, dites que vous aimez l'un, & que vous détestez l'autre ; mais avouez que le sage dans les fers enrage. Si le sage n'en convient pas, il vous trompe c'est un charlatan.

TOUT EST BIEN.

CE fut un beau bruit dans les écoles, & même parmi les gens qui raiſonnent, quand Leibnitz en parafraſant Platon bâtit ſon édifice du meilleur des mondes poſſibles, & qu'il imagina que tout allait au mieux. Il affirma dans le nord de l'Allemagne que Dieu ne pouvait faire qu'un ſeul monde. Platon lui avait au moins laiſſé la liberté d'en faire cinq : par la raiſon qu'il n'y a que cinq corps ſolides réguliers, le rétraèdre, ou la piramide à trois faces, avec la baze égale, le cube, l'exaédre, le dodécaédre, licoſaédre. Mais comme notre monde n'eſt de la forme d'aucun des cinq corps de Platon, il devait permettre à Dieu une ſixiéme manière.

Laiſſons-là le divin Platon. Leibnitz qui était aſſurément meilleur géométre que lui, & plus profond métaphyſicien, rendit donc le ſervice au genre humain de lui faire voir que nous devons être très-contents, & que Dieu ne pouvait pas davantage pour nous : qu'il avait néceſſairement choiſi entre tous les partis poſſibles, le meilleur, ſans contredit.

Que deviendra le péché originel ? lui criait-on. Il deviendra ce qu'il pourra, diſaient Leibnitz & ſes amis : mais en public il écrivait que le péché originel entrait néceſſairement dans le meilleur des mondes.

Quoi ! être chaſſé d'un lieu de délices, où l'on aurait vêcu à jamais, ſi on n'avait pas mangé une pomme ? Quoi ! faire dans la miſére, des enfans miſérables qui ſouffriront tout, qui feront tout ſouffrir aux autres ? Quoi ! éprouver toutes les maladies, ſentir tous les chagrins, mourir dans la douleur, & pour rafraîchiſſement être brûlé dans l'éternité des ſiécles ; ce partage eſt-il bien ce qu'il y avait de meilleur ? Cela n'eſt pas trop *bon* pour nous ; & en quoi cela peut-il être bon pour Dieu ?

Leibnitz ſentait qu'il n'y avait rien à répondre ; auſſi

fit-il de gros livres dans lesquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal, cela peut être dit en riant par un Lucullus qui se porte bien, & qui fait un bon diner avec ses amis & sa maîtresse dans le sallon d'Apollon ; mais, qu'il mette la tête à la fenêtre, il verra des malheureux ; qu'il ait la fiévre, il le sera lui-même.

Je n'aime point à citer ; c'est d'ordinaire une besogne épineuse ; on néglige ce qui précéde & ce qui suit l'endroit qu'on cite, & on s'expose à mille querelles ; il faut pourtant que je cite Lactance, pere de l'Eglise ; qui dans son chap. 13. de la colere de Dieu, fait parler ainsi Epicure. » Ou Dieu veut ôter le mal de ce » monde, & ne le peut ; ou il le peut, & ne le veut pas ; » ou il ne le peut, ni ne le veut ; ou enfin il le veut » & le peut. S'il le veut & ne le peut pas, c'est impuis- » sance, ce qui est contraire à la nature de Dieu ; s'il le » peut & ne le veut pas, c'est méchanceté, & cela est » non moins contraire à sa nature ; s'il ne le veut ni ne le » peut, c'est à la fois méchanceté & impuissance ; s'il le » veut & le peut (ce qui seul de ces partis convient à » Dieu), d'où vient donc le mal sur la terre ?

L'argument est pressant ; aussi Lactance y répond fort mal, en disant que Dieu veut le mal, mais qu'il nous a donné la sagesse avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponse est bien faible en comparaison de l'objection ; car elle suppose que Dieu ne pouvait donner la sagesse qu'en produisant le mal ; & puis, nous avons une plaisante sagesse !

L'origine du mal a toujours été un abîme dont personne n'a pû voir le fond. C'est ce qui réduisit tant d'anciens philosophes & des législateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. Tiphon était le mauvais principe chez les Egyptiens, Arimane chez les Perses. Les Manichéens adoptérent, comme on sçait, cette théologie ; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon, ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire sur leur parole.

Parmi les absurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'est pas une

abſurdité légére, que d'avoir ſuppoſé deux êtres tout-puiſſants, ſe battant à qui des deux mettrait plus du ſien dans ce monde, & faiſant un traité comme les deux médecins de Moliére : paſſez-moi l'émétique, & je vous paſſerai la ſaignée.

Baſilide, après les Platoniciens, prétendit, dès le premier ſiécle de l'Egliſe, que Dieu avait donné notre monde à faire à ſes derniers anges ; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choſes telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en pouſſiére par l'objection terrible, qu'il n'eſt pas dans la nature d'un Dieu tout-puiſſant & tout ſage, de faire bâtir un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon, qui a ſenti l'objection, la prévient en diſant, que l'ange qui préſidait à l'attelier eſt damné pour avoir ſi mal fait ſon ouvrage ; mais la brûlure de cet ange ne nous guérit pas.

L'avanture de Pandore chez les Grecs, ne répond pas mieux à l'objection. La boëte où ſe trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reſte l'eſpérance, eſt à la vérité une allégorie charmante ; mais cette Pandore ne fut faite par Vulcain que pour ſe venger de Prométhée, qui avait fait un homme avec de la bouë.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré ; Dieu ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui aſſurait une ſanté permanente ; l'homme chargea ſon âne de la drogue, l'âne eut ſoif, le ſerpent lui enſeigna une fontaine, & pendant que l'âne bûvait, le ſerpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginérent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatriéme ciel, ils s'aviſérent de manger d'une galette, au lieu de l'ambroſie qui était leur mêts naturel. L'ambroſie s'exhalait par les pores, mais après avoir mangé de la galette, il fallait aller à la ſelle. L'homme & la femme priérent un ange de leur enſeigner où était la garderobe. Voyez-vous, leur dit l'ange, cette petite planette, grande comme rien, qui eſt à quelque ſoixante millions de lieuës d'ici, c'eſt-là le privé de l'univers, allez y au plus vîte : ils y allerent, on les

y laissa, & c'est depuis ce temps que notre monde fut ce qu'il est.

On demandera toujours aux Syriens, pourquoi Dieu permit que l'homme mangeât la galette, & qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantable ?

Je passe vîte de ce quatriéme ciel à Mylord Bolingbroke, pour ne pas m'ennuyer. Cet homme, qui avait sans doute un grand génie, donna au célébre Pope son plan du *tout est bien*, qu'on trouve en effet mot pour mot dans les œuvres posthumes de Mylord Bolingbroke, & que Mylord Shaftsbury avait auparavant inséré dans ses caractéristiques. Lisez dans Shaftsbury le chapitre des moralistes, vous y verrez ces paroles.

» On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts » de la nature. Comment est-elle sortie si impuissante & » si défectueuse des mains d'un être parfait ? mais je nie » qu'elle soit défectueuse... sa beauté résulte des contra- » riétés, & la concorde universelle naît d'un combat per- » pétuel... Il faut que chaque être soit immolé à d'au- » tres ; les végétaux aux animaux, les animaux à la » terre.... & les loix du pouvoir central & de la » gravitation, qui donnent aux corps célestes leur poids » & leur mouvement, ne seront point dérangés pour l'a- » mour d'un chétif animal, qui tout protégé qu'il est par » ces mêmes loix, sera bientôt par elles réduit en poussiére.

Bolingbroke, Shaftsbury, & Pope, leur metteur en œuvre, ne résolvent pas mieux la question que les autres : leur *tout est bien*, ne veut dire autre chose, sinon que le tout est dirigé par des loix immuables ; qui ne le sçait pas ? vous ne nous aprenez rien quand vous remarquez après tous les petits enfans, que les mouches sont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par les hirondelles, les hirondelles par les pigrièches, les pigrièches par les aigles, les aigles pour être tués par les hommes, les hommes pour se tuer les uns les autres, & pour être mangés par les vers, & ensuite par les Diables, au moins mille sur un.

Voilà un ordre net & constant parmi les animaux de toute espèce ; il y a de l'ordre partout. Quand une pier-

re ſe forme dans ma veſſie, c'eſt une méchanique admirable ; des ſucs pierreux paſſent petit à petit dans mon ſang, ils filtrent dans les reins, paſſent par les urêtres ſe dépoſent dans ma veſſie, s'y aſſemblent par une excellente attraction Newtonienne ; le caillou ſe forme, ſe groſſit, je ſouffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde ; un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par Tubal-Caïn, vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, ſaiſit ma pierre avec ſes pincettes, elle ſe briſe ſous ſes efforts par un méchaniſme néceſſaire ; & par le même méchaniſme je meurs dans des tourmens affreux ; *tout cela eſt bien*, tout cela eſt la ſuite évidente des principes phyſiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le ſavais comme vous.

Si nous étions inſenſibles, il n'y aurait rien à dire à cette phyſique. Mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit ; nous vous demandons s'il n'y a point de maux ſenſibles, & d'où ils viennent ? *Il n'y a point de maux*, dit Pope dans ſa quatrieme épître ſur le tout eſt bien ; *ou s'il y a des maux particuliers, ils compoſent le bien général*

Voilà un ſingulier bien général, compoſé de la pierre, de la goute, de tous les crimes, de toutes les ſouffrances, de la mort, & de la damnation.

La chûte de l'homme eſt l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulieres du corps & de l'ame, que vous appellez ſanté générale ; mais Shaftsburi & Bolingbroke ſe moquent du péché originel ; Pope n'en parle point ; il eſt clair que leur ſyſtême ſappe la religion chrétienne par ſes fondemens, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce ſyſtême a été approuvé depuis peu par pluſieurs théologiens, qui admettent volontiers les contraires ; à la bonne heure, il ne faut envier à perſonne la conſolation de raiſonner comme il peut ſur le déluge de maux qui nous inonde. Il eſt juſte d'accorder aux malades déſeſpérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été juſqu'à prétendre que ce ſyſtême eſt conſolant. *Dieu*, dit Pope, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atôme, ou mille planetes précipitées dans la ruine ; une boule de ſavon, ou un monde ſe former.*

Voilà,

Voilà, je vous l'avoue, une plaiſante conſolation; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de Mylord Shaftsbury, qui dit que Dieu n'ira pas déranger ſes loix éternelles pour un animal auſſi chétif que l'homme? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces loix éternelles ne ſont pas faites pour le bien-être de chaque individu?

Ce ſyſtême du *tout eſt bien*, ne repréſente l'auteur de toute la nature, que comme un roi puiſſant & mal-faiſant, qui ne s'embarraſſe pas qu'il en coute la vie à quatre ou cinq cent mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la diſette & dans les larmes, pourvû qu'il vienne à bout de ſes deſſeins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes poſſible conſole, elle eſt déſeſpérante pour les philoſophes qui l'embraſſent. La queſtion du bien & du mal, demeure un cahos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi; c'eſt un jeu d'eſprit pour ceux qui diſputent; ils ſont des forçats qui jouent avec leurs chaînes. Pour le peuple non penſant, il reſſemble aſſez à des poiſſons qu'on a tranſportés d'une riviére dans un réſervoir; ils ne ſe doutent pas qu'ils ſont là pour être mangés le carême; auſſi ne ſçavons-nous rien du tout par nous-mêmes des cauſes de notre deſtinée.

Mettons à la fin de preſque tous les chapitres de métaphyſique les deux lettres des juges Romains quand ils n'entendaient pas une cauſe, *N. L. non liquet*, Cela n'eſt pas clair.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

ELLES ſont partout, pauvre docteur. Veux-tu ſçavoir comment ton bras & ton pied obéiſſent à ta volonté, & comment ton foie n'y obéit pas? cherches-tu comment la penſée ſe forme dans ton chétif entende-

ment, & cet enfant dans l'uterus de cette femme? Je te donne du temps pour me répondre; qu'est-ce que la matiere? tes pareils ont écrit dix mille volumes sur cet article; ils ont trouvé quelques qualités de cette substance; les enfans les connaissent comme toi: mais cette substance, qu'est-ce au fonds? & qu'est-ce que tu as nommé *esprit*, du mot latin qui veut dire *souffle*, ne pouvant faire mieux, parce que tu n'en as pas d'idée?

Regarde ce grain de bled que je jette en terre, & dis-moi comment il se releve pour produire un tuyau chargé d'un épi. Apprends-moi comment la même terre produit une pomme au haut de cet arbre, & une châtaigne à l'arbre voisin; je pourrais te faire un in-folio de questions, ausquelles tu ne devrais répondre que par quatre mots, *Je n'en sais rien.*

Et cependant tu as pris tes dégrés, & tu es fouré, & ton bonnet l'est aussi, & on t'appelle maître. Et cet autre impertinent qui a acheté une charge, croit avoir acheté le droit de juger & de condamner ce qu'il n'entend pas!

La devise de Montagne était, *Que sai-je?* & la tienne est, *Que ne sai-je pas?*



CARACTERE.

DU mot grec *impreſſion, gravûre.* C'eſt ce que la nature a gravé dans nous ; pouvons-nous l'effacer ? grande queſtion. Si j'ai un nez de travers & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un maſque. Puis-je davantage ſur le caractere que m'a donné la nature? Un homme né violent, emporté, ſe préſente devant François I. Roi de France pour ſe plaindre d'un paſſe-droit ; le viſage du prince, le maintien reſpectueux des courtiſans, le lieu même où il eſt, font une impreſſion puiſſante ſur cet homme ; il baiſſe machinalement ſes yeux, ſa voix rude s'adoucit, il préſente humblement ſa requête, on le croirait né auſſi doux que le ſont (dans ce moment au moins) les courtiſans, au milieu deſquels il eſt même déconcerté ; mais ſi François I. ſe connoît en phyſionomies, il découvre aiſément dans ſes yeux baiſſés, mais allumés d'un feu ſombre, dans les muſcles tendus de ſon viſage, dans ſes lévres ſerrées l'une contre l'autre, que cet homme n'eſt pas ſi doux qu'il eſt forcé de le paraître. Cet homme le ſuit à Pavie, eſt pris avec lui, mené avec lui en priſon à Madrid ; la majeſté de François I. ne fait plus ſur lui la même impreſſion ; il ſe familiariſe avec l'objet de ſon reſpect. Un jour en tirant les bottes du Roi, & les tirant mal, le Roi aigri par ſon malheur ſe fâche, mon homme envoie promener le Roi, & jette ſes bottes par la fenêtre.

Sixte-quint était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant ; ce caractere ſemble adouci dans les épreuves de ſon noviciat, commence-t'il à jouir de quelque crédit dans ſon ordre ? Il s'emporte contre un gardien, & l'aſſomme à coups de poings : eſt-il Inquiſiteur à Veniſe ? il exerce ſa charge avec inſolence : le voilà Cardinal, il eſt poſſédé *della rabbia pa-*

pale : cette rage l'emporte ſur ſon naturel ; il enſevélit dans l'obſcurité ſa perſonne & ſon caractere ; il contrefait l'humble & le moribond ; on l'élit Pape ; ce moment rend au reſſort que la politique avait plié, toute ſon élaſticité long-tems retenue ; il eſt le plus fier & le plus deſpotique des Souverains.

Naturam expellas, furca tamen ipſa redibit.

La religion, la morale, mettent un frein à la force du naturel, elles ne peuvent le détruire. L'yvrogne dans un cloître, réduit à un demi-ſeptier de cidre à chaque repas, ne s'enyvrera plus, mais il aimera toujours le vin.

L'âge affaiblit le caractere, c'eſt un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés, mais ils ſont toujours de même nature, il ſe couvre de nœuds & de mouſſe, il devient vermoulu, mais il eſt toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer ſon caractere, on s'en donnerait un, on ſerait le maître de la nature. Peut-on ſe donner quelque choſe ? ne recevons-nous pas tout ? Eſſayez d'animer l'indolent d'une activité ſuivie, de glacer par l'apatie l'ame bouillante de l'impétueux, d'inſpirer du goût pour la muſique & pour la poëſie à celui qui manque de goût & d'oreilles ; vous n'y parviendrez pas plus que ſi vous entrepreniez de donner la vûe à un aveugle né. Nous perfectionnons, nous adouciſſons, nous cachons ce que la nature a mis dans nous, mais nous n'y mettons rien.

On dit à un cultivateur, vous avez trop de poiſſons dans ce vivier, ils ne proſpéreront pas ; voilà trop de beſtiaux dans vos prés, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ſes moutons, le reſte engraiſſe. S'applaudira-t'il de ſon œconomie ? Ce campagnard, c'eſt toi-même ; une de tes paſſions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne reſſemblons-nous pas preſque tous à ce vieux Général de quatre-ving-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes Officiers qui faiſaient un peu de déſordre avec des filles, leur dit tout en colere, Meſſieurs, eſt-ce là l'exemple que je vous donne ?

CERTAIN, CERTITUDE.

QUel âge a votre ami Chriſtophe ? Vingt-huit ans ; j'ai vû ſon contrat de mariage, ſon extrait baptiſtere, je le connais dès ſon enfance, il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, j'en ſuis certain.

A peine ai-je entendu la réponſe de cet homme ſi sûr de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même choſe ; que j'apprends qu'on a antidaté par des raiſons ſecrettes, & par un manége ſingulier, l'extrait baptiſtaire de Chriſtophe. Ceux à qui j'avais parlé n'en ſçavent encore rien ; cependant ils ont toujours la certitude de ce qui n'eſt pas.

Si vous avez demandé à la terre entiere avant le tems de Copernic, le ſoleil s'eſt-il levé ? S'eſt-il couché aujourd'hui ? tous les hommes vous auraient répondu, nous en avons une certitude entiere ; ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les ſortiléges, les divinations, les obſeſſions, ont été long-tems la choſe du monde la plus certaine aux yeux de tous les peuples ; quelle foule innombrable de gens qui ont vû toutes ces belles choſes, qui en ont été certains ! aujourd'hui cette certitude eſt un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la géométrie, vient me trouver ; il n'en eſt encore qu'à la définition des triangles : N'êtes-vous pas certain, lui dis-je, que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits ? il me répond que non-ſeulement il n'en eſt point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette propoſition ; je la lui démontre, il en devient alors très-certain, & il le ſera pour toute ſa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres ; elles n'étaient que des probabilités, & ces probabilités examinées ſont devenues des erreurs, mais la certitude mathématique eſt immuable & éternelle.

J'exiſte, je penſe, je ſens de la douleur, tout cela eſt

il aussi certain qu'une vérité géométrique ? Oui. Pourquoi ? C'est que ces vérités sont prouvées par le même principe qu'une chose ne peut être, & n'être pas en même tems. Je ne peux en même tems exister & n'exister pas, sentir, & ne sentir pas. Un triangle ne peut en même tems avoir cent quatre-vingt degrés qui sont la somme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude physique de mon existence, de mon sentiment, & la certitude mathématique sont donc de même valeur, quoiqu'elles soient d'un genre différent.

Il n'en est pas de même de la certitude fondée sur les apparences, ou sur les rapports unanimes que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pékin existe ? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pekin ? des gens de différens pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres, en prêchant tous la vérité à Pékin, ne vous ont-ils pas assuré de l'existence de cette ville ? Je réponds qu'il m'est extrêmement probable qu'il y avait alors une ville de Pékin ; mais je ne voudrais pas parier ma vie que cette ville existe ; & je parierai quand on voudra, ma vie, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.

On a imprimé dans le Dictionnaire Encyclopédique une chose fort plaisante ; on y soutient qu'un homme devrait être aussi sûr, aussi certain que le Maréchal de Saxe est ressuscité, si tout Paris le lui disait, qu'il est sûr que le Maréchal de Saxe a gagné la bataille de Fontenoi, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raisonnement est admirable ; je crois tout Paris quand il me dit une chose moralement possible ; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible.

Apparemment que l'auteur de cet article voulait rire, & que l'autre auteur qui s'extasie à la fin de cet article, écrit contre lui-même, voulait rire aussi. *

* Voyez l'article *Certitude*, Dict. Enciclop.

CHAINE
DES ÉVÉNEMENS.

IL y a long-tems qu'on a prétendu que tous les événemens sont enchaînés les uns aux autres, par une fatalité invincible ; c'est le destin qui dans Homere est supérieur à Jupiter même. Ce maître des dieux & des hommes, déclare net qu'il ne peut empêcher Sarpédon son fils de mourir dans le tems marqué. Sarpédon était né dans le moment qu'il fallait qu'il nâquit, & ne pouvait pas naître dans un autre, il ne pouvait mourir ailleurs que devant Troie ; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en Lycie ; son corps devait dans le tems marqué produire des légumes qui devaient se changer dans la substance de quelques Lyciens ; ses héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ses états ; ce nouvel ordre devait influer sur les Royaumes voisins ; il en résultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voisins des voisins de la Lycie : ainsi de proche en proche la destinée de toute la terre a dépendu de la mort de Sarpédon, laquelle dépendait d'un autre événement, lequel était lié par d'autres à l'origine des choses.

Si un seul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait résulté un autre univers : or il n'était pas possible que l'univers actuel existât, & n'existât pas, donc il n'était pas possible à Jupiter de sauver la vie à son fils, tout Jupiter qu'il était.

Ce système de la nécessité & de la fatalité a été inventé de nos jours par Leibnitz, à ce qu'il dit, sous le nom de raison suffisante ; il est pourtant fort ancien ; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet sans cause, & que souvent la plus petite cause produit les plus grands effets.

Mylord Bolingbroke avoue que les petites querelles

de Made. Malborough, & de Made. Masham, lui firent naître l'occasion de faire le traité particulier de la Reine Anne avec Louis XIV : ce traité amena la paix d'Utrecht ; cette paix d'Utrecht affermit Philippe V. sur le trône d'Espagne. Philippe V. prit Naples & la Sicile sur la Maison d'Autriche ; le Prince Espagnol qui est aujourd'hui Roi de Naples, doit évidemment son Royaume à Milady Masham, & il ne l'aurait pas eu, il ne serait peut-être même pas né, si la Duchesse de Malborough avait été plus complaisante envers la Reine d'Angleterre; son existence à Naples dépendait d'une sotise de plus ou de moins à la cour de Londres. Examinez les situations de tous les peuples de l'univers, elles sont ainsi établies sur une suite de faits qui paraissent ne tenir à rien, & qui tiennent à tout. Tout est rouage, poulie, corde, ressort dans cette immense machine.

Il en est de même dans l'ordre physique. Un vent qui souffle du fond de l'Afrique & des mers australes, améne une partie de l'atmosphère africain, qui retombe en pluie dans les vallées des Alpes ; ces pluies fécondent nos terres ; notre vent du nord à son tour envoye nos vapeurs chez les Négres ; nous faisons du bien à la Guinée, & la Guinée nous en fait à son tour. La chaîne s'étend d'un bout de l'univers à l'autre.

Mais il me semble qu'on abuse étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a si petit atôme dont le mouvement n'ait influé dans l'arrangement actuel du monde entier; qu'il n'y a si petit accident, soit parmi les hommes, soit parmi les animaux, qui ne soit un chaînon essentiel de la grande chaîne du destin.

Entendons-nous ; tout effet a évidemment sa cause, à remonter de cause en cause dans l'abîme de l'éternité ; mais toute cause n'a pas son effet, à descendre jusqu'à la fin des siécles. Tous les événemens sont produits les uns par les autres ; je l'avoue ; si le passé est accouché du présent, le présent accouche du futur ; tout a des peres, mais tout n'a pas toujours des enfans. Il en est ici précisément comme d'un arbre généalogique ; cha-

que maiſon remonte, comme on ſait, à Adam, mais dans la famille il y a bien de gens qui ſont morts ſans laiſſer de poſtérité.

Il y a un arbre généalogique des événemens de ce monde. Il eſt inconteſtable que les habitans des Gaules & de l'Eſpagne deſcendent de Gomer ; & les Ruſſes de Magog ſon frere cadet : on trouve cette généalogie dans tant de gros livres ! ſur ce pied-là, on ne peut nier que nous ne devions à Magog les ſoixante mille Ruſſes qui ſont aujourd'hui en armes devers la Poméranie, & les ſoixante mille Français qui ſont vers Francfort ; mais que Magog ait craché à droite ou à gauche, auprés du mont Caucaſe, & qu'il ait fait deux ronds dans un puits ou trois, qu'il ait dormi ſur le côté gauche ou ſur le côté droit ; je ne vois pas que cela ait influé beaucoup ſur la réſolution priſe par l'Impératrice de Ruſſie Eliſabeth, d'envoyer une armée au ſecours de l'Impératrice des Romains Marie Thérèſe. Que mon chien rêve ou ne rêve pas en dormant, je n'apperçois pas le rapport que cette importante affaire peut avoir avec celles du grand Mogol.

Il faut ſonger que tout n'eſt pas plein dans la nature, & que tout mouvement ne ſe communique pas de proche en proche, juſqu'à faire le tour du monde. Jettez dans l'eau un corps de pareille denſité, vous calculez aiſément qu'au bout de quelque-tems le mouvement de ce corps, & celui qui l'a communiqué à l'eau, ſont anéantis ; le mouvement ſe perd & ſe répare ; donc le mouvement que put produire Magog en crachant dans un puits, ne peut avoir influé ſur ce qui ſe paſſe aujourd'hui en Ruſſie & en Pruſſe. Donc, les événemens préſens ne ſont pas les enfans de tous les événemens paſſés ; ils ont leurs lignes directes ; mais mille petites lignes collatérales ne leur ſervent à rien. Encor une fois, tout être a ſon pere, mais tout être n'a pas des enfans : nous en dirons peut-être d'avantage quand nous parlerons de la deſtinée.

CHAINE DES ÊTRES CRÉÉS.

LA premiere fois que je lus Platon, & que je vis cette gradation d'êtres qui s'élévent depuis le plus léger atôme jusqu'à l'être suprême, cette échelle me frappa d'admiration; mais l'ayant regardée attentivement, ce grand fantôme s'évanouit, comme autrefois toutes les aparitions s'enfuyaient le matin au chant du coq.

L'imagination se complait d'abord à voir le passage imperceptible de la matiere brute, à la matiere organisée, des plantes aux zoophites, de ces zoophites aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revêtus d'un petit corps aërien à des substances immatérielles; & enfin mille ordres différens de ces substances, qui de beautés en perfections s'élévent jusqu'à Dieu même. Cette hiérarchie plaît beaucoup aux bonnes gens, qui croyent voir le Pape & ses Cardinaux suivis des Archevêques, des Evêques; après quoi viennent les Curés, les Vicaires, les simples Prêtres, les Diacres, les Sous-Diacres, puis paraissent les Moines, & la marche est fermée par les Capucins.

Mais il y a un peu plus de distance entre Dieu & ses plus parfaites créatures, qu'entre le Saint Pere & le Doyen du sacré College : ce Doyen peut devenir Pape, mais le plus parfait des génies créés par l'être suprême ne peut devenir Dieu; il y a l'infini entre Dieu & lui.

Cette chaîne, cette gradation prétendue n'existe pas plus dans les végétaux & dans les animaux; la preuve en est qu'il y a des espéces de plantes & d'animaux qui sont détruites. Nous n'avons plus de murex. Il était défendu de manger du griffon & de l'ixion; ces deux especes ont disparu de ce monde, quoiqu'en dise Bochart: où donc est la chaîne?

Quand même nous n'aurions pas perdu quelques es-

pèces, il eſt viſible qu'on en peut détruire. Les lions, les rinoceros commencent à devenir fort rares.

Il eſt très-probable qu'il y a eu des races d'hommes qu'on ne retrouve plus ; mais je veux qu'elles ayent toutes ſubſiſté, ainſi que les blancs, les négres, les caffres à qui la nature a donné un tablier de leur peau, pendant du ventre à la moitié des cuiſſes ; les Samoyedes dont les femmes ont un mammelon d'un bel ébène, &c.

N'y a-t-il pas viſiblement un vuide entre le ſinge & l'homme ? n'eſt-il pas aiſé d'imaginer un animal à deux pieds ſans plumes, qui ſerait intelligent ſans avoir ni l'uſage de la parole, ni notre figure, que nous pourions apprivoiſer, qui répondrait à nos ſignes & qui nous ſervirait ? & entre cette nouvelle eſpèce & celle de l'homme, n'en pourrait-on pas imaginer d'autres ?

Par de-là l'homme, vous logez dans le ciel, divin Platon, une file de ſubſtances céleſtes ; nous croyons nous autres à quelques-unes de ces ſubſtances, parce que la foi nous l'enſeigne. Mais vous, quelle raiſon avez-vous d'y croire ? vous n'avez pas parlé apparemment au génie de Socrate ; & le bon homme *Heres* qui reſſuſcita exprès pour vous apprendre les ſecrets de l'autre monde, ne vous a rien appris de ces ſubſtances.

La prétendue chaîne n'eſt pas moins interrompue dans l'univers ſenſible.

Quelle gradation, je vous prie, entre vos planettes ! la Lune eſt quarante fois plus petite que notre globe. Quand vous avez voyagé de la Lune dans le vuide, vous trouvez Vénus, elle eſt environ auſſi groſſe que la Terre. De-là vous allez chez Mercure, il tourne dans une ellipſe qui eſt fort différente du cercle que parcourt Vénus ; il eſt vingt-ſept fois plus petit que nous, le Soleil un million de fois plus gros, Mars cinq fois plus petit ; celui-là fait ſon tour en deux ans, Jupiter ſon voiſin en douze, Saturne en trente ; & encor Saturne, le plus éloigné de tous, n'eſt pas ſi gros que Jupiter. Où eſt la gradation prétendue ?

Et puis, comment voulez-vous que dans de grands eſpaces vuides il y ait une chaîne qui lie tout ? s'il y en a une, c'eſt certainement celle que Newton a découverte ; c'eſt lui qui fait graviter tous les globes du monde planettaire les uns vers les autres dans ce vuide immenſe.

O Platon tant admiré ! vous n'avez conté que des fables, & il eſt venu dans l'iſle des Caſſiderides, où de votre tems les hommes allaient tout nuds, un philoſophe qui a enſeigné à la terre des vérités auſſi grandes que vos imaginations étaient puériles.

LE CIEL
DES ANCIENS.

SI un ver à ſoie donnait le nom de ciel au petit duvet qui entoure ſa coque, il raiſonnerait auſſi-bien que firent tous les anciens, en donnant le nom de ciel à l'atmoſphére, qui eſt, comme dit très-bien Mr. de Fontenelle dans ſes mondes, le duvet de notre coque.

Les vapeurs qui ſortent de nos mers & de notre terre, & qui forment les nuages, les météores & les tonnerres, furent pris d'abord pour la demeure des dieux. Les dieux deſcendent toujours dans des nuages d'or chez Homére ; c'eſt de-là que les Peintres peignent encor aujourd'hui aſſis ſur une nuée ; mais comme il était bien juſte que le maître des dieux fût plus à ſon aiſe que les autres, on lui donna un aigle pour le porter, parce que l'aigle vole plus haut que les autres oiſeaux.

Les anciens Grecs voyant que les maîtres des villes demeuraient dans des citadelles, au haut de quelque montagne, jugérent que les dieux pouvaient avoir une citadelle auſſi, & la placérent en Theſſalie ſur le mont Olimpe, dont le ſommet eſt quelquefois caché dans les nuës, de ſorte que leur palais était de plein pied à leur ciel.

Les étoiles & les planettes qui semblent attachées à la voute bleue de notre atmosphère, devinrent ensuite les demeures des dieux ; sept d'entreux eurent chacun leur planette, les autres logérent où ils purent ; le conseil général des dieux se tenait dans une grande salle, à laquelle on allait par la voye lactée ; car il fallait bien que les dieux eussent une salle en l'air, puisque les hommes avaient des hôtels-de-ville sur la terre.

Quand les titans, espéce d'animaux entre les dieux & les hommes, déclarérent une guerre assez juste à ces dieux-là, pour réclamer une partie de leur héritage du côté paternel, étant fils du ciel & de la terre, ils ne mirent que deux ou trois montagnes les unes sur les autres, comptant que c'en était bien assez pour se rendre maîtres du ciel & du château de l'Olimpe.

Neve foret terris securior arduus æther ;
Affectasse ferunt regnum cœleste gigantes,
Altaque congestos struxisse ad sidera montes.

Cette physique d'enfans & de vieilles, était prodigieusement ancienne ; cependant il est très-sûr que les Caldéens avaient des idées aussi saines que nous de ce qu'on appelle le ciel ; ils plaçaient le soleil au centre de notre monde planétaire, à peu-près à la distance de notre globe que nous avons reconnue ; ils faisaient tourner la terre, & toutes les planettes autour de cet astre ; c'est ce que nous apprend Aristarque de Samos ; c'est le véritable systême du monde que Copernic a renouvellé depuis ; mais les philosophes gardaient le secret pour eux, afin d'être plus respectés des rois & du peuple, ou plutôt pour n'être pas persécutés.

Le langage de l'erreur est si familier aux hommes, que nous appellons encor nos vapeurs, & l'espace de la terre à la lune, du nom de ciel ; nous disons, monter au ciel, comme nous disons que le soleil tourne, quoiqu'on sache bien qu'il ne tourne pas ; nous sommes probablement le ciel pour les habitans de la lune, & chaque planette place son ciel dans la planette voisine.

Si on avoit demandé à Homére dans quel ciel était allée l'ame de Sarpédon, & où était celle d'Hercule, Homére eût été bien embaraſſé, il eût répondu par des vers harmonieux.

Quelle ſûreté avait-on que l'ame aërienne d'Hercule ſe fût trouvée plus à ſon aiſe dans Vénus, dans Saturne, que ſur notre globe ? Aurait-elle été dans le Soleil ? la place ne paraît pas tenable dans cette fournaiſe. Enfin, qu'entendaient les anciens par le ciel ? ils n'en ſçavaient rien ; ils criaient toujours *le ciel* & *la terre* ; c'eſt comme ſi on criait l'infini & un atôme. Il n'y a point, à proprement parler, de ciel ; il y a une quantité prodigieuſe de globes qui roulent dans l'eſpace vuide, & notre globe roule comme les autres.

Les anciens croyaient qu'aller dans les cieux c'était monter ; mais on ne monte point d'un globe à un autre ; les globes céleſtes ſont tantôt au-deſſus de notre horiſon, tantôt au-deſſous. Ainſi, ſuppoſons que Vénus étant venue à Paphos, retournât dans ſa planette quand cette planette était couchée, la déeſſe Vénus ne montait point alors par rapport à notre horiſon ; elle deſcendait, & on devait dire en ce cas *deſcendre au ciel.* Mais les anciens n'y entendaient pas tant de fineſſe ; ils avaient des notions vagues, incertaines, contradictoires ſur tout ce qui tenait à la phyſique. On a fait des volumes immenſes pour ſçavoir ce qu'ils penſaient ſur bien des queſtions de cette ſorte. Quatre mots auraient ſuffi, *ils ne penſaient pas.*

Il faut toujours en excepter un petit nombre de ſages, mais ils ſont venus tard ; peu ont expliqué leurs penſées, & quand ils l'ont fait, les charlatans de la terre les ont envoyés au ciel par le plus court.

Un écrivain qu'on nomme, je crois, Pluche, a prétendu faire de Moïſe un grand phyſicien ; un autre avait auparavant concilié Moïſe avec Deſcartes, & avait imprimé le Carteſius Mozaizans ; ſelon lui, Moïſe avait inventé le premier les tourbillons & la matière ſubtile ; mais on ſait aſſez que Dieu qui fit de Moïſe un grand légiſlateur, un grand prophête, ne voulut point

du tout en faire un professeur de physique ; il instruisit les Juifs de leur devoir, & ne leur enseigna pas un mot de philosophie. Calmet qui a beaucoup compilé & qui n'a raisonné jamais, parle du systême des Hébreux ; mais ce peuple grossier était bien loin d'avoir un systême, il n'avait pas même d'école de géométrie, le nom leur en étaient inconnu ; leur seule science étais le métier de courtier & l'usure.

On trouve dans leurs livres quelques idées louches, incohérentes, & dignes en tout d'un peuple barbare sur la structure du ciel. Leur premier ciel était l'air, le second le firmament, où étaient attachées les étoiles ; ce firmament était solide & de glace, & portait les eaux supérieures, qui s'échapérent de ce réservoir par des portes, des écluses, des cataractes, au tems du déluge.

Au-dessus de ce firmament ou de ces eaux supérieures, était le troisieme ciel ou l'empirée, où St. Paul fut ravi. Le firmament était une espèce de demi-voûte qui embrassait la terre. Le soleil ne faisait point le tour d'un globe qu'ils ne connaissaient pas. Quand il était parvenu à l'occident, il revenait à l'orient par un chemin inconnu ; & si on ne le voyait pas, c'était, comme le dit le Baron de Feneste, parce qu'il revenait de nuit.

Encor les Hébreux avaient-ils pris ces revêries des autres peuples. La plûpart des nations excepté l'école des Caldéens, regardaient le ciel comme solide ; la terre fixe & immobile, était plus longue d'orient en occident que du midi au nord d'un grand tiers ; de-là viennent ces expressions de longitude & de latitude que nous avons adoptées. On voit que dans cette opinion il était impossible qu'il y eût des antipodes. Aussi St. Augustin traite l'idée des antipodes d'*absurdité*, & Lactance dit expressément, *Y a-t'il des gens assez fous pour croire qu'il y ait des hommes dont la tête soit plus basse que les pieds ? &c.*

St. Chrysostôme s'écrie dans sa quatorzieme homélie, *Où sont ceux qui prétendent que les cieux sont mobiles, & que leur forme est circulaire ?*

Lactance dit encor au Liv. III. de ses institutions ; *Je pourrais vous prouver par beaucoup d'argumens qu'il est impossible que le ciel entoure la terre.*

L'auteur du spectacle de la nature pourra dire à Mr. le Chevalier tant qu'il voudra, que Lactance & St. Chrysostôme étaient de grands philosophes, on lui répondra qu'ils étaient de grands saints, & qu'il n'est point du tout nécessaire pour être un saint, d'être un bon astronome. On croira qu'ils sont au ciel, mais on avouera qu'on ne sçait pas dans quelle partie du ciel précisément.

CIRCONCISION.

LORS qu'Hérodote raconte ce que lui ont dit les barbares chez lesquels il a voyagé, il raconte des sottises, & c'est ce que font la plûpart de nos voyageurs. Aussi n'exige-t'il pas qu'on le croye, quand il parle de l'avanture de Gigès & de Candaule, d'Arion porté sur un dauphin, & de l'oracle consulté pour sçavoir ce que faisait Crésus, qui répondit qu'il faisait cuire alors une tortuë dans un pot couvert ; & du cheval de Darius qui ayant henni le premier de tous, déclara son maître roi, & de cent autres fables propres à amuser des enfans ; & à être compilées par des rhéteurs : mais quand il parle de ce qu'il a vu, des coûtumes des peuples qu'il a examinées, de leurs antiquités qu'il a consultées, il parle alors à des hommes.

Il semble, dit-il, au livre d'Euterpe, *que les habitans de la Colchide sont originaires d'Egypte ; j'en juge par moi-même plutôt que par ouï dire : car j'ai trouvé qu'en Colchide on se souvenait bien plus des anciens Egyptiens qu'on ne se ressouvenait des anciennes coutumes de Colcos en Egypte.*

Ces habitans des bords du Point-Euxin prétendaient être une Colonie établie par Sésostris; pour moi je le conjecturais non-seulement parce qu'ils sont bazanés, & qu'ils ont

ont les cheveux frisés, mais parce que les peuples de Colchide, d'Egypte, & d'Ethiopie, sont les seuls sur la terre qui se sont fait circoncire de tout tems car les Phéniciens & ceux de la Palestine avouent qu'ils ont pris la Circoncision des Egyptiens. Les Syriens qui habitent aujourd'hui sur les rivages du Thermodon, & de Patenie, & les Macrons leurs voisins, avouent qu'il n'y a pas longtems qu'ils se sont conformés à cette coutume d'Egypte; c'est par-là principalement qu'ils sont reconnus pour Egyptiens d'origine.

A l'égard de l'Ethiopie & de l'Egypte, comme cette cérémonie est très-ancienne chez ces deux nations, je ne sçaurais dire qui des deux tient la circoncision de l'autre; il est toutefois vraisemblable que les Ethiopiens la prirent des Egyptiens; comme, au contraire, les Phéniciens ont aboli l'usage de circoncire les enfans nouveaux nés, depuis qu'ils ont eu plus de commerce avec les Grecs.

Il est évident, par ce passage d'Hérodote, que plusieurs peuples avaient pris la circoncision de l'Egypte; mais aucune nation n'a jamais prétendu avoir reçu la circoncision des Juifs. A qui peut-on donc attribuer l'origine de cette coutume, ou à la nation de qui cinq ou six autres confessent la tenir, ou à une autre nation bien moins puissante, moins commerçante, moins guerriére, cachée dans un coin de l'Arabie Pétrée, qui n'a jamais communiqué le moindre de ses usages à aucun peuple?

Les Juifs disent qu'ils ont été reçus autrefois par charité dans l'Egypte; n'est-il pas bien vraisemblable que le petit peuple a imité un usage du grand peuple, & que les Juifs ont pris quelques coutumes de leurs maîtres?

Clément d'Aléxandrie rapporte que Pythagore voyageant chez les Egyptiens, fut obligé de se faire circoncire, pour être admis à leurs mystères; il fallait donc absolument être circoncis pour être au nombre des prêtres d'Egypte. Ces prêtres existaient lorsque Joseph arriva en Egypte; le gouvernement était très-ancien, & les cérémonies antiques de l'Egypte observées avec la plus scrupuleuse exactitude.

Les Juifs avouent qu'ils demeurérent pendant deux cent cinq ans en Egypte ; ils disent qu'ils ne se firent point circoncire dans cet espace de tems ; il est donc clair que pendant ces deux cent cinq ans, les Egyptiens n'ont pas reçu la circoncision des Juifs ; l'auraient-ils prise d'eux, après que les Juifs leur eurent volé tous les vases qu'on leur avait prêtés, & s'enfuirent dans le désert avec leur proye, selon leur propre témoignage ? Un maître adoptera-t-il la principale marque de la religion de son esclave voleur & fugitif ? cela n'est pas dans la nature humaine.

Il est dit dans le livre de Josué, que les Juifs furent circoncis dans le désert. *Je vous ai délivrés de ce qui faisait votre opprobre chez les Egyptiens.* Or, quel pouvait être cet opprobre pour des gens qui se trouvaient entre les peuples de Phénicie, les Arabes, & les Egyptiens, si ce n'est ce qui les rendait méprisables à ces trois nations ? comment leur ôte-t-on cet opprobre ? en leur ôtant un peu de prépuce, n'est-ce pas là le sens naturel de ce passage ?

La Genèse dit qu'Abraham avait été circoncis auparavant, mais Abraham voyagea en Egypte, qui était depuis long-tems un royaume florissant, gouverné par un puissant Roi ; rien n'empêche que dans ce royaume si ancien, la Circoncision ne fût dès long-tems en usage avant que la nation Juive fût formée. De plus, la Circoncision d'Abraham n'eut point de suite ; sa postérité ne fut circoncise que du tems de Josué.

Or, avant Josué, les Israëlites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutumes des Egyptiens ; ils les imitérent dans plusieurs sacrifices, dans plusieurs cérémonies, comme dans les jeûnes qu'on observait les veilles des fêtes d'Isis, dans les ablutions, dans la coutume de raser la tête des prêtres : l'encens, le candelabre, le sacrifice de la vache rousse, la purification avec de l'hisope, l'abstinence du cochon, l'horreur des ustenciles de cuisine des étrangers, tout atteste que le petit peuple Hébreu, malgré son aversion pour la grande nation Egyptienne, avait retenu une infintié d'usages de ses an-

ciens maîtres. Ce bouc Azazel qu'on envoyait dans le désert, chargé des péchés du peuple, était une imitation visible d'une pratique Egyptienne ; les Rabbins conviennent même que le mot Azazel n'est point hébreu. Rien n'empêche donc que les Hébreux ayent imité les Egyptiens dans la circoncision, comme faisaient les Arabes leurs voisins.

Il n'est point extraordinaire que Dieu qui a sanctifié le baptême si ancien chez les Asiatiques, ait sanctifié aussi la Circoncision non moins ancienne chez les Africains. On a déjà remarqué qu'il est le maître d'attacher ses graces aux signes qu'il daigne choisir.

Au reste, depuis que sous Josué, le peuple Juif eut été circoncis, il a conservé cet usage jusqu'à nos jours ; les Arabes y ont aussi toujours été fidéles ; mais les Egyptiens qui dans les premiers tems circoncisaient les garçons & les filles, cessérent avec le tems de faire aux filles cette opération, & enfin la restreignirent aux prêtres, aux astrologues, & aux prophêtes. C'est ce que Clément d'Alexandrie & Origène nous apprennent. En effet, on ne voit point que les Ptolomées ayent jamais reçu la Circoncision.

Les Auteurs Latins qui traitent les Juifs avec un si profond mépris, qu'il les appellent, *Curtus Apella*, par dérision, *Credat Judæus Apella ; Curti Judæi*, ne donnent point de ces épithétes aux Egyptiens. Tout le peuple d'Egypte est aujourd'hui circoncis, mais par une autre raison, parce que le Mahométisme adopta l'ancienne Circoncision de l'Arabie.

C'est cette Circoncision Arabe qui a passé chez les Ethiopiens, où l'on circoncit encor les garçons & les filles.

Il faut avouer que cette cérémonie de la Circoncision paraît d'abord bien étrange ; mais on doit remarquer que de tout tems les prêtres de l'orient se consacraient à leurs divinités par des marques particulières. On gravait avec un poinçon une feuille de lierre sur les prêtres de Bacchus. Lucien nous dit que les dévots à la déesse Isis s'imprimaient des caractères sur le poignet, & sur le

cou. Les prêtres de Cibéle se rendaient Eunuques.

Il y a grande apparence que les Egyptiens qui révéraient l'instrument de la génération, & qui en portaient l'image en pompe dans leurs processions, imaginérent d'offrir à Isis & Osiris, par qui tout s'engendrait sur la terre, une partie légére du membre par qui ces dieux avaient voulu que le genre-humain se perpétuât. Les anciennes mœurs orientales sont si prodigieusement différentes des nôtres, que rien ne doit paraître extraordinaire à quiconque a un peu de lecture. Un Parisien est tout surpris quand on lui dit que les Hottentots font couper à leurs enfans mâles un testicule. Les Hottentots sont peut-être surpris que les Parisiens en gardent deux.

CORPS.

De même que nous ne sçavons ce que c'est qu'un esprit, nous ignorons ce que c'est qu'un corps: nous voyons quelques propriétés, mais quel est ce sujet en qui ces propriétés résident? il n'y a que des corps, disaient Démocrite & Epicure; il n'y a point de corps; disaient les disciples de Zénon d'Elée.

L'Evêque de Cloine, Berklay; est le dernier, qui par cent sophismes captieux a prétendu prouver que les corps n'existent pas; ils n'ont, dit-il, ni couleurs, ni odeurs, ni chaleur; ces modalités sont dans vos sensations, & non dans les objets: il pouvait s'épargner la peine de prouver cette vérité, elle était assez connue; mais de-là il passe à l'étendue, à la solidité qui sont des essences du corps, & il croit prouver qu'il n'y a pas d'étendue dans une piéce de drap verd, parce que ce drap n'est pas verd en effet; cette sensation du verd n'est qu'en vous, donc cette sensation de l'étendue n'est aussi qu'en vous. Et après avoir aussi détruit l'étendue, il conclut que la solidité qui y est attachée tombe d'elle-même, & qu'ainsi il n'y a rien au mon-

l'on n'obéit qu'aux loix. C'eſt une vieille réponſe, dit le Conſeiller ; elle n'en eſt pas plus mauvaiſe, dit le Brame. Où eſt ce pays-là ? dit le Conſeiller. Le Brame dit il faut le chercher.

D'EZECHIEL.

De quelques paſſages ſinguliers de ce Prophête, & de quelques uſages anciens.

On ſait aſſez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des uſages anciens par les modernes : qui voudrait réformer la Cour d'Alcinoüs dans l'Odyſſée ſur celle du grand Turc, ou de Louis XIV., ne ſerait pas bien reçu des Savans : qui reprendrait Virgile d'avoir repréſenté le Roi Evandre couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des Ambaſſadeurs, ſerait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Juifs ſont encore plus différentes des nôtres, que celles du Roi Alcinoüs, de Nauſicas ſa fille, & du bon homme Evandre. Ezéchiel eſclave chez les Caldéens eut une viſion près de la petite riviere de Chobar qui ſe perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vû des animaux à quatre faces, & à quatre aîles avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes ſeules, & qui avaient l'eſprit de vie ; ces ſymboles plaiſent même à l'imagination ; mais pluſieurs critiques ſe ſont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet couvert de merde.

Le Prophête s'écria, pouah ! pouah ! pouah ! mon ame n'a point été juſqu'ici pollue ; & le Seigneur lui répondit : Eh bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrément d'homme, & vous paîtrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'eſt point d'uſage de manger de telles con-

de que nos idées. De ſorte, que ſelon ce Docteur, dix mille hommes tués par dix mille coups de canon, ne ſont dans le fonds que dix mille appréhenſions de notre ame.

Il ne tenait qu'à Mr. l'Evêque de Cloine de ne point tomber dans l'excès de ce ridicule; il croit montrer qu'il n'y a point d'étendue, parce qu'un corps lui a paru avec ſa lunette quatre fois plus gros qu'il ne l'était à ſes yeux, & quatre fois plus petit à l'aide d'un autre verre. De-là il conclut qu'un corps ne pouvant à la fois avoir quatre pieds, ſeize pieds, & un ſeul pied d'étendue, cette étendue n'exiſte pas; donc il n'y a rien. Il n'avait qu'à prendre une meſure, & dire, De quelque étendue qu'un corps me paraiſſe, il eſt étendu de tant de ces meſures.

Il lui était bien aiſé de voir qu'il n'en eſt pas de l'étendue & de la ſolidité comme des ſons, des couleurs, des ſaveurs, & des odeurs, &c. Il eſt clair que ce ſont en nous des ſentimens excités par la configuration des parties; mais l'étendue n'eſt point un ſentiment. Que ce bois allumé s'éteigne, je n'ai plus chaud; que cet air ne ſoit plus frappé, je n'entends plus; que cette roſe ſe fane, je n'ai plus d'odorat pour elle; mais ce bois, cet air, cette roſe, ſont étendus ſans moi. Le paradoxe de Berklai ne vaut pas la peine d'être réfuté.

Il eſt bon de ſçavoir ce qui l'avait entraîné dans ce paradoxe. J'eus, il y a long-tems, quelques converſations avec lui; il me dit que l'origine de ſon opinion venait de ce qu'on ne peut concevoir ce que c'eſt que ce ſujet qui reçoit l'étendue. Et en effet, il triomphe dans ſon livre, quand il demande à Hilas ce que c'eſt que ce ſujet, ce *ſubſtratum*, cette ſubſtance? C'eſt le corps étendu, répond Hilas; alors l'Evêque, ſous le nom de Philonoüs, ſe moque de lui; & le pauvre Hilas voyant qu'il a dit que l'étendue eſt le ſujet de l'étendue, & qu'il a dit une ſottiſe, demeure tout confus, & avoue qu'il n'y comprend rien, qu'il n'y a point de corps, que le monde matériel n'exiſte pas, qu'il n'y a qu'un monde intellectuel.

Philonoüs devait dire ſeulement à Hilas, Nous ne ſçavons rien ſur le fonds de ce ſujet, de cette ſubſtance étendue, ſolide, diviſible, mobile, figurée, &c. je ne la connais pas plus que le ſujet penſant, ſentant & voulant; mais ce ſujet n'en exiſte pas moins, puiſqu'il a des propriétés eſſentielles dont il ne peut être dépouillé.

Nous ſommes tous comme la plûpart des Dames de Paris; elles font grande chère ſans ſçavoir ce qui entre dans les ragoûts; de même nous jouiſſons des corps, ſans ſçavoir ce qui les compoſe. De quoi eſt fait le corps? de parties, & ces parties ſe réſolvent en d'autres parties. Que ſont ces dernieres parties? Toujours des corps; vous diviſez ſans ceſſe, & vous n'avancez jamais.

Enfin, un ſubtil philoſophe remarquant qu'un tableau eſt fait d'ingrédiens, dont aucun n'eſt un tableau, & une maiſon de matériaux dont aucun n'eſt une maiſon, il imagina (d'une façon un peu différente) que les corps ſont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne ſont pas corps; & cela s'appelle des monades. Ce ſyſtême ne laiſſe pas d'avoir ſon bon; & s'il était révélé, je le croirais très-poſſible; tous ces petits êtres ſeraient des points mathématiques, des eſpèces d'ames qui n'attendraient qu'un habit pour ſe mettre dedans. Ce ſerait une métempſicoſe continuelle; une monade irait tantôt dans une baleine, tantôt dans un arbre, tantôt dans un joueur de gobelets. Ce ſyſtême en vaut bien un autre; je l'aime bien autant que la déclinaiſon des atômes, les formes ſubſtantielles, la grace verſatile, & les vampires de Don Calmet.

DE LA CHINE.

Nous allons chercher à la Chine de la terre, comme ſi nous n'en avions point; des étoffes, comme ſi nous manquions d'étoffes; une petite herbe pour infuſer dans de l'eau, comme ſi nous n'avions point de ſimples dans

nos climats. En récompenſe, nous voulons convertir les Chinois, c'eſt un zèle très louable, mais il ne faut pas leur conteſter leur antiquité, & leur dire qu'ils ſont des idolâtres. Trouverait-on bon, en vérité, qu'un Capucin ayant été bien reçu dans un château des Montmorency, voulût leur perſuader qu'ils ſont de nouveaux nobles, comme les ſecrétaires du Roi, & les accuſer d'être idolâtres, parce qu'ils auraient trouvé dans ce château deux ou trois ſtatues de connétables, pour leſquelles on aurait un profond reſpect ?

Le célébre Wolf, profeſſeur de mathématique dans l'univerſité de Halle, prononça un jour un très bon diſcours, à la louange de la philoſophie Chinoiſe ; il loua cette ancienne eſpece d'hommes, qui différe de nous par la barbe, par les yeux, par le nez, par les oreilles & par le raiſonnement ; il loua, dis-je, les Chinois d'adorer un Dieu ſuprême, & d'aimer la vertu ; il rendait cette juſtice aux Empereurs de la Chine, au Kolao, aux tribunaux, aux lettrés. La juſtice qu'on rend aux bonzes eſt d'une eſpece différente.

Il faut ſçavoir que ce Wolf attirait à Halle un millier d'écoliers de toutes les nations. Il y avait dans la même univerſité un profeſſeur de Théologie nommé L'Ange, qui n'attirait perſonne ; cet homme au déſeſpoir de geler de froid ſeul dans ſon auditoire, voulut, comme de raiſon, perdre le profeſſeur de mathématiques ; il ne manqua pas, ſelon la coutume de ſes ſemblables, de l'accuſer de ne pas croire en Dieu.

Quelques écrivains d'Europe, qui n'avaient jamais été à la Chine, avaient prétendu que le gouvernement de Pékin était athée. Wolf avait loué les philoſophes de Pékin, donc Wolf était athée ; l'envie & la haine ne font jamais de meilleur ſyllogiſmes. Cet argument de l'Ange, ſoutenu d'une cabale & d'un protecteur, fut trouvé concluant par le Roi du pays, qui envoya un dileme en forme au mathématicien ; ce dileme lui donnait le choix de ſortir de Halle dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Et comme Wolf raiſonnait fort juſte, il ne manqua pas de partir ; ſa retraite ôta au

Roi deux ou trois cent mille écus par an, que ce philosophe faisait entrer dans le royaume, par l'affluence de ses disciples.

Cet exemple doit faire sentir aux souverains qu'il ne faut pas toujours écouter la calomnie, & sacrifier un grand homme à la fureur d'un sot. Revenons à la Chine.

De quoi nous avisons-nous, nous autres au bout de l'occident, de disputer avec acharnement & avec des torrens d'injures, pour sçavoir s'il y avait eu quatorze princes, ou non, avant Fohi empereur de la Chine, & si ce Fohi vivait trois mille, ou deux mille neuf cent ans avant notre ère vulgaire ? Je voudrais bien que deux Irlandais s'avisassent de se quereller à Dublin pour sçavoir quel fut au douzieme siecle le possesseur des terres que j'occupe aujourd'hui ; n'est-il pas évident qu'ils devraient s'en raporter à moi qui ai les archives entre mes mains ? Il en est de même à mon gré des premiers empereurs de la Chine ; il faut s'en raporter aux tribunaux du pays.

Disputez tant qu'il vous plaira sur les quatorze princes qui régnerent avant Fohi, votre belle dispute n'aboutira qu'à prouver que la Chine était très-peuplée alors, & que les loix y régnaient. Maintenant, je vous demande si une nation assemblée, qui a des loix & des princes, ne suppose pas une prodigieuse antiquité ? Songez combien de temps il faut pour qu'un concours singulier de circonstances fasse trouver le fer dans les mines, pour qu'on l'emploie à l'agriculture, pour qu'on invente la navette & tous les autres arts.

Ceux qui font les enfans à coups de plume, ont imaginé un fort plaisant calcul. Le Jésuite Pétau, par une belle suputation, donne à la terre, 285 ans après le déluge, cent fois plus d'habitans qu'on n'ose lui en suposer à présent. Les Cumberlans & les Wistons ont fait des calculs aussi comiques ; ces bonnes gens n'avaient qu'à consulter les régistres de nos colonies en Amérique, ils auraient été bien étonnés, ils auraient apris combien peu le genre humain se multiplie, & qu'il diminue très souvent, au lieu d'augmenter.

Laiſſons donc, nous qui ſommes d'hier, nous deſcendans des Celtes, qui venons de défricher les forêts de nos contrées ſauvages, laiſſons les Chinois & les Indiens jouir en paix de leur beau climat, & de leur antiquité. Ceſſons ſurtout d'apeller idolâtres l'Empereur de la Chine, & le Soubab de Dekan; il ne faut pas être fanatique du mérite Chinois; la conſtitution de leur empire eſt à la vérité la meilleure qui ſoit au monde, la ſeule qui ſoit toute fondée ſur le pouvoir paternel (ce qui n'empêche pas que les mandarins ne donnent force coups de bâtons à leurs enfans); la ſeule dans laquelle un gouverneur de province ſoit puni, quand en ſortant de charge il n'a pas eu les acclamations du peuple; la ſeule qui ait inſtitué des prix pour la vertu, tandis que partout ailleurs les loix ſe bornent à punir le crime; la ſeule qui ait fait adopter ſes loix à ſes vainqueurs, tandis que nous ſommes encore ſujets aux coutumes des Burgundiens, des Francs & des Goths qui nous ont domptés. Mais on doit avouer que le petit peuple gouverné par des bonzes, eſt auſſi fripon que le nôtre, qu'on y vend tout fort cher aux étrangers, ainſi que chez nous; que dans les ſciences, les Chinois ſont encore au terme où nous étions il y a deux cent ans; qu'ils ont comme nous mille préjugés ridicules, qu'ils croyent aux taliſmans, à l'aſtrologie judiciaire, comme nous y avons crû longtemps.

Avouons encore qu'ils ont été étonnés de notre thermomètre, de notre maniere de mettre des liqueurs à la glace avec du ſalpêtre, & de toutes les expériences de Torricellis, & d'Otogueric, tout comme nous le fumes lors que nous vimes ces amuſemens de phyſique pour la premiere fois; ajoutons que leurs médecins ne guériſſent pas plus les maladies mortelles, que les nôtres, & que la nature toute ſeule guérit à la Chine les petites maladies comme ici; mais tout cela n'empêche pas que les Chinois il y a quatre mille ans, lorſque nous ne ſçavions pas lire, ne ſuſſent toutes les choſes eſſentiellement utiles dont nous nous vantons aujourd'hui.

CATECHISME CHINOIS,

OU

Entretiens de Cu-ſu, *diſciple de* Confutzée, *avec le Prince* Kou, *fils du Roi de Lou, tributaire de l'Empereur Chinois* Gnen-van, 417 *ans avant notre ère vulgaire.*

Traduit en Latin par le Pere Fouquet, *ci-devant exjéſuite. Le manuſcrit eſt dans la bibliothéque du Vatican, numero* 42759.

KOU.

QUe dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel? (Chang-ti.)

CU-SU.

Ce n'eſt pas le ciel matériel que nous voyons; car ce ciel n'eſt autre choſe que l'air, & cet air eſt compoſé de toutes les exhalaiſons de la terre. Ce ſerait une folie bien abſurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en ſerais pourtant pas ſurpris. Il me ſemble que les hommes ont fait des folies encore plus grandes.

CU-SU.

Il eſt vrai, mais vous êtes deſtiné à gouverner, vous devez être ſage.

KOU.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel & les planetes!

CU-SU.

Les planetes ne ſont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait auſſi bien d'adorer notre ſable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le ſable & la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit, le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel?

CU-SU.

On dit une énorme ſotiſe ; * il n'y a point de ciel ; chaque planete eſt entourée de ſon atmoſphère, comme d'une coque, & roule dans l'eſpace autour de ſon ſoleil. Chaque ſoleil eſt le centre de pluſieurs planetes, qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni deſcente. Vous ſentez que ſi les habitans de la lune diſaient qu'on monte à la terre, qu'il faut ſe rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de ſens, quand nous diſons qu'il faut ſe rendre digne du ciel ; c'eſt comme ſi nous diſions. Il faut ſe rendre digne de l'air, digne de la conſtellation du dragon, digne de l'eſpace.

KOU.

Je crois vous comprendre ; il ne faut adorer que le Dieu qui a fait le ciel & la terre.

CU-SU.

Sans doute ; il faut n'adorer que Dieu. Mais quand nous diſons qu'il a fait le ciel & la terre, nous diſons pieuſement une grande pauvreté. Car ſi nous entendons par le ciel l'eſpace prodigieux dans lequel Dieu alluma tant de ſoleils, & fit tourner tant de mondes, il eſt beaucoup plus ridicule de dire, *le ciel & la terre*, que de dire, *les montagnes & un grain de ſable*. Notre globe eſt infiniment moins qu'un grain de ſable en comparaiſon de ces millions de milliaſſes d'univers, parmi leſquels nous diſparaiſſons. Tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables, qui rendent hommage à Dieu dans l'abîme de l'étendue.

KOU.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que Fo était deſcendu chez nous du quatrieme ciel, & avait paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce ſont des contes que les bonzes font aux enfans & aux vieilles : nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

* Voyez l'article du *Ciel*.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres ?

CU-SU.

Regardez cette étoile ; elle eſt à quinze cent mille millions de *L*. de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire ſur vos yeux deux angles égaux au ſommet ; ils font les mêmes angles ſur les yeux de tous les animaux ; ne voilà-t-il pas un deſſein marqué ? ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or qui fait un ouvrage, ſinon un ouvrier ? Qui fait des loix, ſinon un légiſlateur ? Il y a donc un ouvrier, un légiſlateur éternel ?

KOU.

Mais, qui a fait cet ouvrier ? & comment eſt-il fait ?

CU-SU.

Mon prince, je me promenais hier auprès du vaſte palais qu'a bâti le Roi votre pere. J'entendis deux grillons, dont l'un diſait à l'autre, Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre ; tout glorieux que je ſuis, j'avoue que c'eſt quelqu'un de plus puiſſant que les grillons qui a fait ce prodige ; mais je n'ai point d'idée de cet être là ; je vois qu'il eſt, mais je ne ſçais ce qu'il eſt.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus inſtruit que moi ; & ce qui me plaît en vous, c'eſt que vous ne prétendez pas ſçavoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout-puiſſant, exiſtant par lui-même, ſuprême artiſan de toute la nature ?

KOU.

Oui ; mais s'il exiſte par lui-même, rien ne peut donc le borner, il eſt donc par-tout ? il exiſte donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même ?

CU-SU.

Pourquoi non ?

KOU.

Je ſerais donc moi-même une partie de la divinité ?

CU-SU.

Ce n'eſt peut-être pas une conſéquence. Ce morceau de verre eſt pénétré de toutes parts de la lumière ; eſt-il lumière cependant lui-même ? ce n'eſt que du ſable, & rien de plus ; tout eſt en Dieu, ſans doute ; ce qui anime tout doit être par-tout. Dieu n'eſt pas comme l'Empereur de la Chine qui habite ſon palais & qui envoye ſes ordres par des Kolao. Dès-là qu'il exiſte, il eſt néceſſaire que ſon exiſtence rempliſſe tout l'eſpace, & tous ſes ouvrages, & puiſqu'il eſt dans vous, c'eſt un avertiſſement continuel de ne rien faire dont vous puiſſiez rougir devant lui.

KOU.

Que faut-il faire pour oſer ainſi ſe regarder ſoi-même ſans répugnance & ſans honte devant l'Etre ſuprême ?

CU-SU.

Etre juſte.

KOU.

Et quoi encore ?

CU-SU.

Etre juſte.

KOU.

Mais la ſecte de Laokium dit qu'il n'y a ni juſte, ni injuſte, ni vice, ni vertu.

CU-SU.

La ſecte de Laokium dit-elle qu'il n'y a ni ſanté, ni maladie ?

KOU.

Non, elle ne dit point une ſi grande erreur.

CU-SU.

L'erreur de penſer qu'il n'y a ni ſanté de l'ame, ni maladie de l'ame, ni vertu, ni vice, eſt auſſi grande & plus funeſte. Ceux qui ont dit que tout eſt égal ſont des monſtres ; eſt-il égal de nourrir ſon fils, ou de l'écraſer ſur la pierre ? de ſecourir ſa mere, ou de lui plonger un poignard dans le cœur ?

KOU.

Vous me faites frémir ; je déteſte la ſecte de Laokium ; mais il y a tant de nuances du juſte & de l'in-

juſte ! on eſt ſouvent bien incertain. Quel homme ſçait préciſément ce qui eſt permis, ou ce qui eſt défendu ? qui pourra poſer sûrement les bornes qui ſéparent le bien & le mal ? quelle régle me donnerez-vous pour les diſcerner ?

CU-SU.

Celles de Confutzée mon maître ; *vis comme en mourant tu voudrais avoir vêcu, traite ton prochain comme tu veux qu'il te traite.*

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vêcu ? qu'y gagnerai-je ? cette horloge quand elle ſera détruite, ſera-t-elle heureuſe d'avoir bien ſonné les heures ?

CU-SU.

Cette horloge ne ſent point, ne penſe point, elle ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous ſentez coupable.

KOU.

Mais ſi après avoir commis pluſieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords ?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer ; & ſoyez sûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainſi Dieu qui eſt en eux leur permettra d'être méchants après m'avoir permis de l'être ?

CU-SU.

Dieu vous a donné la raiſon, n'en abuſez ni vous, ni eux ; non-ſeulement vous ſerez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le ſeriez pas dans une autre ?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie ?

CU-SU.

Dans le doute ſeul vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais, ſi je ſuis sûr qu'il n'y en a point?

CU-SU.

Je vous én défie.

TROISIEME ENTRETIEN.

KOU.

Vous me pouſſez, Cu-ſu. Pour que je puiſſe être récompenſé ou puni quand je ne ſerai plus, il faut qu'il ſubſiſte dans moi quelque choſe qui ſente & qui penſe après moi. Or, comme avant ma naiſſance, rien de moi n'avait ni ſentiment ni penſée, pourquoi y en aurait-il après ma mort? que pourrait être cette partie incompréhenſible de moi-même? Le bourdonnement de cette abeille reſtera-t-il quand l'abeille ne ſera plus? La végétation de cette plante ſubſiſte-t-elle quand la plante eſt déracinée? La végétation n'eſt-elle pas un mot dont on ſe ſert pour ſignifier la manière explicable dont l'être ſuprême a voulu que la plante tirât les ſucs de la terre? L'ame eſt de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obſcurement les reſſorts de notre vie. Tous les animaux ſe meuvent, & cette puiſſance de ſe mouvoir, on l'appelle force active; mais il n'y a pas un être diſtinct qui ſoit cette force. Nous avons des paſſions, de la mémoire, de la raiſon; mais ces paſſions, cette mémoire, cette raiſon, ne ſont pas ſans doute des choſes à part, ce ne ſont pas des êtres exiſtans dans nous, ce ne ſont pas de petites perſonnes qui ayent une exiſtence particuliere; ce ſont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame qui ſignifie notre mémoire, notre raiſon, nos paſſions, n'eſt donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature? c'eſt Dieu. Qui fait végéter toutes les plantes? c'eſt Dieu. Qui fait le mouvement dans les animaux? c'eſt Dieu. Qui fait la penſée de l'homme? c'eſt Dieu.

Si l'ame * humaine était une petite perſonne renfer-

* Voyez l'article *Ame.*

mée dans notre corps qui en dirigeât les mouvemens & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde une impuissance & un artifice indigne de lui ? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire Homère, je trouve Vulcain un divin forgeron quand il fait des trépieds d'or qui vont tous seuls au conseil des dieux : mais ce Vulcain me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fit mouvoir sans qu'on s'en apperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planettes par des génies qui les poussent sans cesse ; mais Dieu n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource : en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit ? Vous n'oserez pas nier que Dieu ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appellons matière, pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer ?

Il y a bien plus ; que serait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps ? d'où viendrait-elle ? quand viendrait-elle ? faudrait-il que le créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vîte une ame dans ce germe ? & si ce germe meurt, que deviendra cette ame ? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avouë, une étrange occupation pour le maître du monde ; & non-seulement il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions ; & si une ame est nécessaire pour former ces sentimens, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que Dieu travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphans, & pour les puces,

pour les hibous, pour les poissons, & pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui ferait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage ?

Voilà une très-petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

CU-SU.

Vous raisonnez de bonne foi ; & ce sentiment vertueux, quand même il ferait erroné, ferait agréable à l'Être suprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès lors vous êtes excusable. Mais songez que vous ne m'avez proposé que des doutes, & que ces doutes sont tristes. Admettez des vraisemblances plus consolantes ; il est dur d'être anéanti ; espérez de vivre. Vous sçavez qu'une pensée n'est point matière, vous sçavez qu'elle n'a nul rapport avec la matière, pourquoi donc vous ferait-il si difficile de croire que Dieu a mis dans vous un principe divin, qui ne pouvant être dissous, ne peut être sujet à la mort ? oseriez-vous dire qu'il est impossible que vous ayez une ame ? non sans doute ; & si cela est possible, n'est-il pas très-vraisemblable que vous en avez une ? pourriez-vous rejetter un systême si beau & si nécessaire au genre humain ? & quelques difficultés vous rebuteront-elles ?

KOU.

Je voudrais embrasser ce systême, mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne suis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je suis trop frappé de cette grande idée que Dieu a tout fait, qu'il est par-tout, qu'il pénétre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout ; & s'il est dans toutes les parties de mon être, comme il est dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel besoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être subalterne, quand je suis animé par Dieu même ? à quoi me servirait cette ame ? Ce n'est pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons presque toujours malgré nous ; nous en avons quand nous sommes endormis ; tout se fait en nous sans que nous nous en

mêlions. L'ame aurait beau dire au ſang & aux eſprits animaux, Courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaiſir, ils circuleront toujours de la manière que Dieu leur a preſcrite. J'aime mieux être la machine d'un Dieu qui m'eſt démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

CU-SU.

Eh bien, ſi Dieu même vous anime, ne ſouillez jamais par des crimes ce Dieu qui eſt en vous; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offenſe jamais. Dans l'un & dans l'autre ſyſtême vous avez une volonté, vous êtes libre, c'eſt-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez; ſervez-vous de ce pouvoir pour ſervir ce Dieu qui vous l'a donné. Il eſt bon que vous ſoyez philoſophe, mais il eſt néceſſaire que vous ſoyez juſte. Vous le ſerez encor plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre : n'eſt-il pas vrai que Dieu eſt la ſouveraine juſtice ?

KOU.

Sans doute ; & s'il était poſſible qu'il ceſſât de l'être, (ce qui eſt un blaſphême) je voudrais moi agir avec équité.

CU-SU.

N'eſt-il pas vrai que votre devoir ſera de récompenſer les actions vertueuſes, & de punir les criminelles quand vous ſerez ſur le trône ? Voudriez-vous que Dieu ne fît pas ce que vous-même êtes tenu de faire ? Vous ſçavez qu'il eſt, & qu'il ſera toujours dans cette vie des vertus malheureuſes, & des crimes impunis ; il eſt donc néceſſaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'eſt cette idée ſi ſimple, ſi naturelle, ſi générale, qui a établi chez tant de nations la créance de l'immortalité de nos ames, & de la juſtice divine qui les juge, quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un ſyſtême plus raiſonnable, plus convenable à la divinité, & plus utile au genre humain ?

KOU.

Pourquoi donc plusieurs nations n'ont-elles point embrassé ce systême ? Vous sçavez que nous avons dans notre province environ deux cent familles d'anciens Sinous qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée ; ni elles, ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle ; ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq King ; j'en ai lu la traduction ; leurs loix nécessairement semblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de respecter leurs peres, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères, ni homicides ; mais ces mêmes loix ne leur parlent ni de récompenses ni de châtimens dans une autre vie.

CU-SU.

Si cette idée n'est pas encor développée chez ce pauvre peuple, elle le sera sans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuse petite nation, tandis que les Babyloniens, les Egyptiens, les Indiens & toutes les nations policées ont reçu ce dogme salutaire ? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un reméde approuvé par tous les Chinois, sous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en servir ? Dieu vous a donné la raison, elle vous dit que l'ame doit être immortelle, c'est donc Dieu qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourrai-je être récompensé, ou puni, quand je ne serai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura constitué ma personne ? Ce n'est que par ma mémoire que je suis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma derniere maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon existence que j'aurai perdue ?

CU-SU.

C'est-à-dire, que si un prince avait égorgé sa famille pour régner, s'il avait tirannisé ses sujets, il en serait quitte pour dire à Dieu, Ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne suis plus la même personne ; pensez-vous que Dieu fût bien content de ce sophisme ?

KOU.

Eh bien soit, je me rends; je voulais faire le bien pour moi-même, je le ferai aussi pour plaire à l'être suprême. Je pensais qu'il suffisait que mon ame fût juste dans cette vie, j'espérerai qu'elle sera heureuse dans une autre. Je vois que cette opinion est bonne pour les peuples & pour les princes, mais le culte de Dieu m'embarasse.

QUATRIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Que trouvez-vous de choquant dans notre Chu-King, ce premier livre canonique, si respecté de tous les Empereurs Chinois? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, & vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'être suprême; vous lui sacrifiez quatre fois l'année; vous êtes Roi & Pontife; vous promettez à Dieu de faire tout le bien qui sera en votre pouvoir; y a-t-il là quelque chose qui répugne?

KOU.

Je suis bien loin d'y trouver à redire; je sais que Dieu n'a nul besoin de nos sacrifices, ni de nos prieres, mais nous avons besoin de lui en faire; son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prieres, je veux sur-tout qu'elles ne soient point ridicules; car quand j'aurai bien crié que *la montagne du Chang ti est une montagne grasse, & qu'il ne faut point regarder les montagnes grasses*, quand j'aurai fait enfuir le Soleil, & sécher la Lune, ce galimatias sera-t'il agréable à l'Etre Suprême, utile à mes sujets & à moi-même?

Je ne peux sur tout souffrir la démence des sectes qui nous environnent: d'un côté je vois Laotzé que sa mere conçut par l'union du ciel & de la terre, & dont elle fut grosse quatre-vingt ans. Je n'ai pas plus de foi à sa doctrine de l'anéantissement & du dépouillement univer-

ſel, qu'aux cheveux blancs avec leſquels il nâquit, & à la vache noire ſur laquelle il monta pour aller prêcher ſa doctrine.

Le Dieu Fo ne m'en impoſe pas davantage, quoiqu'il ait eu pour pere un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplait ſur-tout, c'eſt que de telles rêveries ſont continuellement prêchées par les bonzes qui ſéduiſent le peuple pour le gouverner ; ils ſe rendent reſpectables par des mortifications qui effraient la nature. Les uns ſe privent toute leur vie des alimens les plus ſalutaires, comme ſi on ne pouvait plaire à Dieu que par un mauvais régime. Les autres ſe mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils ſe rendent très-dignes ; ils s'enfoncent des cloux dans les cuiſſes, comme ſi leurs cuiſſes étaient des planches ; le peuple les ſuit en foule. Si un Roi donne quelque édit qui leur déplaît, ils vous diſent froidement que cet édit ne ſe trouve pas dans le commentaire du Dieu Fo, & qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire ſi extravagante, & ſi dangereuſe ? Vous ſçavez que la tolérance eſt le principe du gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Aſie : mais cette indulgence n'eſt-elle pas bien funeſte, quand elle expoſe un Empire à être bouleverſé pour des opinions fanatiques ?

CU-SU.

Que le Chang-ti me préſerve de vouloir éteindre en vous cet eſprit de tolérance, cette vertu ſi reſpectable, qui eſt aux ames ce que la permiſſion de manger eſt aux corps. La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de ſe nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ſes malades parce qu'ils n'auront pas obſervé la diète qu'il leur a preſcrite. Un Prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ſes ſujets qui n'auront pas penſé comme lui ; mais il a le droit d'empêcher les troubles ; & s'il eſt ſage, il lui ſera très-aiſé de déraciner les ſuperſtitions. Vous ſçavez ce qui arriva à Daon ſixiéme Roi de la Chaldée, il y a quelques quatre mille ans.

KOU.

Non, je n'en sçais rien, vous me ferez plaisir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les Prêtres Chaldéens s'étaient avisés d'adorer les brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannés* leur avait autrefois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet *Oannès*, qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les Théologiens, pour sçavoir si le brochet *Oannès* était laité ou œuvé. Les deux partis s'excommuniérent réciproquement, & on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le Roi Daon s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis; après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs qui assistérent à son dîner; il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avoit mis un petit croissant sur la queue. Est-ce là votre Dieu? dit-il aux Docteurs. Oui, Sire, lui répondirent-ils, car il a un croissant sur la queue, & sûrement il a des œufs. Le Roi commanda qu'on ouvrît le brochet qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'est pas là votre Dieu, puisqu'il est laité; & le brochet fut mangé par le Roi & par ses Satrapes, au grand contentement des Théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait fri le dieu de leurs adversaires.

On envoya chercher aussi-tôt les docteurs du parti contraire: on leur montra un Dieu de trois pieds qui avait des œufs & un croissant sur la queue; ils assurérent que c'étoit-là le Dieu Oannès, & qu'il était laité; il fut fri comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également sots, & n'ayant pas déjeuné, le bon Roi Daon leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur dîner, ils en mangérent goulument, soit œuvés, soit laités. La guerre ci-

vile finit, chacun bénit le bon Roi Daon; & les citoyens depuis ce tems firent servir à leur dîner tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU.

J'aime fort le Roi Daon, & je promets bien de l'imiter à la premiere occasion qui s'offrira. J'empêcherai toujours autant que je le pourrai (sans faire violence à personne) qu'on adore des Fo & des brochets.

Je sçais que dans le Pégu & dans le Tonquin il y a de petits dieux & de petits Talapoins qui font descendre la lune dans le decours, & qui prédisent clairement l'avenir, c'est-à-dire, qui voient clairement ce qui n'est pas, car l'avenir n'est point. J'empêcherai autant que je le pourrai, que les Talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le présent, & faire descendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des sectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues! Quelle honte pour l'esprit humain, que de petites nations pensent que la vérité n'est que pour elles, & que le vaste Empire de la Chine est livré à l'erreur! L'Etre éternel ne serait-il que le Dieu de l'Isle Formose ou de l'Isle Borneo? Abandonnerait-il le reste de l'Univers? Mon cher Cu-su, il est le pere de tous les hommes; il permet à tous de manger du brochet: le plus digne hommage qu'on puisse lui rendre, est d'être vertueux; un cœur pur est le plus beau de tous ses temples, comme disait le grand Empereur Hiao.

CINQUIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Puisque vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous serez Roi?

KOU.

En n'étant injuste ni envers mes voisins, ni envers mes peuples.

C U - S U.

Ce n'eſt pas aſſez de ne point faire de mal ; vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantiſe. Vous embellirez les grands chemins, vous creuſerez des canaux, vous éleverez des édifices publics, vous encouragerez tous les arts, vous récompenſerez le mérite en tout genre, vous pardonnerez les fautes involontaires.

K O U.

C'eſt ce que j'appelle n'être point injuſte, ce ſont là autant de devoirs.

C U - S U.

Vous penſez en véritable Roi ; mais il y a le Roi & l'homme, la vie publique, & la vie privée. Vous allez bien-tôt vous marier ; combien comptez-vous avoir de femmes ?

K O U.

Mais je crois qu'une douzaine me ſuffira ; un plus grand nombre pourrait me dérober un tems deſtiné aux affaires. Je n'aime point ces Rois qui ont des trois cent femmes, & des ſept cent concubines, & des milliers d'eunuques pour les ſervir. Cette manie des eunuques me paraît ſur-tout un grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en ſont meilleurs à manger, mais on n'a point encore fait mettre des eunuques à la broche. A quoi ſert leur mutilation ? Le Dalai-Lama en a cinquante pour chanter dans ſa pagode. Je voudrais bien ſçavoir ſi le Chang-ti ſe plait beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante Hongres ?

Je trouve encore très-ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne ſe marient point ; ils ſe vantent d'être plus ſages que les autres Chinois : eh bien, qu'ils faſſent donc des enfans ſages. Voilà une plaiſante maniere d'honorer le Chang-ti, que de le priver d'adorateurs ! Voilà une ſinguliere façon de ſervir le genre humain, que de donner l'exemple d'anéantir le genre humain ! Le bon petit Lama nommé *Stelca iſant Erepi*, voulait dire *que tout*

Prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourrait; il prêchait d'exemple, & a été fort utile en son tems. Pour moi, je marierai tous les Lamas & bonzes, & Lamesses & bonzesses qui auront de la vocation pour ce saint œuvre; ils en seront certainement meilleurs citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au Royaume de Lou.

C U-S U.

Oh! le bon Prince que nous aurons là! Vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes & des sujets; car enfin, on ne peut pas passer sa journée à faire des édits & des enfans, vous aurez sans doute des amis.

K O U.

J'en ai déjà, & de bons qui m'avertissent de mes défauts; je me donne la liberté de reprendre les leurs; ils me consolent, & je les console; l'amitié est le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chimiste Erueil, & même que les sachets du grand Ranoud. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion; j'ai envie de l'insérer dans notre rituel.

C U-S U.

Gardez-vous en bien, l'amitié est assez sacrée d'elle-même, ne la commandez jamais, il faut que le cœur soit libre; & puis, si vous faisiez de l'amitié un précepte, un mystere, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule, il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis? Confutzée recommande en vingt endroits de les aimer; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile?

K O U.

Aimer ses ennemis! Eh mon Dieu, rien n'est si commun.

C U-S U.

Comment l'entendez-vous?

K O U.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'a-

prentiſſage de la guerre ſous le Prince de Décon contre le Prince du Vis-Brunk : dès qu'un de nos ennemis était bleſſé, & tombait entre nos mains, nous avions ſoin de lui comme s'il eût été notre frere ; nous avons ſouvent donné notre propre lit à nos ennemis bleſſés & priſonniers, & nous avons couché auprès d'eux ſur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons ſervis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? que nous les aimions comme on aime ſa maîtreſſe ?

CU-SU.

Je ſuis très édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les nations vous entendiſſent. Car on m'aſſure qu'il y a des peuples aſſez impertinens pour oſer dire que nous ne connaiſſons pas la vraie vertu, que nos bonnes actions ne ſont que des péchés ſplendides, que nous avons beſoin des leçons de leurs Talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas les malheureux ! ce n'eſt que d'hier qu'ils ſçavent lire & écrire, & ils prétendent enſeigner leurs maîtres.

SIXIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou ſix mille ans ſur toutes les vertus. Il y en a qui ne ſont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps ; ce ſont des préceptes de politique & de ſanté. Les véritables vertus ſont celles qui ſont utiles à la ſociété, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfaiſance, la tolérance, &c. Grace au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enſeigne parmi nous toutes ces vertus à ſes petits enfans ; c'eſt le rudiment de notre jeuneſſe au village comme à la ville ; mais il y a une grande vertu qui commence à être peu d'uſage, & j'en ſuis fâché.

KOU.

Quelle eſt-elle ? nommez la vîte, je tâcherai de la ranimer.

C U - S U.

C'eſt l'hoſpitalité, cette vertu ſi ſociale, ce lien ſacré des hommes commence à ſe relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuſe inſtitution nous eſt venue, à ce qu'on dit, de certains ſauvages d'Occident. Ces miſérables apparemment n'ont point de maiſons pour accueillir les voyageurs. Quel plaiſir de recevoir dans la grande ville de Lou, dans la belle place Honchan, dans ma maiſon Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme ſacré, & qui eſt obligé pour toutes les loix divines & humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime!

Les Sauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoûtantes, ils vendent cher cet accueil infâme, & avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens ſe croyent au-deſſus de nous, qu'ils ſe vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que Confutzée, qu'enfin, c'eſt à eux de nous enſeigner la juſtice, parce qu'ils vendent de mauvais vin ſur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, & qu'elles danſent pendant que les nôtres cultivent des vers à ſoie.

K O U.

Je trouve l'hoſpitalité fort bonne, je l'exerce avec plaiſir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui ſont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; & quand vous irez au grand Thibet, jouir chez eux du droit de l'hoſpitalité, vous ne trouverez ni lit, ni pot au feu; cela peut dégoûter de la politeſſe.

C U - S U.

L'inconvénient eſt petit, il eſt aiſé d'y remédier en ne recevant que des perſonnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ſes dangers, & c'eſt parce qu'elles en ont qu'il eſt beau de les embraſſer.

Que notre Confutzée eſt ſage & ſaint! il n'eſt aucune vertu qu'il n'inſpire; le bonheur des hommes eſt attaché à chacune de ſes ſentences: en voici une qui me revient dans la mémoire, c'eſt la cinquante-troiſieme.

Recônnaîs les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'occident pourraient-ils oppoſer à une morale ſi pure? en combien d'endroits Confutzée recommande-t-il l'humilité? ſi on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles ſur la terre.

KOU.

J'ai lû tout ce que Confutzée & les ſages des ſiécles antérieurs ont écrit ſur l'humilité; mais il me ſemble qu'ils n'en ont jamais donné une définition aſſez exacte; il y a peu d'humilité peut-être à oſer les reprendre; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en penſez.

CU-SU.

J'obéïrai humblement. Je crois que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame; car la modeſtie extérieure n'eſt que de la civilité. L'humilité ne peut pas conſiſter à ſe nier à ſoi-même la ſupériorité qu'on peut avoir acquiſe ſur un autre. Un bon Médecin ne peut ſe diſſimuler qu'il en ſçait d'avantage que ſon malade en délire. Celui qui enſeigne l'aſtronomie doit s'avouer qu'il eſt plus ſçavant que ſes diſciples; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire acroire. L'humilité n'eſt pas l'abjection, elle eſt le correctif de l'amour-propre, comme la modeſtie eſt le correctif de l'orgueil.

KOU.

Eh bien, c'eſt dans l'exercice de toutes ces vertus, & dans le culte d'un Dieu ſimple & univerſel, que je veux vivre, loin des chimères des Sophiſtes, & des illuſions des faux Prophêtes. L'amour du prochain ſera ma vertu ſur le trône, & l'amour de Dieu ma religion. Je mépriſerai le Dieu Fo, & Laotzée, & Vitſmou qui s'eſt incarné tant de fois chez les Indiens, & Sammonocodom qui deſcendit du ciel pour venir jouer au cerf-

volant chez les Siamois, & les Camis qui arrivérent de la Lune au Japon.

Malheur à un peuple aſſez imbécile & aſſez barbare pour penſer qu'il y a un Dieu pour ſa ſeule province : c'eſt un blaſphême. Quoi ? la lumiére du ſoleil éclaire tous les yeux, & la lumiére de Dieu n'éclairerait qu'une petite & chétive nation dans un coin de ce globe ! quelle horreur ! & quelle ſottiſe ! La divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent unir d'un bout de l'univers à l'autre.

CU-SU.

O ſage Kou ! vous avez parlé comme un homme inſpiré par le Chang-ti même ; vous ſerez un digne Prince. J'ai été votre Docteur, & vous êtes devenu le mien.

****

CATECHISME DU JAPONOIS.

L'INDIEN.

EST-il vrai qu'autrefois les Japonois ne ſçavaient pas faire la cuiſine, qu'ils avaient ſoumis leur royaume au grand Lama, que ce grand Lama décidait ſouverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de tems en tems un petit Lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un ſigne de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce ?

LE JAPONOIS.

Hélas ! rien n'eſt plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de Canuſi qui ſont les grands cuiſinier de notre iſle, étaient données par le Lama, & n'étaient pas données par l'amour de Dieu. De plus chaque maiſon de nos ſéculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuiſinier du Thibet. Il ne nous accordait

pour tout dédommagement que des petits plats d'aſſez mauvais goût qu'on appelle *des reſtes*. Et quand il lui prenait quelque fantaiſie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux ſubſides. Notre nation ſe plaignit ſouvent, mais ſans aucun fruit ; & même chaque plainte finiſſait par payer un peu d'avantage. Enfin l'amour qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette ſervitude. Un de nos empereurs ſe brouilla avec le grand Lama pour une femme : mais il faut avouer que ceux qui nous ſervirent le plus dans cette affaire furent nos Canuſi, autrement Pauxcoſpies ; c'eſt à eux que nous avons l'obligation d'avoir ſécoué le joug, & voici comment.

Le grand Lama avait une plaiſante manie ; il croyait avoir toujours raiſon ; notre Daïri & nos Caniſi voulurent avoir du moins raiſon quelquefois. Le grand Lama trouva cette prétention abſurde ; nos Caniſi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce tems-là vous avez été ſans doute heureux & tranquilles ?

LE JAPONOIS.

Point du tout, nous nous ſommes perſécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux ſiécles. Nos canuſi voulaient envain avoir raiſon ; il n'y a que cent ans qu'ils ſont raiſonnables. Auſſi, depuis ce tems-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations des plus heureuſes de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il eſt vrai ce qu'on m'a dit que vous ayez douze factions de cuiſine dans votre empire ? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONOIS.

Pourquoi ? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela ſe couper la gorge au lieu de dîner ? au contraire, chacun fera bonne chère à ſa façon chez le cuiſinier qui lui agréera d'avantage.

L'INDIEN.

Il eſt vrai qu'on ne doit point diſputer des goûts, mais on en diſpute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONOIS.

Après qu'on a diſputé bien long-tems, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à ſe nuire, on prend enfin le parti de ſe tolérer mutuellement, & c'eſt ſans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui ſont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire & de manger?

LE JAPONOIS.

Il y a premierement les Breuxeh, qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard; ils ſont attachés à l'ancienne cuiſine, ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet; d'ailleurs, grands calculateurs; & s'il y a une once d'argent à partager entre eux & les onze autres cuiſiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reſte eſt pour ceux qui ſçavent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne ſoupez guères avec ces gens-là?

LE JAPONOIS.

Non; il y a enſuite les Piſpates, qui certains jours de chaque ſemaine, & même pendant un tems conſidérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de ſoles, de ſaumons, d'eſturgeons, que de ſe nourir d'une blanquette de veau, qui ne reviendrait pas à quatre ſous.

Pour nous autres Canuſi, nous aimons fort le bœuf, & une certaine patiſſerie qu'on appelle en Japonois du pudding. Au reſte, tout le monde convient que nos cuiſiniers ſont infiniment plus ſçavans que ceux des Piſpates. Perſonne n'a plus approfondi que nous le Garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de ſauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toujours quelque choſe à apprendre dans les livres des Canuſi, qu'on appelle communément Pauxcoſpie.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terlu, ni de ceux qui tiennent pour le régime de Vincal, ni des Batiſtanes, ni des autres; mais les Quekars méritent une attention particuliére. Ce ſont les ſeuls convives que je n'aye jamais vu s'enyvrer & jurer. Ils ſont très-difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il ſemble que la loi d'aimer ſon prochain comme ſoi-même n'ait été faite que pour ces gens-là; car en vérité, comment un bon Japonois peut-il ſe vanter d'aimer ſon prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criſs large de quatre doigts, le tout en front de bandiére? il s'expoſe lui-même à être égorgé, & à recevoir des balles de blomb; ainſi on peut dire avec bien plus de vérité, qu'il hait ſon prochain comme lui-même. Les Quekars n'ont jamais eu cette frénéſie; ils diſent que les pauvres humains ſont des cruches d'argile faites pour durer très-peu, & que ce n'eſt pas la peine qu'elles aillent de gayeté de cœur ſe briſer les unes contre les autres.

Je vous avoue que ſi je n'étais pas Canuſi, je ne haïrais pas d'être Quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de ſe quereller avec des cuiſiniers ſi pacifiques. Il y en a d'autres en très-grand nombre qu'on appelle Dieſtes; ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, ſans lard, ſans barde, aux œufs, à l'huile; perdrix, ſaumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur eſt indifférent, pourvu que vous faſſiez quelque priére à Dieu, avant ou après le dîner, & même ſimplement avant le déjeuner, & que vous ſoyez honnêtes-gens, ils riront avec vous aux dépens du grand Lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépens de Terluch & de Vincal, & de Memnon, &c. il eſt bon ſeulement que nos Dieſtes avouent que nos Canuſi ſont très-ſavans en cuiſine, & que ſur-tout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes; alors nous vivrons très-paiſiblement enſemble.

L'INDIEN

L'INDIEN.

Mais enfin, il faut qu'il y ait une cuiſine dominante, la cuiſine du Roi.

LE JAPONOIS.

Je l'avoue ; mais quand le Roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, & il ne doit pas empêcher ſes bons ſujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais ſi des entêtés veulent manger au nez du Roi des ſauciſſes pour leſquelles le Roi aura de l'averſion, s'ils s'aſſemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs ſauciſſes, s'ils inſultent ceux qui n'en mangent point ?

LE JAPONOIS.

Alors il faut les punir comme des yvrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui ſoient ſuſceptibles des dignités de l'état. Tous les autres peuvent dîner à leur fantaiſie, mais ils ſont exclus des charges. Les attroupemens ſont ſouverainement défendus, & punis ſur le champ ſans remiſſion ; toutes les querelles à table ſont réprimées ſoigneuſement, ſelon le précepte de notre grand cuiſinier Japonois qui a écrit dans la langue ſacrée, *Suti raho, cus ſlat, natis in uſum lætitiæ ſciphis pugnare tracum eſt* : ce qui veut dire, Le dîner eſt fait pour une joie re cueillie & honnête, & il ne faut pas ſe jetter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureuſement chez nous ; notre liberté eſt affermie ſous nos Taicoſema ; nos richeſſes augmentent ; nous avons deux cent jonques de ligne, & nous ſommes la terreur de nos voiſins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon verſificateur Recina, fils de ce poëte Indien Recina, ſi tendre, ſi exact, ſi harmonieux, ſi éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé la grace, & non les graces.

Le Japon où jadis brilla tant de lumiére,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions ?

LE JAPONOIS.

Le Recina dont vous me parlez est lui-même un grand visionaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enseigné ce que c'est que la lumiére? que si on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'est à nous qu'on en est redevable? que nous seuls avons enseigné aux hommes les loix primitives de la nature, & le calcul de l'infini; que s'il faut descendre à des choses qui sont d'un usage plus commun, les gens de son pays n'ont appris que de nous à faire des jonques, dans les proportions matématiques? qu'ils nous doivent jusqu'aux chausses appellées les bas au métier, dont ils couvrent leurs jambes? Serait-il possible qu'ayant inventé tant de choses admirables ou utiles, nous ne fussions que des fous? & qu'un homme qui a mis en vers les revêries des autres fût le seul sage? Qu'il nous laisse faire notre cuisine, & qu'il fasse, s'il veut, des vers sur des sujets plus poëtiques. *

L'INDIEN.

Que voulez-vous? il a les préjugés de son pays, ceux de son parti, & les siens propres.

LE JAPONOIS.

Oh voilà trop de préjugés!

* NB. *Cet Indien Recina sur la foi des rêveurs de son païs, a cru qu'on ne pouvoit faire de bonnes sausses que quand Brama par une volonté toute particulière enseignait lui-même la sausse à ses favoris; qu'il y avait un nombre infini de cuisiniers auxquels il était impossible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réussir, & que Brama lui en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité incontestable cette sentence Japonoise.*

God naver acts by partial will, but by general Laws.



CATECHISME DU CURÉ.

ARISTON.

OH bien, mon cher Téotime, vous allez donc être Curé de campagne?

TEOTIME.

Oui; on me donne une petite paroiſſe, & je l'aime mieux qu'une grande. Je n'ai qu'une portion limitée d'intelligence & d'activité; je ne pourrais certainement pas diriger ſoixante & dix mille ames, attendu que je n'en ai qu'une; & j'ai toujours admiré la confiance de ceux qui ſe ſont chargés de ces diſtricts immenſes. Je ne me ſens pas capable d'une telle adminiſtration; un grand troupeau m'effraie, mais je pourrai faire quelque bien à un petit. J'ai étudié aſſez de juriſprudence pour empêcher, autant que je le pourrai, mes pauvres paroiſſiens de ſe ruiner en procès. Je ſçais aſſez de médecine pour leur indiquer des remèdes ſimples quand ils ſeront malades. J'ai aſſez de connaiſſance de l'agriculture pour leur donner quelquefois des conſeils utiles. Le Seigneur du lieu & ſa femme ſont d'honnêtes gens qui ne ſont point dévots, & qui m'aideront à faire du bien. Je me flatte que je vivrai aſſez heureux, & qu'on ne ſera pas malheureux avec moi.

ARISTON.

N'êtes-vous pas fâché de n'avoir point de femme? ce ſerait une grande conſolation; il ſerait doux après avoir prôné, chanté, confeſſé, communié, baptiſé, enterré, de trouver dans ſon logis une femme douce, agréable & honnête, qui aurait ſoin de votre linge & de votre perſonne, qui vous égayerait dans la ſanté, qui vous ſoignerait dans la maladie, qui vous ferait de jolis enfans, dont la bonne éducation ſerait utile à l'état. Je vous plains

vous qui ſervez les hommes, d'être privé d'une conſolation ſi néceſſaire aux hommes.

TEOTIME.

L'Egliſe Crecque a grand ſoin d'encourager les Curés au mariage; l'Egliſe Anglicane & les Proteſtans ont la même ſageſſe; l'Egliſe Latine a une ſageſſe contraire; il faut m'y ſoumettre. Peut-être aujourd'hui que l'eſprit philoſophique a fait tant de progrès, un Concile ferait des loix plus favorables à l'humanité que le Concile de Trente; mais en attendant; je dois me conformer aux loix préſentes; il en coûte beaucoup, je le ſçais, mais tant de gens qui valaient mieux que moi s'y ſont ſoumis, que je ne dois pas murmurer.

ARISTON.

Vous êtes ſçavant, & vous avez une éloquence ſage; comment comptez-vous prêcher devant des gens de campagne?

TEOTIME.

Comme je prêcherais devant les Rois; je parlerai toujours de morale, & jamais de controverſe; Dieu me préſerve d'approfondir la grace concomitante, la grace efficace, à laquelle on réſiſte, la ſuffiſante qui ne ſuffit pas; d'examiner ſi les Anges qui mangérent avec Abraham & avec Loth avaient un corps, ou s'ils firent ſemblant de manger; il y a mille choſes que mon auditoire n'entendrait pas, ni moi non plus. Je tâcherai de faire des gens de bien, & de l'être; mais je ne ferai point de Théologiens, & je le ſerai le moins que je pourrai.

ARISTON.

O le bon Curé! Je veux acheter une maiſon de campagne dans votre paroiſſe. Dites-moi, je vous prie, comment vous en uſerez dans la confeſſion?

TEOTIME.

La confeſſion eſt une choſe excellente, un frein aux crimes, inventé dans l'antiquité la plus reculée; on ſe confeſſait dans la célébration de tous les anciens miſtères; nous avons imité & ſanctifié cette ſage pratique; elle eſt très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à par-

donner, & pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle a quelques inconvéniens. Il y a beaucoup de confesseurs indiscrets, sur-tout parmi les Moines, qui apprennent quelquefois plus de sottises aux filles que tous les garçons d'un village ne pourraient leur en faire. Point de détails dans la confession; ce n'est point un interrogatoire juridique, c'est l'aveu de ses fautes qu'un pécheur fait à l'Etre Suprême entre les mains d'un autre pécheur qui va s'accuser à son tour. Cet aveu salutaire n'est point fait pour contenter la curiosité d'un homme.

ARISTON.

Et des excommunications, en userez-vous?

TEOTIME.

Non; il y a des rituels où l'on excommunie les sauterelles, les sorciers & les comédiens. Je n'interdirai point l'entrée de l'Eglise aux sauterelles, attendu qu'elles n'y vont jamais. Je n'excommunierai point les sorciers, parce qu'il n'y a point de sorciers: & à l'égard des comédiens, comme ils sont pensionnés par le Roi, & autorisés par le Magistrat, je me garderai bien de les diffamer. Je vous avouerai même comme à mon ami, que j'ai du goût pour la comédie, quand elle ne choque point les mœurs. J'aime passionnément le Misantrope, Athalie & d'autres piéces, qui me paraissent des écoles de vertu & de bienséance. Le Seigneur de mon village fait jouer dans son château quelques-unes de ces piéces, par des jeunes personnes qui ont du talent: ces représentations inspirent la vertu par l'attrait du plaisir; elles forment le goût, elles apprennent à bien parler & à bien prononcer. Je ne vois rien là que de très-innocent, & même de très-utile; & je compte bien assister à ces spectacles pour mon instruction, mais dans une loge grillée pour ne point scandaliser les faibles.

ARISTON.

Plus vous me découvrez vos sentimens, & plus j'ai envie de devenir votre paroissien. Il y a un point bien important qui m'embarasse. Comment ferez-vous pour empêcher les païsans de s'enyvrer les jours de fêtes? c'est

là leur grande maniere de les célébrer. Vous voyez les uns accablés d'un poiſon liquide, la tête panchée vers les genoux, les mains pendantes, ne voyant point, n'entendant rien, réduits à un état fort au-deſſous de celui des brutes, reconduits chez eux en chancelant par leurs femmes éplorées, incapables de travail le lendemain, ſouvent malades & abrutis pour le reſte de leur vie. Vous en voyez d'autres devenus furieux par le vin, exciter des querelles ſanglantes, frapper & être frappés, & quelquefois finir par le meurtre des ſcènes affreuſes, qui ſont la honte de l'eſpèce humaine; il le faut avouer, l'état perd plus de ſujets par les fêtes que par les batailles; comment pourrez-vous diminuer dans votre Paroiſſe un abus ſi exécrable?

TEOTIME.

Mon parti eſt pris; je leur permettrai, je les preſſerai même de cultiver leurs champs les jours de fêtes après le ſervice divin que je ferai de très-bonne heure. C'eſt l'oiſiveté de la férie qui les conduit au cabaret. Les jours ouvrables ne ſont point les jours de la débauche & du meurtre. Le travail modéré contribue à la ſanté du corps & à celle de l'ame: de plus, ce travail eſt néceſſaire à l'état. Suppoſons cinq millions d'hommes qui ſont par jour pour dix ſous d'ouvrage l'un portant l'autre, & ce compte eſt bien modéré; vous rendez ces cinq millions d'hommes inutiles trente jours de l'année. C'eſt donc trente fois cinq millions de piéces de dix ſous que l'état perd en main d'œuvre. Or, certainement Dieu n'a jamais ordonné ni cette perte, ni l'yvrognerie.

ARISTON.

Ainſi vous concilierez la priere & le travail. Dieu ordonne l'un & l'autre. Vous ſervirez Dieu & le prochain, mais dans les diſputes eccléſiaſtiques, quel parti prendrez-vous?

TEOTIME.

Aucun. On ne diſpute jamais ſur la vertu, parce qu'elle vient de Dieu: on ſe querelle ſur des opinions qui viennent des hommes.

ARISTON.

Oh le bon Curé! le bon Curé!

CHRISTIANISME.

Recherches historiques sur le Christianisme.

PLusieurs savans ont marqué leur surprise de ne trouver dans l'Historien Joseph aucune trace de Jesus-Christ, car tout le monde convient aujourd'hui que le petit passage où il en est question dans son histoire, est interpolé. Le pere de Joseph avait dû cependant être un des témoins de tous les miracles de Jesus. Joseph était de race sacerdotale, parent de la Reine Mariamne, femme d'Hérode; il entre dans les plus grands détails sur toutes les actions de ce Prince; cependant il ne dit pas un mot ni de la vie, ni de la mort de Jesus; & cet Historien qui ne dissimule aucune des cruautés d'Hérode, ne parle point du massacre de tous les enfans, ordonné par lui, en conséquence de la nouvelle à lui parvenue, qu'il était né un Roi des Juifs. Le Calendrier Grec compte quatorze mille enfans égorgés dans cette occasion.

C'est de toutes les actions de tous les tyrans la plus horrible. Il n'y en a point d'exemple dans l'histoire du monde entier.

Cependant le meilleur écrivain qu'aient jamais eu les Juifs, le seul estimé des Romains & des Grecs, ne fait nulle mention de cet événement aussi singulier qu'épouvantable. Il ne parle point de la nouvelle étoile qui avait paru en Orient après la naissance du Sauveur; phénoméne éclatant qui ne devait pas échapper à la connaissance d'un Historien aussi éclairé que l'était Joseph. Il garde encore le silence sur les ténébres qui couvrirent toute la terre en plein midi, pendant trois heures, à la mort du Sauveur; sur la grande quantité de tombeaux qui s'ouvrirent dans ce moment, & sur la foule des justes qui ressusciterent.

Les Savans ne cessent de témoigner leur surprise de

voir qu'aucun Hiſtorien Romain n'a parlé de ces prodiges, arrivés ſous l'Empire de Tibére, ſous les yeux d'un Gouverneur Romain & d'une garniſon Romaine qui devait avoir envoyé à l'Empereur & au Sénat un détail circonſtancié du plus miaaculeux événement dont les hommes aient jamais entendu parler. Rome ellemême devait avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaiſſes ténébres ; ce prodige devait avoir été marqué dans les faſtes de Rome, & dans ceux de toutes les nations. Dieu n'a pas voulu que ces choſes divines aient été écrites par des mains profanes.

Les mêmes Savans trouvent encore quelques difficultés dans l'hiſtoire des Evangiles. Ils remarquent que dans S. Mathieu, Jeſus-Chriſt dit aux Scribes & aux Phariſiens, que tout le ſang innocent qui a été répandu ſur la terre, doit retomber ſur eux, depuis le ſang d'Abel le juſte, juſqu'à Zacharie, fils de Barac, qu'ils ont tué entre le Temple & l'Autel.

Il n'y a point, diſent-ils, dans l'hiſtoire des Hébreux de Zacharie tué dans le Temple avant la venue du Meſſie, ni de ſon tems : mais on trouve dans l'hiſtoire du ſiége de Jéruſalem par Joſeph, un Zacharie fils de Barac, tué au milieu du Temple, par la faction des Zelotes. C'eſt au chap. 19. du livre 4. De-là ils ſoupçonnent que l'Evangile ſelon S. Mathieu a été écrit après la priſe de Jéruſalem par Titus. Mais tous les doutes & toutes les objections de cette eſpece s'évanouiſſent, dès qu'on conſidére la différence infinie qui doit être entre les livres divinement inſpirés, & les livres des hommes. Dieu voulut envelopper d'un nuage auſſi reſpectable qu'obſcur ſa naiſſance, ſa vie & ſa mort. Ses voies ſont en tout différentes des nôtres.

Les ſavans auſſi ſe ſont fort tourmentés ſur la différence des deux généalogies de Jeſus-Chriſt. S. Mathieu donne pour pere à Joſeph, Jacob ; à Jacob, Matam ; à Matam, Eléazar. S. Luc au contraire, dit que Joſeph était fils d'Héli, Héli de Mattat, Mattat de Lévi, Lévi de Janna, &c.

Ils forment encore des difficultés ſur ce que Jeſus n'eſt

point fils de Joſeph, mais de Marie. Ils élévent auſſi quelques doutes ſur les miracles de notre Sauveur, en citant S. Auguſtin, S. Hilaire, & d'autres qui ont donné aux récits de ces miracles un ſens myſtique, un ſens allégorique : comme au figuier maudit & ſéché pour n'avoir pas porté de figues, quand ce n'était pas le tems des figues ; aux démons envoyés dans les corps des cochons, dans un pays où l'on ne nourriſſait point de cochons, à l'eau changée en vin ſur la fin d'un repas où les convives étaient déjà échauffés. Mais toutes ces critiques des ſavans ſont confondues par la foi qui n'en devient que plus pure. Le but de cet article eſt uniquement de ſuivre le fil hiſtorique, & de donner une idée préciſe des faits ſur leſquels perſonne ne diſpute.

Premiérement, Jeſus nâquit ſous la Loi Moſaïque ; il fut circoncis ſuivant cette Loi, il en accomplit tous les préceptes, il en célébra toutes les fêtes, & il ne prêcha que la morale ; il ne révéla point le myſtere de ſon Incarnation ; il ne dit jamais aux Juifs qu'il était né d'une Vierge ; il reçut la bénédiction de Jean dans l'eau du Jourdain, cérémonie à laquelle pluſieurs Juifs ſe ſoumettaïent, mais il ne baptiſa jamais perſonne ; il ne parla point des ſept Sacremens ; il n'inſtitua point de hiérarchie eccléſiaſtique de ſon vivant. Il cacha à ſes contemporains qu'il était fils de Dieu, éternellement engendré, conſubſtantiel à Dieu, & que le S. Eſprit procédait du Pere & du Fils. Il ne dit point que ſa perſonne était compoſée de deux natures, & de deux volontés ; il voulut que ces grands myſteres fuſſent annoncês aux hommes dans la ſuite des tems, par ceux qui ſeraient éclairés des lumieres du S. Eſprit. Tent qu'il vécut il ne s'écarta en rien de la loi de ſes peres ; il ne montra aux hommes qu'un juſte agréable à Dieu, perſécuté par ſes envieux, & condamné à la mort par des magiſtrats prévenus. Il voulut que ſa Sainte Egliſe établie par lui fit tout le reſte.

Joſeph au chap. XII. de ſon hiſtoire, parle d'une ſecte de Juifs rigoriſtes, nouvellement établie par un nommé Judas Galiléen. *Ils mépriſent*, dit-il, *les maux de la terre* ;

ils triomphent des tourmens par leur constance ; ils préfèrent la mort à la vie lorsque le sujet en est honorable. Ils ont souffert le fer & le feu , & vû briser leurs os , plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur législateur , ni manger des viandes défendues.

Il paraît que ce portrait tombe sur les Judaïtes , & non pas sur les Esséniens. Car voici les paroles de Joseph. *Judas fut l'auteur d'une nouvelle secte , entiérement différente des trois autres* , c. à d. *des Sadducéens , des Pharisiens & des Esséniens.* Il continue & dit : *Ils sont Juifs de nation ; ils vivent unis entre eux , & regardent la volupté comme un vice* ; le sens naturel de cette phrase fait voir que c'est des Judaïtes dont l'auteur parle.

Quoiqu'il en soit , on connut ces Judaïtes avant que les disciples du Christ commençassent à faire un parti considérable dans le monde.

Les Thérapeutes étaient une société différente des Esséniens & des Judaïtes ; ils ressemblaient aux Gymnosophistes des Indes , & aux Brames. *Ils ont* , dit Philon , *un mouvement d'amour céleste qui les jette dans l'enthousiasme des Bacchantes & des Coribantes , & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aspirent. Cette secte nâquit dans Alexandrie qui était toute remplie de Juifs , & s'étendit beaucoup dans l'Egypte.*

Les disciples de Jean-Baptiste s'étendirent aussi un peu en Egypte , mais principalement dans la Syrie & dans l'Arabie ; il y en eut aussi dans l'Asie mineure. Il est dit dans les Actes des Apôtres (ch. 19.) que Paul en rencontra plusieurs à Ephése ; il leur dit : *Avez-vous reçu le S. Esprit* ? Ils lui répondirent : *Nous n'avons pas seulement oui dire qu'il y ait un S. Esprit.* Il leur dit : *Quel baptême avez-vous donc reçu* ? Ils lui répondirent , *le baptême de Jean.*

Il y avait dans les premieres années qui suivirent la mort de Jesus , sept sociétés ou sectes différentes chez les Juifs , les Pharisiens , les Sadducéens , les Esséniens , les Judaïtes , les Thérapeutes , les disciples de Jean , & les disciples de Christ , dont Dieu conduisait le petit troupeau dans des sentiers inconnus à la sagesse humaine.

Les Fidéles eurent le nom de Chrétiens dans Antioche, vers l'année soixante de notre Ere vulgaire ; mais ils furent connus dans l'Empire Romain, comme nous le verrons dans la suite sous d'autres noms. Ils ne se distinguaient auparavant que par le nom de freres, de Saints, ou de fidéles. Dieu qui était descendu sur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnait ainsi à son Eglise les plus faibles commencemens, & la dirigeait dans ce même état d'humiliation, dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers Fidéles furent des hommes obscurs, ils travaillerent tous de leurs mains. L'Apôtre Paul témoigne qu'il gagnait sa vie à faire des tentes. S. Pierre ressuscita la coûturiere Dorcas qui faisait les robes des freres. L'assemblée des Fidéles se tenait à Joppé, dans la maison d'un corroyeur nommé Simon, comme on le voit au chap. 9. des Actes des Apôtres.

Les Fidéles se repandirent secrettement en Gréce, & quelques-uns allérent de-là à Rome, parmi les Juifs à qui les Romains permettaient une Synagogue. Ils ne se séparérent point d'abord des Juifs ; ils garderent la circoncision ; & comme on l'a déjà remarqué ailleurs, les quinze premiers Evêques de Jérusalem furent tous circoncis.

Lorsque l'Apôtre Paul prit avec lui Timothée qui était fils d'un pere Gentil, il le circoncit lui-même dans la petite Ville de Listre. Mais Tite son autre disciple ne voulut point se soumettre à la Circoncision. Les freres disciples de Jesus furent unis aux Juifs, jusqu'au tems où Paul essuya une persécution à Jérusalem, pour avoir amené des étrangers dans le Temple. Il était accusé par les Juifs de vouloir détruire la Loi Mosaïque par Jesus-Christ. C'est pour se laver de cette accusation que l'Apôtre Jacques proposa à l'Apôtre Paul de se faire raser la tête, & de s'aller purifier dans le Temple avec quatre Juifs qui avaient fait vœu de se raser : *Prenez-les avec vous*, lui dit Jacques (chap. 21. Act. des Apôt.) *purifiez-vous avec eux, & que tout le monde sache que ce que l'on dit de vous est faux, & que vous continuez à garder la Loi de Moyse.*

Paul n'en fut pas moins accusé d'impiété & d'héréfie ; & fon procés criminel dura long-tems ; mais on voit évidemment par les accufations même intentées contre lui, qu'il était venu à Jérufalem pour obferver les rites judaïques.

Il dit à Feftus ces propres paroles (chap. 25. des Actes :) *Je n'ai péché ni contre la Loi Juive, ni contre le Temple.*

Les Apôtres annonçaient Jefus-Chrift comme Juif, Obfervateur de la Loi Juive, Envoyé de Dieu pour la faire obferver.

La Circoncifion eft utile, dit l'Apôtre Paul, (2e. Epit. aux Rom.) fi vous obfervez la loi, mais fi vous la violez, votre circoncifion devient prépuce. Si un incirconcis garde la Loi, il fera comme circoncis. Le vrai Juif eft celui qui eft Juif intérieurement.

Quand cet Apôtre parle de Jefus-Chrift dans fes Epîtres, il ne révéle point le myftere ineffable de fa confubftantialité avec Dieu ; nous fommes délivrés par lui (dit-il, chap. 5. Epit. aux Rom.) de la colere de Dieu ; le don de Dieu s'eft répandu fur nous, par la grace donnée à un feul homme qui eft Jefus-Chrift. --- La mort a régné par le péché d'un feul homme, les juftes régneront dans la vie par un feul homme qui eft Jefus-Chrift.

Et au chap. 8. Nous les héritiers de Dieu, & les cohéritiers de Chrift. Et au chap. 16. A Dieu qui eft le feul Sage, honneur & gloire par Jefus-Chrift. -- Vous êtes à Jefus-Chrift, & Jefus-Chrift à Dieu. (1e. aux Corinth. chap. 3.)

Et (1e. aux Cor. chap. 15. ℣. 27.) Tout lui eft affujetti, en exceptant fans doute Dieu qui lui a affujetti toutes chofes.

On a eu quelque peine à expliquer le paffage de l'Epître aux Philippiens : *Ne faites rien par une vaine gloire ; croyez mutuellement par humilité que les autres vous font fupérieurs, ayez les mêmes fentimens que Chrift Jefus qui étant dans l'empreinte de Dieu, n'a point crû fa proie de s'égaler à Dieu.* Ce paffage paraît très-bien appro-

fondi, & mis dans tout ſon jour, dans une lettre qui nous reſte des Egliſes de Vienne & de Lyon, écrite l'an 117, & qui eſt un précieux monument de l'antiquité. On loue dans cette lettre la modeſtie de quelques fidéles : *Ils n'ont pas voulu*, dit la lettre, *prendre le grand titre de Martyrs*, (pour quelques tribulations) *à l'exemple de Jeſus-Chriſt, lequel étant empreint de Dieu, n'a pas crû ſa proie la qualité d'égal à Dieu.* Origéne dit auſſi dans ſon commentaire ſur Jean : La grandeur de Jeſus a plus éclaté quand il s'eſt humilié, *que s'il eût fait ſa proie d'être égal à Dieu.* En effet l'explication contraire eſt un contre-ſens viſible. Que ſignifierait ; *Croyez les autres ſupérieurs à vous : imitez Jeſus qui n'a pas crû que c'était une proie, une uſurpation de s'égaler à Dieu ?* Ce ſerait véritablement ſe contredire, ce ſerait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modeſtie, ce ſerait pécher contre le ſens commun.

La ſageſſe des Apôtres fondait ainſi l'Egliſe naiſſante. Cette ſageſſe ne fut point altérée par la diſpute qui ſurvint entre les Apôtres Pierre, Jacques & Jean d'un côté, & Paul de l'autre. Cette conteſtation arriva à Antioche. L'Apôtre Pierre, autrement Céphas, ou Simon Barjones, mangeait avec les Gentils convertis, & n'obſervait point avec eux les cérémonies de la Loi, ni la diſtinction des viandes ; il mangeait, lui, Barnabé, & d'autres diſciples, indifféremment du porc, des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu, & qui ne ruminaient pas ; mais pluſieurs Juifs chrétiens arrivés, S. Pierre ſe remit avec eux à l'abſtinence des viandes défendues, & aux cérémonies de la Loi Moſaïque.

Cette action paraiſſait très-prudente ; il ne voulait pas ſcandaliſer les Juifs chrétiens ſes compagnons ; mais S. Paul s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui réſiſterai, dit-il, à ſa face, parce qu'il était blâmable.* (Epître aux Galates, chap. 2.)

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la part de S. Paul, qu'ayant été d'abord perſécuteur, il devait être plus modéré, & que lui-même il était allé ſa

crifier dans le Temple à Jérusalem, qu'il avait circoncis son disciple Timothée, qu'il avait accompli les rites Juifs qu'il reprochait alors à Céphas. S. Jérôme prétend que cette querelle entre Paul & Céphas était feinte. Il dit dans sa premiere homélie, tom. 3. qu'ils firent comme deux Avocats qui s'échauffent & se piquent au bareau, pour avoir plus d'autorité sur leurs clients; il dit que Pierre Céphas étant destiné à prêcher aux Juifs, & Paul aux Gentils, ils firent semblant de se quereller, Paul pour gagner les Gentils aux Gentils, & Pierre pour gagner les Juifs. Mais S. Augustin n'est point du tout de cet avis. *Je suis fâché*, dit-il dans l'Epître à Jérôme, *qu'un aussi grand homme se rende le patron du mensonge, patronum mendacii* ...

Au reste, si Pierre était destiné aux Juifs judaïsans, & Paul aux étrangers, il est très probable que Pierre ne vint point à Rome. Les Actes des Apôtres ne font aucune mention du voyage de Pierre en Italie.

Quoiqu'il en soit, ce fut vers l'an 60 de notre Ere, que les Chrétiens commencerent à se séparer de la communion Juive, & c'est ce qui leur attira tant de querelles, & tant de persécutions de la part des Synagogues répandues à Rome, en Gréce, dans l'Egypte & dans l'Asie. Ils furent accusés d'impiété, d'athéïsme par leurs freres Juifs qui les excommuniaient dans leurs Synagogues trois fois les jours du sabbath. Mais Dieu les soutint toujours au milieu des persécutions.

Petit à petit, plusieurs Eglises se formerent, & la séparation devint entiere entre les Juifs & les Chrétiens, avant la fin du premier siécle; cette séparation était ignorée du gouvernement Romain. Le Sénat de Rome, ni les Empereurs, n'entraient point dans ces querelles d'un petit parti que Dieu avait jusques-là conduit dans l'obscurité, & qu'il élevait par des degrés insensibles.

Il faut voir dans quel état était alors la religion de l'empire Romain. Les mystères & les expiations étaient accréditées dans presque toute la terre. Les Empereurs (il est vrai), les grands & les philosophes, n'avaient nulle foi

à ces mystères ; mais le peuple, qui en fait de religion donne la loi aux grands, leur imposait la nécessité de se conformer en apparence à son culte. Il faut pour l'enchaîner paraître porter les mêmes chaînes que lui. Cicéron lui-même fut initié aux mystères d'Eleusine. La connoissance d'un seul Dieu était le principal dogme qu'on annonçait dans ces fêtes mystérieuses & magnifiques. Il faut avouer que les priéres & les himnes qui nous sont restés de ces mystères, sont ce que le paganisme a de plus pieux & de plus admirable.

Les chétiens qui n'adoraient aussi qu'un seul Dieu, eurent par-là plus de facilité de convertir plusieurs gentils. Quelques philosophes de la secte de Platon devinrent chrétiens. C'est pourquoi les peres de l'église des trois premiers siécles furent tous Platoniciens.

Le zèle inconsidéré de quelques-uns ne nuisit point aux vérités fondamentales. On a reproché à St. Justin l'un des premiers peres, d'avoir dit dans son commentaire sur Isaïe, que les saints jouirent dans un régne de mille ans sur la terre, de tous les biens sensuels. On lui a fait un crime d'avoir dit dans son apologie du Christianisme, que Dieu ayant fait la terre, en laissa le soin aux anges, lesquels étant devenus amoureux des femmes, leur firent des enfans qui sont les démons.

On a condamné Lactance & d'autres peres, pour avoir supposé des oracles des sibylles. Il prétendait que la sibylle Eritrée avait fait ces quatre vers Grecs, dont voici l'explication littérale.

Avec cinq pains & deux poissons
Il nourrira cinq mille hommes au désert,
Et en ramassant les morceaux qui resteront
Il en remplira douze paniers.

On reprocha aussi aux premiers chrétiens la supposition de quelques vers acrostiches d'une ancienne sibylle, lesquels commençaient tous par les lettres initiales du nom de Jesus-Christ, chacune dans leur ordre.

Mais ce zèle de quelques chrétiens, qui n'était pas selon la science, n'empêcha pas l'église de faire les progrès que Dieu lui destinait. Les chrétiens célébrerent d'abord

leurs myſtères dans des maiſons retirées, dans des caves, pendant la nuit; de là leur vint le titre de lucifugaces (ſelon Minutius Félix.) Philon les appelle Geſſéens. Leurs noms les plus communs, dans les quatre premiers ſiécles chez les gentils, étaient ceux de Galiléens, & de Nazaréens; mais celui de chrétiens a prévalu ſur tous les autres.

Ni la hiérarchie, ni les uſages ne furent établis tout d'un coup; les temps apoſtoliques furent différens des temps qui les ſuivirent. St. Paul dans ſa 1e. aux Corinthiens nous aprend que les freres, ſoit circoncis, ſoit incirconcis, étant aſſemblés, quand pluſieurs prophêtes voulaient parler, il fallait qu'il n'y en eût que deux ou trois qui parlaſſent, & que ſi quelqu'un pendant ce temps là avait une révélation, le prophête qui avait pris la parole devait ſe taire.

C'eſt ſur cet uſage de l'égliſe primitive que ſe fondent encor aujourd'hui quelques communions chrétiennes, qui tiennent des aſſemblées ſans hiérarchie. Il était permis alors à tout le monde de parler dans l'égliſe excepté aux femmes; ce qui eſt aujourd'hui la Ste. Meſſe qui ſe célèbre au matin, était la Cène qu'on faiſait le ſoir; ces uſages changerent à meſure que l'égliſe ſe fortifia. Une ſocieté plus étendue exigea plus de réglemens, & la prudence des paſteurs ſe conforma aux temps & aux lieux.

St. Jérome & Euſebe raportent que quand les égliſes reçurent une forme, on y diſtingua peu à peu cinq ordres différens. Les ſurveillans, Epiſcopoi, d'où ſont venus les Evêques; les anciens de la ſocieté, Presbiteroi, les prêtres, les ſervans, ou diacres; les Piſtoi, croyans, initiés; c'eſt-à-dire, les batizés, qui avaient part aux ſoupers des Agapes, & les Catécumènes & Energumènes qui attendaient le batême. Aucun, dans ces cinq ordres, ne portait d'habit différent des autres; aucun n'était contraint au célibat, témoin le livre de Tertulien dédié à ſa femme, témoin l'exemple des apôtres. Aucune repréſentation, ſoit en peinture, ſoit en ſculpture, dans leurs aſſemblées, pendant les trois premiers ſiécles. Les chrétiens cachaient ſoigneuſement leurs livres aux gentils; ils ne les confiaient qu'aux initiés; il n'était pas même permis

mis aux catécumenes de réciter l'oraiſon dominicale.

Ce qui diſtinguait le plus les chrétiens, & ce qui a duré juſqu'à nos derniers temps, était le pouvoir de chaſſer les diables avec le ſigne de la croix. Origène dans ſon traité contre Celſe, avoue au nombre 133. qu'Antinous diviniſé par l'Empereur Adrian faiſait des miracles en Egypte par la force des charmes & des preſtiges; mais il dit que les diables ſortent du corps des poſſédés à la prononciation du ſeul nom de Jeſus.

Tertulien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans ſon apologétique, au chap. 23. *Si vos dieux ne confeſſent pas qu'ils ſont des diables à la préſence d'un vrai chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le ſang de ce chrétien. Y a t il une démonſtration plus claire?*

En effet, Jeſus-Chriſt envoya ſes apôtres pour chaſſer les démons. Les Juifs avaient auſſi de ſon temps le don de les chaſſer; car lorſque Jeſus eut délivré des poſſédés, & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de cochons, & qu'il eut opéré d'autres guériſons pareilles, les Phariſiens dirent. Il chaſſe les démons par la puiſſance de Belzébuth. *Si c'eſt par Belzébut que je les chaſſe* répondit Jeſus, *par qui vos fils les chaſſent-ils*? Il eſt inconteſtable que les Juifs ſe vantaient de ce pouvoir; ils avaient des exorciſtes, & des exorciſmes. On invoquait le nom de Dieu, de Jacob & d'Abraham. On mettait des herbes conſacrées dans le nez des démoniaques; (Joſeph raporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir ſur les diables, que les Juifs ont perdu, fut tranſmis aux chrétiens, qui ſemblent auſſi l'avoir perdu depuis quelque temps.

Dans le pouvoir de chaſſer les démons, était compris celui de détruire les opérations de la magie; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les nations. Tous les peres de l'égliſe rendent témoignage à la magie. St. Juſtin avoue dans ſon apologétique au livre 3. qu'on évoque ſouvent les ames des morts, & en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. Lactance, au Liv. 7. de ſes inſtitutions divines, dit, *que ſi on oſait nier l'exiſtence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrait*

bientôt en les faiſant paraître. Irenée, Clément Aléxandrin, Tertulien, l'Evêque Cyprien, tous affirment la même choſe. Il eſt vrai qu'aujourd'hui tout eſt changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démoniaques; mais il s'en trouvera quand il plaira à Dieu.

Quand les ſociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuſes, & que pluſieurs s'éleverent contre le culte de l'empire Romain, les magiſtrats ſévirent contr'elles, & les peuples, ſurtout, les perſécuterent. On ne perſécutait point les Juifs qui avaient des privileges particuliers, & qui ſe renfermaient dans leurs ſynagogues; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encore aujourd'hui à Rome; on ſouffrait tous les cultes divers répandus dans l'empire, quoique le ſénat ne les adoptât pas.

Mais les chrétiens ſe déclarant ennemis de tous ces cultes, & ſurtout de celui de l'empire, furent expoſés pluſieurs fois à de cruelles épreuves.

Trajan regna l'an 117 de Jesus......

Un des premiers, & des plus célébres martyrs, fut Ignace, Evêque d'Antioche, condamné par l'Empereur Trajan lui-même, alors en Aſie, & envoyé par ſes ordres à Rome, pour être expoſé aux bêtes, dans un temps où l'on ne maſſacrait point à Rome les autres chrétiens. On ne ſçait point de quoi il était accuſé auprès de cet empereur, renommé d'ailleurs pour ſa clémence; il fallait que St. Ignace eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en ſoit, l'hiſtoire de ſon martire raporte qu'on lui trouva le nom de Jeſus-Chriſt gravé ſur le cœur, en caractères d'or; & c'eſt de là que les chrétiens prirent en quelques endroits le nom de Théophores, qu'Ignace s'était donné à lui-même.

On nous a conſervé une lettre de lui, par laquelle il prie les Evêques & les chrétiens de ne point s'oppoſer à ſon martire; ſoit que dès-lors les chrétiens fuſſent aſſez puiſſans pour le délivrer, ſoit que parmi eux quelques-uns euſſent aſſez de crédit pour obtenir ſa grace. Ce qui eſt encore très remarquable, c'eſt qu'on ſouffrit que les chrétiens de Rome vinſſent au devant de lui quand il fut amené dans cette capitale; ce qui prouve évidemment

qu'on puniſſait en lui la perſonne, & non pas la ſecte.

Les perſécutions ne furent pas continuées. Origene dans ſon livre trois contre Celſe, dit, *On peut compter facilement les chrétiens qui ſont morts pour leur religion, parce qu'il en eſt mort peu, & ſeulement de temps en temps, & par intervalle.*

Dieu eut un ſi grand ſoin de ſon égliſe, que malgré ſes ennemis, il fit enſorte qu'elle tint cinq conciles dans le premier ſiécle, 16. dans le ſecond, & 30. dans le troiſieme; c. à d. des aſſemblées tolérées. Ces aſſemblées furent quelquefois défendues, quand la fauſſe prudence des magiſtrats craignit qu'elles ne deviinſſent tumultueuſes. Il nous eſt reſté peu de procès verbaux des proconſuls & des préteurs qui condamnerent les chrétiens à mort. Ce ſerait les ſeuls actes ſur leſquels on pût conſtater les accuſations portées contr'eux, & leurs ſupplices.

Nous avons un fragment de Dénis d'Aléxandrie, dans lequel il rapporte l'extrait du greffe d'un proconſul d'Egypte, ſous l'Empereur Valérien; le voici.

» Dénis, Fauſte, Maxime, Marcel, & Cheremon, » ayant été introduits à l'audience, le préfet Emilien leur » a dit: Vous avez pû connaître par les entretiens que » j'ai eus avec vous, & par tout ce que je vous en ai » écrit, combien nos princes ont témoigné de bonté à » votre égard; je veux bien encore vous le redire: ils » font dépendre votre conſervation & votre ſalut de » vous-mêmes, & votre deſtinée eſt entre vos mains; » ils ne demandent de vous qu'une ſeule choſe, que la » raiſon exige de toute perſonne raiſonnable, c'eſt que » vous adoriez les dieux protecteurs de leur empire, & » que vous abandonniez cet autre culte ſi contraire à la » nature & au bon ſens.

» Dénis a répondu: Chacun n'a pas les mêmes dieux, » & chacun adore ceux qu'il croit l'être véritablement.

» Le préfet Emilien a repris: Je vois bien que vous » êtes des ingrats, qui abuſez des bontés que les Empe» reurs ont pour vous. Eh bien, vous ne demeurerez pas » davantage dans cette ville, & je vous envoie à Ce» phro dans le fond de la Lybie; ce ſera là le lieu de

„ votre banniſſement, ſelon l'ordre que j'en ai reçu de
„ nos Empereurs : au reſte, ne penſez pas y tenir vos
„ aſſemblées, ni aller faire vos prieres dans ces lieux que
„ vous nommez des cimetieres, cela vous eſt abſolu-
„ ment défendu, & je ne le permettrai à perſonne.

Rien ne porte plus les caractères de vérité, que ce procès verbal. On voit par-là qu'il y avait des temps où les aſſemblées étaient prohibées. C'eſt ainſi que parmi nous il eſt défendu aux Calviniſtes de s'aſſembler dans le Languedoc ; nous avons même quelquefois fait pendre & rouer des miniſtres, ou prédicans, qui tenaient des aſſemblées malgré les loix. C'eſt ainſi qu'en Angleterre & en Irlande, les aſſemblées ſont défendues aux catholiques Romains ; & il y a eu des occaſions, où les délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenſes portées par les loix romaines, Dieu inſpira à pluſieurs Empereurs de l'indulgence pour les Chrétiens. Dioclétien même, qui paſſe chez les ignorans pour un perſécuteur ; Dioclétien dont la premiere année de régne eſt encor l'époque de l'ère des martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le protecteur déclaré du chriſtianiſme, au point que pluſieurs Chrétiens eurent des charges principales auprès de ſa perſonne. Il ſouffrit même que dans Nicomédie ſa réſidence, il y eût une ſuperbe égliſe, élevée vis-à-vis ſon palais. Enfin il épouſa une chrétienne.

Le Céſar Galérius ayant malheureuſement été prévenu contre les Chrétiens, dont il croyait avoir à ſe plaindre, engagea Dioclétien à faire détruire la cathédrale de Nicomédie. Un chrétien plus zélé que ſage, mit en piéces l'édit de l'Empereur, & de-là vint cette perſécution ſi fameuſe, dans laquelle il y eut plus de deux cent perſonnes condamnées à la mort, dans toute l'étendue de l'empire Romain, ſans compter ceux que la fureur du petit peuple, toujours fanatique & toujours barbare, put faire périr, contre les formes juridiques.

Il y eut en divers temps un ſi grand nombre de Martyrs, qu'il faut bien ſe donner de garde d'ébranler la vérité de l'hiſtoire de ces véritables confeſſeurs de notre

ſainte religion, par un mêlange dangereux de fables & de faux martyrs.

Le bénédictin Don Ruinart, par exemple, homme d'ailleurs auſſi inſtruit qu'eſtimable & zélé, aurait dû choiſir avec plus de diſcrétion ſes actes ſincères. Ce n'eſt pas aſſez qu'un manuſcrit ſoit tiré de l'abbaye de St. Benoît ſur Loire, ou d'un couvent de Céleſtins de Paris, conforme à un manuſcrit des Feuillans, pour que cet acte ſoit autentique; il faut que cet acte ſoit ancien, écrit par des contemporains, & qui porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pu ſe paſſer de rapporter l'avanture du jeune Romanus, arrivée en 303. Ce jeune Romanus avait obtenu ſon pardon de Dioclétien dans Antioche. Cependant, il dit que le juge Aſclépiade le condamna à être brûlé. Des Juifs préſents à ce ſpectacle ſe moquerent du jeune St. Romanus, & reprocherent aux Chrétiens que leur Dieu les laiſsât brûler, lui qui avait délivré Sidrac, Miſac & Abdenago de la fournaiſe; qu'auſſi-tôt il s'éleva, dans le temps le plus ſerein, un orage qui éteignit le feu; qu'alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune Romanus; que le premier médecin de l'Empereur ſe trouvant là, fit officieuſement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; qu'auſſi-tôt le jeune homme qui était bégue auparavant, parla avec beaucoup de liberté; que l'Empereur fut étonné qu'on parlât ſi bien ſans langue; que le médecin pour réitérer cette expérience coupa ſur le champ la langue à un paſſant, lequel en mourut ſubitement.

Euſébe, dont le bénédictin Ruinart a tiré ce conte, devait reſpecter aſſez les vrais miracles, opérés dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament (deſquels perſonne ne doutera jamais) pour ne pas leur aſſocier des hiſtoires ſi ſuſpectes, leſquelles pourraient ſcandaliſer les faibles.

Cette derniere perſécution ne s'étendit pas dans tout l'empire. Il y avait alors en Angleterre quelque chriſtianiſme, qui s'éclipſa bien-tôt pour reparaître enſuite ſous les rois Saxons. Les Gaules méridionales & l'Eſpagne, étaient remplies de Chrétiens. Le Céſar Conſtance Clore

les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine qui était chrétienne, c'eſt la mere de Conſtantin, connue ſous le nom de Ste. Héléne; car il n'y eut jamais de mariage avéré entr'elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 292. quand il épouſa la fille de Maximien Hercule; mais elle avait conſervé ſur lui beaucoup d'aſcendant, & lui avait inſpiré une grande affection pour notre ſainte religion.

La divine providence prépara par des voies qui ſemblent humaines le triomphe de ſon égliſe. Conſtance Clore mourut en 306 à York en Angleterre, dans un temps où les enfans qu'il avait de la fille d'un Céſar étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'empire. Conſtantin eut la confiance de ſe faire élire à York par cinq ou ſix mille ſoldats Allemands, Gaulois & Anglais pour la plûpart. Il n'y avait pas d'apparence que cette élection faite ſans le conſentement de Rome, du Sénat & des armées, pût prévaloir; mais Dieu lui donna la victoire ſur Maxentius élu à Rome, & le délivra enfin de tous ſes collégues. On ne peut diſſimuler qu'il ne ſe rendit d'abord indigne des faveurs du Ciel, par le meurtre de tous ſes proches, de ſa femme & de ſon fils.

On peut douter de ce que Zozime rapporte à ce ſujet. Il dit que Conſtantin agité de remords, après tant de crimes, demanda aux Pontifes de l'empire, s'il y avait quelques expiations pour lui, & qu'ils dirent qu'ils n'en connaiſſaient pas. Il eſt bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour Néron, & qu'il n'avait oſé aſſiſter aux ſacrés myſtères en Gréce. Cependant les Tauroboles étaient en uſage; & il eſt bien difficile de croire qu'un Empereur tout-puiſſant n'ait pû trouver un prêtre qui voulût lui accorder des ſacrifices expiatoires. Peut-être même eſt-il encor moins croyable que Conſtantin occupé de la guerre, de ſon ambition, de ſes projets, & environné de flatteurs, ait eu le temps d'avoir des remords. Zozime ajoute qu'un prêtre Egyptien arrivé d'Eſpagne, qui avait accès à ſa porte, lui promit l'expiation de tous ſes crimes dans la religion chrétienne. On a ſoupçonné que ce prêtre était Oſius Evêque de Cordoue.

Quoi qu'il en ſoit, Conſtantin communia avec les Chrétiens, bien qu'il ne fût jamais que catécumène, & réſerva ſon baptême pour le moment de ſa mort. Il fit bâtir ſa ville de Conſtantinople, qui devint le centre de l'empire & de la religion chrétienne. Alors l'Egliſe prit une forme auguſte.

Il eſt à remarquer que dès l'an 314. avant que Conſtantin réſidât dans ſa nouvelle ville, ceux qui avaient perſécuté les Chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les Chrétiens jetterent la femme de Maximien dans l'Oronte; il égorgerent tous ſes parents; ils maſſacrerent dans l'Egypte & dans la Paleſtine, les Magiſtrats qui s'étaient le plus déclarés contre le Chriſtianiſme. La veuve & la fille de Dioclétien s'étant cachées à Theſſalonique, furent reconnues, & leur corps fut jetté dans la mer. Il eût été à ſouhaiter que les Chrétiens euſſent moins écouté l'eſprit de vengeance; mais Dieu qui punit ſelon ſa juſtice, voulut que les mains des Chrétiens fuſſent teintes du ſang de leurs perſécuteurs, ſitôt que ces Chrétiens furent en liberté d'agir.

Conſtantin convoqua, aſſembla dans Nicée, vis-à-vis de Conſtantinople, le premier concile œcuménique, auquel préſida Ozius. On y décida la grande queſtion qui agitait l'Egliſe, touchant la divinité de Jeſus-Chriſt: les uns ſe prévalaient de l'opinion d'Origènes, qui dit au chap. 6. contre Celſe, *Nous préſentons nos prieres à Dieu par Jeſus, qui tient le milieu entre les natures créées, & la nature increée, qui nous apporte la grace de ſon Pere, & préſente nos prieres au grand Dieu en qualité de notre Pontife.* Ils s'appuyaient auſſi ſur pluſieurs paſſages de Saint Paul, dont on a rapporté quelques-uns. Ils ſe fondaient ſur-tout ſur ces paroles de Jeſus-Chriſt, *Mon Pere eſt plus grand que moi*; & ils regardaient Jeſus comme le premier né de la création, comme la plus pure émanation de l'être ſuprême, mais non pas préciſément comme Dieu.

Les autres qui étaient ortodoxes, alléguaient des paſſages plus conformes à la divinité éternelle de Jeſus, comme celui-ci: *Mon Pere & moi, nous ſommes la même cho-*

ſe ; paroles que les adverſaires interprêtaient comme ſignifiant, *mon Pere & moi avons le même deſſein, la même volonté ; je n'ai point d'autres deſirs que ceux de mon Pere.* Alexandre, Evêque d'Alexandrie, & après lui Athanaſe, étaient à la tête des ortodoxes, & Euſébe Evêque de Nicomédie avec dix-ſept autres Evêques, le prêtre Arius & pluſieurs autres Prêtres, étaient dans le parti oppoſé. La querelle fut d'abord envenimée, parce que St. Alexandre traita ſes adverſaires d'Antechriſts.

Enfin, après bien des diſputes, le St. Eſprit décida ainſi dans le concile, par la bouche de 299 Evêques, contre dix-huit : *Jeſus eſt Fils unique de Dieu, engendré du Pere, c. à d. de la ſubſtance du Pere, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, conſubſtantiel au Pere ; nous croyons auſſi au St Eſprit, &c.* Ce fut la formule du Concile. On voit par cet exemple combien les Evêques l'emportaient ſur les ſimples Prêtres. Deux mille perſonnes du ſecond ordre étaient de l'avis d'Arius, au rapport de deux Patriarches d'Alexandrie qui ont écrit la chronique d'Alexandie en Arabe. Arius fut exilé par Conſtantin, mais Atanaſe le fut auſſi bien-tôt après, & Arius fut rappellé à Conſtantinople ; mais St. Macaire pria Dieu ſi ardemment de faire mourir Arius, avant que ce Prêtre pût entrer dans la cathédrale, que Dieu exauça ſa priere. Arius mourut en allant à l'Egliſe en 330. L'Empereur Conſtantin finit ſa vie en 337. Il mit ſon teſtament entre les mains d'un prêtre Arien, & mourut entre les bras du chef des Ariens Euſébe, Evêque de Nicomédie, ne s'étant fait baptiſer qu'au lit de mort, & laiſſant l'Egliſe triomphante, mais diviſée.

Les partiſans d'Atanaſe & ceux d'Euſébe ſe firent une guerre cruelle ; & ce qu'on appelle l'Arianiſme fut longtemps établi dans toutes les provinces de l'empire.

Julien le philoſophe, ſurnommé l'apoſtat, voulut étouffer ces diviſions, & ne put y parvenir.

Le ſecond concile général fut tenu à Conſtantinople en 381. On y expliqua ce que le concile de Nicée n'avait pas jugé à propos de dire ſur le St. Eſprit, & on ajouta à la formule de Nicée, *que le St. Eſprit eſt Seigneur vi-*

vifiant, qui procéde du Pere, & qu'il eſt adoré & glorifié avec le Pere & le Fils.

Ce ne fut que vers le neuviéme ſiécle que l'Egliſe Latine ſtatua par degrés que le St. Eſprit procéde du Pere & du Fils.

En 431. le 3e. concile général tenu à Ephèſe décida que Marie était véritablement mere de Dieu, & que Jeſus avait deux natures & une perſonne. Neſtorius Evêque de Conſtantinople qui voulait que la Ste. Vierge fût appellée mere du Chriſt, fut déclaré *Judas* par le concile, & les deux natures furent encor confirmées par le concile de Calcédoine.

Je paſſerai légérement ſur les ſiécles ſuivants qui ſont aſſez connus. Malheureuſement, il n'y eut aucune de ces diſputes qui ne causât des guerres, & l'Egliſe fut toujours obligée de combattre. Dieu permit encor, pour exercer la patience des fidéles, que les Grecs & les Latins rompirent ſans retour au neuviéme ſiécle; il permit encor qu'en occident il y eût 29 ſchiſmes ſanglants pour la chaire de Rome.

Cependant l'Egliſe Grecque preſque toute entiere, & toute l'Egliſe d'Afrique devinrent eſclaves ſous les Arabes & enſuite ſous les Turcs, qui élevérent la religion Mahométane ſur les ruines de la Chrétienne; l'Egliſe Romaine ſubſiſta, mais toujours ſouillée de ſang par plus de ſix cent ans de diſcorde, entre l'empire d'occident & le ſacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très-puiſſante. Les Evêques, les Abbés en Allemagne ſe firent tous princes, & les Papes acquirent peu à peu la domination abſolue dans Rome & dans un pays de cent lieuës. Ainſi Dieu éprouva ſon Egliſe par les humiliations, par les troubles & par la ſplendeur.

Cette Egliſe Latine perdit au ſeiziéme ſiécle la moitié de l'Allemagne, le Dannemark, la Suéde, l'Angleterre, l'Ecoſſe, l'Irlande, la Suiſſe, la Hollande; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Eſpagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe, mais avec plus de territoire elle a bien moins de ſujets.

La providence divine ſemblait deſtiner le Japon, Siam,

l'Inde & la Chine, à se ranger sous l'obéissance du Pape, pour le récompenser de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Gréce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Russie & des autres états perdus, dont nous avons parlé. St. François Xavier, qui porta le St. Evangile aux Indes orientales & au Japon, quand les Portugais y allerent chercher des marchandises, fit un très-grand nombre de miracles, tous attestés par les RR. PP. Jésuites; quelques-uns disent qu'il ressuscita neuf morts; mais le R.P. Ribadeneira, dans sa fleur des Saints, se borne à dire qu'il n'en ressuscita que quatre; c'est bien assez. La providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de catholiques Romains dans les isles du Japon. Mais le diable sema son ivraye au milieu du bon grain. Les Chrétiens formérent une conjuration suivie d'une guerre civile dans laquelle ils furent tous exterminés en 1638. Alors la nation ferma ses ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des Chrétiens, & qui furent d'abord obligés de marcher sur la croix pour obtenir la permission de vendre leurs denrées dans la prison où on les renferme lorsqu'ils abordent à Nangazaki.

La religion catholique, apostolique & romaine fut proscrite à la Chine dans nos derniers tems, mais d'une maniere moins cruelle. Les RR. PP. Jésuites n'avaient pas à la vérité ressuscité des morts à la Cour de Pekin, ils s'étaient contentés d'enseigner l'Astronomie, de fondre du canon, & d'être Mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des Dominicains & d'autres, scandalisérent à tel point le grand Empereur Yontchin, que ce Prince qui était la justice & la bonté même, fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignât notre sainte religion, dans laquelle nos Missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une bonté paternelle, leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son empire.

Toute l'Asie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui appartient aux Anglais, aux Hollandais dans l'Amérique, toutes les hordes Américaines non domp-

tées, toutes les terres Auſtrales, qui ſont une cinquiéme partie du globe, ſont demeurées la proye du démon, pour vérifier cette ſainte parole : *il y en a beaucoup d'appellés, mais peu d'élûs* ; s'il y a environ ſeize cent millions d'hommes ſur la terre, comme quelques doctes le prétendent, la ſainte Egliſe Romaine catholique univerſelle en poſſéde à peu-près ſoixante millions, ce qui fait plus de la deux cent trentiéme partie des habitans du monde connu.

CONVULSIONS.

ON danſa vers l'an 1724. ſur le Cimetière de St. Médard; il s'y fit beaucoup de miracles : en voici un rapporté dans une chanſon de Mad. la Ducheſſe du Maine ;

Un décroteur à la royale.
Du talon gauche eſtropié,
Obtint pour grace ſpéciale
D'être boiteux de l'autre pied.

Les convulſions miraculeuſes, comme on ſçait, continuérent juſqu'à ce qu'on eût mis une garde au cimetière.

De par le roi défenſe à Dieu
De plus fréquenter en ce lieu.

Les Jéſuites, comme on le ſçait encore, ne pouvant plus faire de tels miracles depuis que leur Xavier avait épuiſé les graces de la compagnie à reſſuſciter neuf morts de compte fait, s'aviſérent, pour balancer le crédit des Janſéniſtes, de faire graver une eſtampe de Jeſus-Chriſt habillé en Jéſuite. Un plaiſant du parti Janſéniſte, comme on le ſçait encore, mit au bas de l'eſtampe :

Admirez l'artifice extrême
De ces Moines ingénieux ;

Ils vous ont habillé comme eux,
Mon Dieu, de peur qu'on ne vous aime.

Les Janséniſtes pour mieux prouver que jamais Jeſus-Chriſt n'avait pu prendre l'habit de Jéſuite, remplirent Paris de convulſions, & attirérent le monde à leur préau. Le Conſeiller au Parlement, Carré de Mongeron, alla préſenter au Roi un recueil *in* 4°. de tous ces miracles, atteſtés par mille témoins ; il fut mis, comme de raiſon, dans un château, où l'on tâcha de rétablir ſon cerveau par le régime; mais la vérité l'emporte toujours ſur les perſécutions ; les miracles ſe perpétuérent trente ans de ſuite, ſans diſcontinuer. On faiſait venir chez ſoi ſœur Roſe, ſœur Illuminée, ſœur Promiſe, ſœur Confite ; elles ſe faiſaient fouëtter, ſans qu'il y parût le lendemain ; on leur donnait des coups de buches ſur leur eſtomac bien cuiraſſé, bien rembourré, ſans leur faire de mal ; on les couchait devant un grand feu, le viſage frotté de pommade, ſans qu'elles brûlaſſent ; enfin, comme tous les arts ſe perfectionnent, on a fini par leur enfoncer des épées dans les chairs, & par les crucifier. Un fameux Théologien même a eu auſſi l'avantage d'être mis en croix : tout cela pour convaincre le monde qu'une certaine bulle était ridicule, ce qu'on aurait pu prouver ſans tant de frais. Cependant, & Jéſuites & Janséniſtes, ſe réunirent tous contre l'eſprit des loix, & contre..... & contre..... & contre..... & contre..... Et nous oſerons après cela nous moquer des Lapons, des Samoyèdes & des Négres !

CRITIQUE.

JE ne prétends point parler ici de cette critique de Scoliaſtes, qui reſtitue mal un mot d'un ancien Auteur qu'auparavant on entendait très-bien. Je ne touche point à ces vraies critiques qui ont débrouillé ce qu'on peut de l'hiſtoire & de la philoſophie ancienne.

J'ai en vûe les critiques qui tiennent à la ſatyre.

Un amateur des lettres liſait un jour le Taſſe avec moi ; il tomba ſur cette ſtance.

Chiama gli habitator dell' ombre eterne,
Il rauco ſuon della tartarea tromba,
Treman le ſpazioze atre cavarne,
E l'aer ceco a quel rumor rimbomba,
Ne ſtrindendo coſi dalle ſuperne
Regioni del cielo il fulgor piomba ;
Ne ſi ſcoſſa giamai trema la terra,
Quando i vapori in ſen gravida ſerra,

Il lut enſuite au hazard pluſieurs ſtances de cette force & de cette harmonie. Ah! c'eſt donc-là, s'écria-t-il, ce que votre Boileau appelle du clinquant ! c'eſt donc ainſi qu'il veut rabaiſſer un grand homme qui vivait cent ans avant lui, pour mieux élever un autre grand homme qui vivait ſeize cent ans auparavant, & qui eût lui-même rendu juſtice au Taſſe ?

Conſolez-vous, lui dis-je, prenons les Opéras de Quinaut : nous trouvâmes à l'ouverture du livre de quoi nous mettre en colere contre la critique ; l'admirable poëme d'Armide ſe préſenta, nous trouvâmes ces mots.

SIDONIE.

La haine eſt affreuſe & barbare,
L'amour contraint les cœurs dont il s'empare,
A ſouffrir des maux rigoureux.
Si votre ſort eſt en votre puiſſance,
Faites choix de l'indifférence,
Elle aſſure un ſort plus heureux.

ARMIDE.

Non, non, il ne m'eſt pas poſſible
De paſſer de mon trouble en un état paiſible ;
Mon cœur ne ſe peut plus calmer ;
Renaud m'offenſe trop, il n'eſt que trop aimable,
C'eſt pour moi déſormais un choix indiſpenſable
De le haïr ou de l'aimer.

Nous lûmes toute la piéce d'Armide, dans laquelle le génie du Taſſe reçoit encor de nouveaux charmes par les mains de Quinaut; Eh bien, dis-je à mon ami, c'eſt pourtant ce Quinaut que Boileau s'efforça toujours de faire regarder comme l'Ecrivain le plus mépriſable; il perſuada même à Louis XIV. que cet Ecrivain gracieux, touchant, pathétique, élégant, n'avait d'autre mérite que celui qu'il empruntait du Muſicien Lully. Je conçois cela très-aiſément, me répondit mon ami; Boileau n'était pas jaloux du Muſicien, il l'était du Poëte. Quel fond devons-nous faire ſur le jugement d'un homme, qui pour rimer à un vers qui finiſſait en *aut*, dénigrait tantôt *Bourſaut*, tantôt *Hainaut*, tantôt *Quinaut*, ſelon qu'il était bien ou mal avec ces Meſſieurs-là?

Mais pour ne pas laiſſer refroidir votre zèle contre l'injuſtice, mettez ſeulement la tête à la fenêtre, regardez cette belle façade du Louvre, par qui Perraut s'eſt immortaliſé: cet habile homme était frere d'un Académicien très-ſçavant avec qui Boileau avait eu quelque diſpute; en voilà aſſez pour être traité d'Architecte ignorant.

Mon ami après avoir un peu rêvé reprit en ſoupirant, la nature humaine eſt ainſi faite. Le Duc de Sully dans ſes Mémoires, trouve le Cardinal d'Oſſat, & le Sécretaire de Villeroi, de mauvais Miniſtres; Louvois faiſait ce qu'il pouvait pour ne pas eſtimer le grand Colbert; Ils n'imprimaient rien l'un contre l'autre de leur vivant, répondis-je, c'eſt une ſottiſe qui n'eſt guères attachée qu'à la littérature, à la chicane, & à la théologie.

Nous avons eu un homme de mérite, c'eſt Lamotte, qui a fait de très-belles ſtances.

Quelquefois au feu qui la charme
Réſiſte une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas cette contrainte extrême

La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuïr la honte qu'elle hait.
Sa févérité n'eft que fafte,
Et l'honneur de paffer pour chafte
La réfout à l'être en effet.

❀

Envain ce févère ftoïque
Sous mille défauts abattu
Se vante d'une ame héroïque
Toute vouée à la vertu.
Ce n'eft point la vertu qu'il aime,
Mais fon cœur yvre de lui-même
Voudrait ufurper les autels;
Et par fa fageffe frivole
Il ne veut que parer l'idole
Qu'il offre au culte des mortels.

❀

Les champs de Pharfale & d'Arbelle
Ont vû triompher deux vainqueurs,
L'un & l'autre digne modéle
Que fe propofent les grands cœurs.
Mais le fuccès a fait leur gloire;
Et fi le fceau de la victoire
N'eût confacré ces demi-dieux,
Alexandre aux yeux du vulgaire,
N'aurait été qu'un téméraire,
Et Céfar qu'un féditieux.

Cet Auteur, dit-il, était un fage qui prêta plus d'une fois le charme des vers à la philofophie. S'il avait toujours écrit de pareilles ftances, il ferait le premier des Poëtes liriques; cependant c'eft lorfqu'il donnait ces beaux morceaux, que l'un de fes contemporains l'appellait

Certain oifon gibier de baffe-cour:

Il dit de Lamotte en un autre endroit:

De fes difcours l'ennuyeufe beauté.

Il dit dans un autre :

. . . . . . Je n'y vois qu'un défaut.
C'est que l'Auteur les devait faire en prose.
Ces Odes là sentent bien le Quinaut.

Il le poursuit par-tout, il lui reproche par-tout la séchereſſe, & le défaut d'harmonie.

Seriez-vous curieux de voir les odes que fit quelques années après ce même cenſeur qui jugeait Lamotte en maître, & qui le décriait en ennemi ? Liſez

Cette influence ſouveraine
N'eſt pour lui qu'une illuſtre chaîne
Qui l'attache au bonheur d'autrui ;
Tous les brillans qui l'embelliſſent,
Tous les talens qui l'annobliſſent
Sont en lui, mais non pas à lui.

❀

Il n'eſt rien que le tems n'abſorbe, ne dévore ;
Et les faits qu'on ignore
Sont bien peu différens des faits non avenus.

❀

La bonté qui brille en elle
De ſes charmes les plus doux,
Eſt une image de celle
Qu'elle voit briller en vous.
Et par vous ſeule enrichie
Sa politeſſe affranchie
Des moindres obſcurités,
Eſt la lueur réfléchie
De vos ſublimes clartés.

❀

Ils ont vû par ta bonne foi
De leurs peuples troublés d'effroi
La crainte heureuſement déçue,
Et déracinée à jamais
La haine ſi ſouvent reçue
En ſurvivance de la paix.

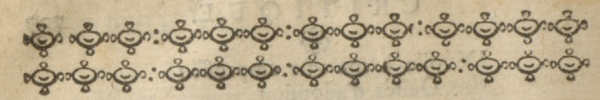
Dévoile à ma vûe empressée
Ces Déïtés d'adoption,
Synonymes de la pensée,
Symboles de l'abstraction.

N'est-ce pas une fortune,
Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix ?
Que la moindre le réclame,
Et que du bonheur de l'ame
Le corps seul fasse les fraix ?

Il ne fallait pas, dit alors mon judicieux amateur des lettres, il ne fallait pas sans doute donner de si détestables ouvrages pour modèles à celui qu'on critiquait avec tant d'amertume ; il eût mieux valu laisser jouir en paix son adversaire de son mérite, & conserver celui qu'on avait;mais que voulez-vous?le *genus irritabile vatum*, est malade de la même bile qui le tourmentait autrefois. Le public pardonne ces pauvretés aux gens à talent, parce que le public ne songe qu'à s'amuser ; il voit dans une allégorie intitulée *Pluton*, des juges condamnés à être écorchés, & à s'asseoir aux enfers, sur un siége couvert de leur peau, au lieu de fleurs de lys ; le lecteur ne s'embarasse pas si ces juges le méritent, ou non ; si le complaignant qui les cite devant Pluton a tort ou raison. Il lit ces vers uniquement pour son plaisir ; s'ils lui en donnent, il n'en veut pas d'avantage ; s'ils lui déplaisent, il laisse-là l'allégorie, & ne ferait pas un seul pas pour faire confirmer ou casser la sentence.

Les inimitables Tragédies de Racine ont toutes été critiquées, & très-mal ; c'est qu'elles l'étaient par des rivaux. Les Artistes sont les juges compétens de l'art, il est vrai, mais ces juges compétens sont presque toujours corrompus.

Un excellent Critique serait un Artiste qui aurait beaucoup de science & de goût, sans préjugés & sans envie. Cela est difficile à trouver.



DESTIN.

DE tous les livres qui sont parvenus jusqu'à nous, le plus ancien est Homère; c'est-là qu'on trouve les mœurs de l'antiquité profane, des héros grossiers, des Dieux grossiers, faits à l'image de l'homme. Mais c'est-là qu'on trouve aussi les semences de la philosophie, & sur-tout, l'idée du destin qui est maître des Dieux, comme les Dieux sont les maîtres du monde.

Jupiter veut envain sauver Hector; il consulte les destinées; il pése dans une balance les destins d'Hector & d'Achille; il trouve que le Troyen doit absolument être tué par le Grec; il ne peut s'y opposer; & dès ce moment Apollon, le génie gardien d'Hector, est obligé de l'abandonner. (*Iliade liv.* 22.) Ce n'est pas qu'Homère ne prodigue souvent dans son poëme, des idées toutes contraires, suivant le privilége de l'antiquité; mais enfin, il est le premier chez qui on trouve la notion du destin. Elle était donc très en vogue de son tems.

Les Pharisiens, chez le petit peuple Juif, n'adoptérent le destin que plusieurs siécles après. Car ces Pharisiens eux-mêmes, qui furent les premiers lettrés d'entre les Juifs, étaient très-nouveaux. Ils mêlérent dans Alexandrie une partie des dogmes des Stoïciens, aux anciennes idées Juives. St. Jérôme prétend même que leur secte n'est pas de beaucoup antérieure à notre être vulgaire.

Les Philosophes n'eurent jamais besoin ni d'Homére, ni des Pharisiens, pour se persuader que tout se fait par des loix immuables, que tout est arrangé, que tout est un effet nécessaire.

Ou le monde subsiste par sa propre nature, par ses loix

physiques, ou un Etre Suprême l'a formé selon ses loix suprêmes; dans l'un & l'autre cas, ces loix sont immuables ; dans l'un & l'autre cas, tout est nécessaire; les corps graves tendent vers le centre de la terre, sans pouvoir tendre à se reposer en l'air. Les poiriers ne peuvent jamais porter d'ananas. L'instinct d'un épagneul, ne peut être l'instinct d'une autruche; tout est arrangé, engrené & limité.

L'homme ne peut avoir qu'un certain nombre de dents, de cheveux & d'idées; il vient un tems où il perd nécessairement ses dents, ses cheveux & ses idées.

Il est contradictoire que ce qui fut hier n'ait pas été, que ce qui est aujourd'hui ne soit pas; il est aussi contradictoire que ce qui doit être, puisse ne pas devoir être.

Si tu pouvais déranger la destinée d'une mouche, il n'y aurait nulle raison qui pût t'empêcher de faire le destin de toutes les autres mouches, de tous les autres animaux, de tous les hommes, de toute la nature; tu te trouverais au bout du compte plus puissant que Dieu.

Des imbéciles disent, mon Médecin a tiré ma tante d'une maladie mortelle, il a fait vivre ma tante dix ans de plus qu'elle ne devait vivre ; d'autres imbéciles qui font les capables disent, L'homme prudent fait lui-même son destin.

Nullum numen abest si sit prudentia, sed nos
Te facimus fortuna Deam cœloque locamus.

De profonds Politiques assûrent que si on avait assassiné Cromwell, Ludlow, Ireton, & une douzaine d'autres parlementaires, huit jours avant qu'on coupât la tête à Charles I., ce Roi aurait pû vivre encor & mourir dans son lit; ils ont raison; ils peuvent ajouter encor que si toute l'Angleterre avait été engloutie dans la mer, ce Monarque n'aurait pas péri sur un échafaud auprès de Withehall, auprès de la salle blanche : mais les choses étaient arrangées de façon que Charles devait avoir le cou coupé.

Le Cardinal d'Ossat était sans doute plus prudent

qu'un fou des petites maiſons; mais n'eſt-il pas évident que les organes du ſage d'Oſſat étaient autrement faits que ceux de cet écervelé ? de même que les organes d'un renard ſont différens de ceux d'une grue & d'une alouette.

Ton Médecin a ſauvé ta tante ; mais certainement il n'a pas en cela contredit l'ordre de la nature, il l'a ſuivi. Il eſt clair que ta tante ne pouvait pas s'empêcher de naître dans une telle ville, qu'elle ne pouvait pas s'empêcher d'avoir dans un tel tems une certaine maladie, que le Médecin ne pouvait pas être ailleurs que dans la ville où il était, que ta tante devait l'appeller, qu'il devait lui preſcrire les drogues qui l'ont guérie.

Un payſan croit qu'il a grêlé par hazard ſur ſon champ; mais le philoſophe ſçait qu'il n'y a point de hazard, & qu'il était impoſſible, dans la conſtitution de ce monde, qu'il ne grêlât pas ce jour-là en cet endroit.

Il y a des gens qui étant effrayés de cette vérité en accordent la moitié, comme des débiteurs qui offrent moitié à leurs créanciers, & demandent répit pour le reſte. Il y a, diſent-ils, des événemens néceſſaires, & d'autres qui ne le ſont pas ; il ſerait plaiſant qu'une partie de ce monde fût arrangée, & que l'autre ne le fût point; qu'une partie de ce qui arrive dût arriver, & qu'une autre partie de ce qui arrive ne dût pas arriver. Quand on y regarde de près, on voit que la doctrine contraire à celle du deſtin eſt abſurde ; mais il y a beaucoup de gens deſtinés à raiſonner mal, d'autres à ne point raiſonner du tout, d'autres à perſécuter ceux qui raiſonnent.

Vous me demandez ce que deviendra la liberté ? Je ne vous entends pas. Je ne ſçais ce que c'eſt que cette liberté dont vous parlez; il y a ſi long-tems que vous diſputez ſur ſa nature, qu'aſſûrément vous ne la connaiſſez pas. Si vous voulez, ou plutôt, ſi vous pouvez examiner paiſiblement avec moi ce que c'eſt, paſſez à la lettre L.



DIEU.

SOus l'empire d'Arcadius, Logomacos, théologal de Conſtantinople, alla en Scythie, & s'arrêta au pié du Caucaſe, dans les fertiles plaines de Zéphirim, ſur les frontiéres de la Colchide. Le bon vieillard Dondindac était dans ſa grande ſalle-baſſe, entre ſa grande bergerie & ſa vaſte grange, il était à genoux avec ſa femme, ſes cinq fils & ſes cinq filles, ſes parens & ſes valets, & tous chantaient les louanges de Dieu après un léger repas. Que fais-tu là, idolâtre? lui dit Logomacos. Je ne ſuis point idolâtre, dit Dondindac. Il faut bien que tu ſois idolâtre, dit Logomacos, puiſque tu es Scythe, & que tu n'es pas Grec. Ça, dis-moi, que chantais-tu dans ton barbare jargon de Scythie? Toutes les langues ſont égales aux oreilles de Dieu, répondit le Scythe; nous chantions ſes louanges. Voilà qui eſt bien extraordinaire, reprit le Théologal; une famille Scythe qui prie Dieu ſans avoir été inſtruite par nous! Il engagea bien-tôt une converſation avec le Scythe Dondindac; car le Théologal ſçavait un peu de Scythe, & l'autre un peu de Grec. On a retrouvé cette converſation dans un Manuſcrit conſervé dans la Bibliothéque de Conſtantinople.

LOGOMACOS.

Voyons ſi tu ſçais ton catéchiſme? Pourquoi pries-tu Dieu?

DONDINDAC.

C'eſt qu'il eſt juſte d'adorer l'Etre Suprême de qui nous tenons tout.

LOGOMACOS.

Pas mal pour un barbare! Et que lui demandes-tu?

DONDINDAC.

Je le remercie des biens dont je jouis, & même des maux dans leſquels il m'éprouve; mais je me garde bien de lui rien demander; il ſçait mieux que nous ce qu'il

nous faut ; & je craindrais d'ailleurs de demander du beau tems quand mon voisin demanderait de la pluye.

LOGOMACOS.

Ah! je me doutais bien qu'il allait dire quelque sottise. Reprenons les choses de plus haut : Barbare, qui t'a dit qu'il y a un Dieu ?

DONDINDAC.

La nature entiére.

LOGOMACOS.

Cela ne suffit pas. Quelle idée as-tu de Dieu ?

DONDINDAC.

L'idée de mon créateur, de mon maître, qui me récompensera si je fais bien, & qui me punira si je fais mal.

LOGOMACOS.

Bagatelles, pauvretés que cela ! Venons à l'essentiel. Dieu est-il infini *secundum quid*, ou selon l'essence ?

DONDINDAC.

Je ne vous entends pas.

LOGOMACOS.

Bête brute ! Dieu est-il en un lieu, ou hors de tout lieu, ou en tout lieu ?

DONDINDAC.

Je n'en sçais rien. --- Tout comme il vous plaira.

LOGOMACOS.

Ignorant ! Peut-il faire que ce qui a été n'ait point été, & qu'un bâton n'ait pas deux bouts ? voit-il le futur comme futur ou comme présent ? comment fait-il pour tirer l'être du néant, & pour anéantir l'être ?

DONDINDAC.

Je n'ai jamais examiné ces choses.

LOGOMACOS.

Quel lourdaut ! Allons, il faut s'abaisser, se proportionner. Dis-moi, mon ami, crois-tu que la matière puisse être éternelle ?

DONDINDAC.

Que m'importe qu'elle existe de toute éternité, ou non ; je n'existe pas moi de toute éternité. Dieu est toujours mon maître ; il m'a donné la notion de la justice,

je dois la ſuivre ; je ne veux point être philoſophe, je veux être homme.

LOGOMACOS.

On a bien de la peine avec ces têtes dures. Allons pié à pié : Qu'eſt-ce que Dieu ?

DONDINDAC.

Mon ſouverain, mon juge, mon pere.

LOGOMACOS.

Ce n'eſt pas-là ce que je demande. Quelle eſt ſa nature ?

DONDINDAC.

D'être puiſſant & bon.

LOGOMACOS.

Mais eſt-il corporel ou ſpirituel ?

DONDINDAC.

Comment voulez-vous que je le ſache ?

LOGOMACOS.

Quoi ? tu ne ſçais pas ce que c'eſt qu'un eſprit ?

DONDINDAC.

Pas le moindre mot : à quoi cela me ſervirait-il ? en ſerais-je plus juſte ? ſerais-je meilleur mari, meilleur pere, meilleur maître, meilleur citoyen ?

LOGOMACOS.

Il faut abſolument t'apprendre ce que c'eſt qu'un eſprit ; écoute, c'eſt, c'eſt, c'eſt.... Je te dirai cela une autrefois.

DONDINDAC.

J'ai bien peur que vous me diſiez moins ce qu'il eſt que ce qu'il n'eſt pas. Permettez-moi de vous faire à mon tour une queſtion. J'ai vû autrefois un de vos temples ; pourquoi peignez-vous Dieu avec une grande barbe ?

LOGOMACOS.

C'eſt une queſtion très-difficile & qui demande des inſtructions préliminaires.

DONDINDAC.

Avant de recevoir vos inſtructions, il faut que je vous conte ce qui m'eſt arrivé un jour. Je venais de faire bâtir un cabinet au bout de mon jardin ; j'entendis une taupe

qui raisonnait avec un hanneton : Voilà une belle fabrique, disait la taupe ; il faut que ce soit une taupe bien puissante qui ait fait cet ouvrage. Vous vous moquez, dit le hanneton, c'est un hanneton tout plein de génie qui est l'Architecte de ce bâtiment. Depuis ce tems-là j'ai résolu de ne jamais disputer.



ÉGALITÉ.

QUE doit un chien à un chien, & un cheval à un cheval? Rien, aucun animal ne dépend de son semblable ; mais l'homme ayant reçu le rayon de la divinité qu'on appelle raison, quel en est le fruit? c'est d'être esclave dans presque toute la terre.

Si cette terre était ce qu'elle semble devoir être, c'est-à-dire, si l'homme y trouvait partout une subsistance facile & assurée, & un climat convenable à sa nature, il est clair qu'il eût été impossible à un homme d'en asservir un autre. Que ce globe soit couvert de fruits salutaires, que l'air qui doit contribuer à notre vie ne nous donne point les maladies & la mort, que l'homme n'ait besoin d'autre logis & d'autre lit que celui des dajms & des chevreuils ; alors les Gengiskan & les Tamerlan n'auront de valets que leurs enfans, qui seront assez honnêtes gens pour les aider dans leur vieillesse.

Dans cet état si naturel dont jouissent tous les quadrupedes, les oiseaux & les reptiles, l'homme serait aussi heureux qu'eux, la domination serait alors une chimere, une absurdité à laquelle personne ne penserait ; car pourquoi chercher des serviteurs quand vous n'avez besoin d'aucun service?

S'il passait par l'esprit à quelque individu à tête tiranique & à bras nerveux d'asservir son voisin moins fort que lui, la chose serait impossible, l'oprimé serait à cent lieues ; avant que l'opresseur eût pris ses mesures.

Tous les hommes feraient donc néceſſairement égaux, s'ils étaient ſans beſoins. La miſere attachée à notre eſpece ſubordonne un homme à un autre homme ; ce n'eſt pas l'inégalité qui eſt un malheur réel, c'eſt la dépendance. Il importe fort peu que tel homme s'appelle Sa Hauteſſe, tel autre Sa Sainteté ; mais il eſt dur de ſervir l'un & l'autre.

Une famille nombreuſe a cultivé un bon terroir ; deux petites familles voiſines ont des champs ingrats & rebelles ; il faut que les deux pauvres familles ſervent la famille opulente, ou qu'ils l'égorgent, cela va ſans difficulté. Une des deux familles indigentes va offrir ſes bras à la riche pour avoir du pain ; l'autre va l'attaquer & eſt battue ; la famille ſervante eſt l'origine des domeſtiques & des manœuvres ; la famille batue eſt l'origine des eſclaves.

Il eſt impoſſible dans notre malheureux globe que les hommes vivans en ſocieté ne ſoient pas diviſés en deux claſſes, l'une d'oppreſſeurs, l'autre d'opprimés ; & ces deux ſe ſubdiviſent en mille, & ces mille ont encore des nuances différentes.

Tous les opprimés ne ſont pas abſolument malheureux. La plûpart ſont nés dans cet état, & le travail continuel les empêche de trop ſentir leur ſituation ; mais quand il la ſentent, alors on voit des guerres, comme celle du parti populaire contre le parti du ſénat à Rome ; celles des païſans en Allemagne, en Angleterre, en France. Toutes ces guerres finiſſent tôt ou tard par l'aſſerviſſement du peuple, parce que les puiſſans ont l'argent, & que l'argent eſt maître de tout dans un état ; je dis dans un état, car il n'en eſt pas de même de nation à nation. La nation qui ſe ſervira le mieux du fer, ſubjuguera toujours celle qui aura plus d'or & moins de courage.

Tout homme naît avec un penchant aſſez violent pour la domination, la richeſſe & les plaiſirs ; & avec beaucoup de goût pour la pareſſe : par conſéquent tout homme voudrait avoir l'argent & les femmes ou les filles des autres, être leur maître, les aſſujettir à tous ſes ca-

prices, & ne rien faire, ou du moins faire que des choses très agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles dispositions il est aussi impossible que les hommes soient égaux, qu'il est impossible que deux prédicateurs ou deux professeurs de théologie ne soient pas jaloux l'un de l'autre.

Le genre humain tel qu'il est, ne peut subsister à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possedent rien du tout. Car certainement un homme à son aise ne quittera pas sa terre pour venir labourer la vôtre; Et si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un maître des requêtes qui vous la fera. L'égalité est donc à la fois la chose la plus naturelle, & en même temps la plus chimérique.

Comme les hommes sont excessifs en tout quand ils le peuvent, on a outré cette inégalité; on a prétendu dans plusieurs pays qu'il n'était pas permis à un citoyen de sortir de la contrée où le hazard l'a fait naître; le sens de cette loi est visiblement: *Ce pays est si mauvais & si mal gouverné que nous défendons à chaque individu d'en sortir, de peur que tout le monde n'en sorte.* Faites mieux; donnez à tous vos sujets envie de demeurer chez vous, & aux étrangers d'y venir.

Chaque homme dans le fond de son cœur a droit de se croire entiérement égal aux autres hommes: il ne s'ensuit pas de-là que le cuisinier d'un cardinal doive ordonner à son maître de lui faire à diner; mais le cuisinier peut dire: Je suis homme comme mon maître; je suis né comme lui en pleurant; il mourra comme moi dans les mêmes angoisses & les mêmes cérémonies; nous faisons tous deux les mêmes fonctions animales; si les Turcs s'emparent de Rome, & si alors je suis cardinal & mon maître cuisinier, je le prendrai à mon service. Tout ce discours est raisonnable & juste; mais en attendant que le grand Turc s'empare de Rome, le cuisinier doit faire son devoir, ou toute societé humaine est pervertie.

A l'égard d'un homme qui n'est ni cuisinier d'un cardinal ni revétu d'aucune autre charge dans l'état; à l'égard d'un particulier qui ne tient à rien, mais qui est fâ-

ché d'être reçu partout avec l'air de la protection ou du mépris, qui voit évidemment que plusieurs *Monsignors* n'ont ni plus de science, ni plus d'esprit, ni plus de vertu que lui, & qui s'ennuie d'être quelquefois dans leur antichambre, quel parti doit-il prendre? celui de s'en aller.

ENFER.

DEs que les hommes vécurent en société, ils durent s'apercevoir que plusieurs coupables échapaient à la sévérité des loix; ils punissaient les crimes publics; il falut établir un frein pour les crimes secrets; la religion seule pouvait être ce frein. Les Persans, les Caldéens, les Egyptiens, les Grecs, imaginerent des punitions après la vie, & de tous les peuples anciens que nous connaissons, les Juifs furent les seuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il est ridicule de croire, ou de feindre de croire, sur quelques passages très obscurs, que l'enfer était admis par les anciennes loix des Juifs, par leur Lévitique, par leur décalogue, quand l'auteur de ces loix ne dit pas un seul mot qui puisse avoir le moindre raport avec les châtimens de la vie future. On serait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque, Vous êtes un homme inconséquent & sans probité, comme sans raison, très indigne du nom de législateur que vous vous arrogez. Quoi, vous connaissez un dogme aussi réprimant, aussi nécessaire au peuple que celui de l'enfer, & vous ne l'annoncez pas expressément! & tandis qu'il est admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laisser deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit? Ou vous êtes un ignorant qui ne savez pas que cette créance était universelle en Egypte, en Caldée, en perse; ou vous êtes un homme très mal avisé, si étant instruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la baze de votre religion.

Les auteurs des loix Juives pouraient tout au plus répondre, Nous avouons que nous sommes excessivement ignorans, que nous avons apris à écrire fort tard, que notre peuple était un horde sauvage & barbare, qui de notre aveu erra près d'un demi-siécle dans des déserts impraticables, qu'elle usurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuses, & par les cruautés les plus détestables dont jamais l'histoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées; comment voulez-vous que nous puissions (nous les plus terrestres des hommes) inventer un systême tout spirituel?

Nous ne nous servions du mot qui répond à *ame*, que pour signifier *la vie*; nous ne connûmes notre Dieu & ses ministres, ses anges, que comme des êtres corporels: la distinction de l'ame & du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une philosophie très fine. Demandez aux Hotentots, & aux négres, qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaissent la vie à venir? Nous avons cru faire assez de persuader à notre peuple, que Dieu punissait les malfaiteurs jusqu'à la quatrieme génération, soit par la lépre, soit par des morts subites, soit par la perte du peu de bien qu'on pouvait posséder.

On repliquerait à cette apologie, Vous avez inventé un systême dont le ridicule saute aux yeux, car le malfaiteur qui se portait bien, & dont la famille prospérait, devait nécessairement se moquer de vous.

L'Apologiste de la Loi Judaïque répondrait alors, vous vous trompez; car pour un criminel qui raisonnait juste, il y en avait cent qui ne raisonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne se sentait puni ni dans son corps, ni dans celui de son fils, craignait pour son petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcere puant, auquel nous étions très sujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années: il y a toujours des malheurs dans une famille; & nous faisions aisément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengeresse des fautes secrettes.

Il ſerait aiſé de repliquer à cette réponſe, & de dire, votre excuſe ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très honnêtes gens perdent la ſanté & leurs biens; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne ſoit arrivé des malheurs, ſi ces malheurs ſont des châtimens de Dieu, toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le Prêtre Juif pourrait repliquer encore; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, & d'autres qui ſont envoyés de Dieu expreſſément. Mais on ferait voir à ce raiſonneur combien il eſt ridicule de penſer que la fiévre & la grêle ſont tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les Phariſiens & les Eſſéniens chez les Juifs, admirent la créance d'un enfer à leur mode: ce dogme avait déjà paſſé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les Chrétiens.

Pluſieurs Peres de l'Egliſe ne crurent point les peines éternelles; il leur paraiſſait abſurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chevre. Virgile a beau dire dans ſon ſixieme chant de l'Enéïde,

Sedet æternumque ſedebit infelix Theſeus.

Il prétend envain que Théſée eſt aſſis pour jamais ſur une chaiſe, & que cette poſture eſt ſon ſupplice. D'autres croyaient que Théſée eſt un héros qui n'eſt point aſſis en enfer, & qu'il eſt dans les Champs Eliſées.

Il n'y a pas long-tems qu'un bon & honnête Miniſtre Huguenot prêcha, & écrivit que les damnés auraient un jour leur grace, qu'il fallait une proportion entre le péché & le ſupplice, & qu'une faute d'un moment ne peut mériter un châtiment infini. Les Prêtres ſes confreres dépoſérent ce juge indulgent; l'un d'eux lui dit: Mon ami, je ne crois pas plus l'enfer éternel que vous; mais il eſt bon que votre ſervante, votre tailleur, & même votre procureur le croient.

ETATS, GOUVERNEMENS.

Quel est le meilleur ?

JE n'ai jusqu'à présent connu personne qui n'ait gouverné quelque Etat. Je ne parle pas de Messieurs les Ministres qui gouvernent en effet les uns deux ou trois ans, les autres six mois, les autres six semaines; je parle de tous les autres hommes qui à souper, ou dans leur cabinet étalent leur systême de gouvernement, réformant les armées, l'Eglise, la robe, & la finance.

L'Abbé de Bourzeis se mit à gouverner la France vers l'an 1645. sous le nom de Cardinal de Richelieu, & fit ce testament politique dans lequel il veut enrôler la noblesse dans la Cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux Chambres des Comptes & aux Parlemens, priver le Roi du produit de la gabelle; il assure sur-tout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que *la Provence seule a beaucoup plus de beaux ports de mer, que l'Espagne & l'Italie ensemble.*

L'Abbé de Bourzeis n'avait pas voyagé. Au reste, son ouvrage fourmille d'anacronismes & d'erreurs; il fait signer le Cardinal de Richelieu d'une maniere dont il ne signa jamais, ainsi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au surplus, il emploie un chapitre entier à dire que *la raison doit être la régle d'un Etat*, & à tâcher de prouver cette découverte; cet ouvrage de ténébres, ce bâtard de l'Abbé de Bourzeis a passé longtems pour le fils légitime du Cardinal de Richelieu, & tous les Académiciens dans leurs discours de réception, ne manquaient pas de louer déméfurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le Sr. Gratien de Courtils voyant le succès du testa-

ment politique de Richelieu, fit imprimer à la Haie le testament de Colbert, avec une belle lettre de M. Colbert au Roi. Il est clair que si ce Ministre avait fait un pareil testament, il eût fallu l'interdire; cependant ce livre a été cité par quelques Auteurs. Un autre gredin dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le testament de Louvois, plus mauvais encore, s'il se peut, que celui de Colbert; & un Abbé de Chévremont fit tester aussi Charles Duc de Lorraine.

M. de Boisguilebert, Auteur du détail de la France, imprimé en 1695. donna le projet inexécutable de la dixme royale, sous le nom du Maréchal de Vauban.

Un fou nommé la Jonchere, qui n'avait pas de pain, fit en 1720. un projet de finance en quatre volumes, & quelques sots ont cité cette production comme un ouvrage de la Jonchere le Trésorier général, s'imaginant qu'un Trésorier ne peut faire un mauvais livre de finances.

Mais il faut convenir que des hommes très-sages, très dignes peut-être de gouverner, ont écrit sur l'administration des Etats, soit en France, soit en Espagne, soit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'est pas qu'ils aient corrigé les Ministres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un Ministre ne se corrige point, & ne peut se corriger; il a pris sa croissance, plus d'instructions, plus de conseils, il n'a pas le tems de les écouter, le courant des affaires l'emporte; mais ces bons livres forment les jeunes gens destinés aux places, ils forment les Princes, & la seconde génération est instruite.

Le fort & le faible de tous les Gouvernemens a été examiné de près dans les derniers tems. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lû & vû dans quel état, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand Seigneur Terrien en France ne serait pas fâché d'être né en Allemagne; il serait souverain, au lieu d'être sujet. Un Pair de France serait fort aise d'avoir les priviléges de la Pairie Anglaise, il serait législateur.

L'homme de robe & le financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & sans préjugés?

Un membre du Conseil de Pondicheri, assez savant, revenait en Europe par terre avec un Brame, plus instruit que les Brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand Mogol? dit le Conseiller. Abominable, répondit le Brame; comment voulez-vous qu'un Etat soit heureusement gouverné par des Tartares? Nos Rayas, nos Omras, nos Nababs sont fort contens; mais les citoyens ne le sont guères; & des millions de citoyens sont quelque chose.

Le Conseiller & le Brame traverserent en raisonnant toute la haute Asie. Je fais une réflexion, dit le Brame, c'est qu'il n'y a pas une République dans toute cette vaste partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le Conseiller, mais elle n'a pas duré long-tems; il y en avoit encore une autre vers l'Arabie Pétrée, dans un petit coin nommé la Palestine, si on peut honorer du nom de République une horde de voleurs & d'usuriers, tantôt gouvernée par des Juges, tantôt par des especes de Rois, tantôt par des grands Pontifes, devenue esclave sept ou huit fois, & enfin chassée du pays qu'elle avait usurpé.

Je conçois, dit le Brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de Républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à de petits peuples qui se cachent dans des Isles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers, mais à la longue ils sont découverts & dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Asie mineure, le Conseiller dit au Brame: Croiriez-vous bien qu'il y a eu une République formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cent ans, & qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Gréce, les Gaules, l'Espagne, & l'Italie entière? Elle se tourna donc bien vîte en Monarchie, dit le Brame; vous l'avez deviné, dit l'autre. Mais cette Monarchie est tombée; & nous faisons tous les jours de belles dissertations pour

trouver

trouver les causes de sa décadence & de sa chûte. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien ; cet Empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe; j'espére bien qu'il en arrivera tout autant à l'Empire du grand Mogol.

A propos, dit l'Européen, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un état despotique, & plus de vertu dans une République ? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une République, & qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un État Monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élû par le peuple, ne le sera pas s'il est déshonoré ; au lieu qu'à la Cour il pourra aisément obtenir une charge, selon la maxime d'un grand Prince, qu'un courtisan pour réussir doit n'avoir ni honneur, ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieusement dans une Cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une République, il n'a personne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les loix & & les religions soient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourures à Moscou, & des étoffes de gaze à Dély ? Oui, sans doute, dit le Brame ; toutes les loix qui concernent la Physique, sont calculées pour le méridien qu'on habite ; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Persan.

Les rites de la religion sont de même nature. Comment voudriez-vous, si j'étais chrétien, que je disse la Messe dans ma Province, où il n'y a ni pain, ni vin ? A l'égard des dogmes, c'est autre chose ; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t'elle pas commencé en Asie, d'où elle a été chassée, n'existe-t'elle pas vers la Mer Baltique, où elle était inconnue ?

Dans quel état, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre ? dit le Conseiller. Par-tout ailleurs que chez moi, dit son compagnon ; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Persans, & de Turcs qui en disaient autant. Mais encore une fois, dit l'Européen, quel état choisiriez-vous ? Le Brame répondit ; celui où

fitures sur son pain, la plûpart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la majesté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache & tous les diamans du grand Mogol sont parfaitement égaux, non-seulement aux yeux d'un Etre divin, mais à ceux d'un vrai philosophe ; & à l'égard des raisons que Dieu pouvait avoir d'ordonner un tel déjeûner au prophête, ce n'est pas à nous de les demander.

Il suffit de faire voir que ces commandemens qui nous paraissent étranges, ne le parurent pas aux Juifs. Il est vrai que la sinagogue ne permettait pas du temps de St. Jérôme la lecture d'Ezéchiel avant l'âge de trente ans ; mais c'était parce que dans le chapitre 18. il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de son pere, & qu'on ne dira plus, Les peres ont mangé des raisins verds, & les dents des enfans en sont agacées.

En cela il se trouvait expressément en contradiction avec Moïse, qui au chap. 28. des Nombres, assure que les enfans portent l'iniquité des peres, jusqu'à la troisiéme & quatriéme génération.

Ezéchiel au chap. 20. fait dire encor au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne sont pas bons.* Voilà pourquoi la sinagogue interdisait aux jeunes gens la lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des loix de Moïse.

Les Censeurs de nos jours sont encor plus étonnés du chap. 16. d'Ezéchiel ; voici comme ce prophête s'y prend pour faire connaître les crimes de Jérusalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille : Lorsque vous nâquites, on ne vous avait point encor coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point salée, vous étiez toute nue, j'eus pitié de vous ; vous êtes devenue grande, votre sein s'est formé, votre poil a paru ; j'ai passé, je vous ai vuë ; j'ai connu que c'était le temps des amans ; j'ai couvert votre ignominie ; je me suis étendu sur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chaussée ; je vous ai donné une écharpe de coton, des brasselets, un colier ; je vous ai mis une pierrerie au nez,

l'on n'obéit qu'aux loix. C'est une vieille réponse, dit le Conseiller; elle n'en est pas plus mauvaise, dit le Brame. Où est ce pays-là? dit le Conseiller. Le Brame dit il faut le chercher.

D'EZECHIEL.

De quelques passages singuliers de ce Prophête, & de quelques usages anciens.

ON sait assez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des usages anciens par les modernes: qui voudrait réformer la Cour d'Alcinoüs dans l'Odyssée sur celle du grand Turc, ou de Louis XIV., ne serait pas bien reçu des Savans: qui reprendrait Virgile d'avoir représenté le Roi Evandre couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des Ambassadeurs, serait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Juifs sont encore plus différentes des nôtres, que celles du Roi Alcinoüs, de Nausicas sa fille, & du bon homme Evandre. Ezéchiel esclave chez les Caldéens eut une vision près de la petite riviere de Chobar qui se perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vû des animaux à quatre faces, & à quatre aîles avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes seules, & qui avaient l'esprit de vie; ces symboles plaisent même à l'imagination; mais plusieurs critiques se sont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet couvert de merde.

Le Prophête s'écria, pouah! pouah! pouah! mon ame n'a point été jusqu'ici pollue; & le Seigneur lui répondit: Eh bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrément d'homme, & vous paîtrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'est point d'usage de manger de telles con-

fitures ſur ſon pain, la plûpart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la majeſté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache & tous les diamans du grand Mogol ſont parfaitement égaux, non-ſeulement aux yeux d'un Etre divin, mais à ceux d'un vrai philoſophe ; & à l'égard des raiſons que Dieu pouvait avoir d'ordonner un tel déjeûner au prophête, ce n'eſt pas à nous de les demander.

Il ſuffit de faire voir que ces commandemens qui nous paraiſſent étranges, ne le parurent pas aux Juifs. Il eſt vrai que la ſinagogue ne permettait pas du temps de St. Jérôme la lecture d'Ezéchiel avant l'âge de trente ans ; mais c'était parce que dans le chapitre 18. il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de ſon pere, & qu'on ne dira plus, Les peres ont mangé des raiſins verds, & les dents des enfans en ſont agacées.

En cela il ſe trouvait expreſſément en contradiction avec Moïſe, qui au chap. 28. des Nombres, aſſure que les enfans portent l'iniquité des peres, juſqu'à la troiſiéme & quatriéme génération.

Ezéchiel au chap. 20. fait dire encor au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne ſont pas bons.* Voilà pourquoi la ſinagogue interdiſait aux jeunes gens la lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des loix de Moïſe.

Les Cenſeurs de nos jours ſont encor plus étonnés du chap. 16. d'Ezéchiel ; voici comme ce prophête s'y prend pour faire connaître les crimes de Jéruſalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille : Lorſque vous nâquites, on ne vous avait point encor coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point ſalée, vous étiez toute nue, j'eus pitié de vous ; vous êtes devenue grande, votre ſein s'eſt formé, votre poil a paru ; j'ai paſſé, je vous ai vuë ; j'ai connu que c'était le temps des amans ; j'ai couvert votre ignominie ; je me ſuis étendu ſur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chauſſée ; je vous ai donné une écharpe de coton, des braſſelets, un colier ; je vous ai mis une pierrerie au nez,

des pendans d'oreilles, & une couronne ſur la tête, &c.

Alors, ayant confiance à votre beauté, vous avez forniqué pour votre compte avec tous les paſſans... Et vous avez bâti un mauvais lieu.... & vous vous êtes proſtituée juſques dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les paſſans.... & vous avez couché avec des Egyptiens.... & enfin, vous avez payé des amans, & vous leur avez fait des préſens, afin qu'ils couchaſſent avec vous.... & en payant au-lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles.... Le proverbe eſt, telle mere, telle fille, & c'eſt ce qu'on dit de vous, &c.

On s'éléve encor davantage contre le chap. 23. Une mere avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'appellait Oholla, & la petite Oliba.... *Oholla a été folle des jeunes Seigneurs, Magiſtrats, Cavaliers ; elle a couché avec des Egyptiens dès ſa premiere jeuneſſe.... Oliba ſa ſœur a bien plus forniqué encor avec des Officiers, des Magiſtrats & des Cavaliers bien faits ; elle a découvert ſa turpitude, elle a multiplié ſes fornications, elle a recherché avec emportement les embraſſemens de ceux qui ont leur membre comme une ane, & qui répandent leur ſemence comme des chevaux....*

Ces deſcriptions qui effarouchent tant d'eſprits faibles, ne ſignifient pourtant que les iniquités de Jéruſalem & de Samarie ; les expreſſions qui nous paraiſſent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté ſe montre ſans crainte, dans un endroit de l'Ecriture. Il y eſt ſouvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle ſe ſert pour exprimer l'accouplement de Boos avec Ruth, de Judas avec ſa belle-fille, ne ſont point déshonnêtes en Hébreu, & le ſeraient en notre langue.

On ne ſe couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de ſa nudité ; comment dans ce temps-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puiſqu'on touchait les génitoires de ceux à qui on faiſait quelque promeſſe ? c'était une marque de reſpect, un ſymbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les Seigneurs chatelains mettaient leurs mains entre celles de leurs Seigneurs Paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuiſſe. Eliezer met la main ſous la cuiſſe d'Abraham : Joſeph met la main ſous la cuiſſe de Jacob. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient ſi éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'oſons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en proceſſion un grande figure du membre viril nommé Phallum, pour remercier les Dieux de la bonté qu'ils ont de faire ſervir ce membre à la propagation du genre humain.

Tout cela prouve aſſez que nos bienſéances ne ſont pas les bienſéances des autres peuples. Dans quel temps y a-t-il eu chez les Romains plus de politeſſe que du temps du ſiécle d'Auguſte ? Cependant, Horace ne fait nulle difficulté de dire dans une piéce morale,

Nec metuo, nedum futuo, vir rure recurrat.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, ſerait regardé comme un crocheteur yvre ; ce mot, & pluſieurs autres dont ſe ſervent Horace & d'autres auteurs, nous paraît encor plus indécent que les expreſſions d'Ezéchiel. Défaiſons-nous de tous nos préjugés quand nous liſons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des nations éloignées. La nature eſt la même par-tout, & les uſages par-tout différens.



FABLES.

LEs plus anciennes Fables ne ſont-elles pas viſiblement allégoriques ? La premiere que nous connaiſſions dans notre manière de ſupputer les temps, n'eſt-ce pas celle qui eſt rapportée dans le neuviéme chapitre du livre des Juges ? Il fallut choiſir un roi parmi les arbres ; l'olivier ne voulut point abandonner le ſoin de ſon huile, ni le figuier celui de ſes figues, ni la vigne celui de ſon vin, ni les autres arbres celui de leur fruit ; le chardon qui n'était bon à rien, ſe fit roi, parce qu'il avait des épines & qu'il pouvait faire du mal.

L'ancienne fable de Vénus, telle qu'elle eſt rapportée dans Héſiode, n'eſt-elle pas une allégorie de la nature entiere ? Les parties de la génération ſont tombées de l'éther ſur le rivage de la mer ; Vénus naît de cette écume précieuſe ; ſon premier nom eſt celui d'amante de la génération : y a-t-il une image plus ſublime ? Cette Vénus eſt la Déeſſe de la beauté ; la beauté ceſſe d'être aimable, ſi elle marche ſans les graces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime.

La ſageſſe eſt conçue dans le cerveau du maître des dieux ſous le nom de Minerve ; l'ame de l'homme eſt un feu divin que Minerve montre à Prométhée, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il eſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entiere. La plûpart des autres fables ſont ou la corruption des hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes fables comme de nos contes modernes ; il y en a de moraux qui ſont charmans, il y en a qui ſont inſipides.

FANATISME.

LE Fanatiſme eſt à la ſuperſtition, ce que le tranſport eſt à la fiévre, ce que la rage eſt à la colere. Celui qui a des extaſes, des viſions, qui prend des ſonges pour des réalités, & ſes imaginations pour des prophéties, eſt un entouſiaſme; celui qui ſoutient ſa folie par le meurtre, eſt un fanatique. Barthelemi Diaz, retiré à Nuremberg, qui était fermement convaincu que le Pape eſt l'Antechriſt de l'Apocalipſe, & qu'il a le ſigne de la bête, n'était qu'un entouſiaſte; ſon frere Barthelemi Diaz qui partit de Rome pour aller aſſaſſiner ſaintement ſon frere, & qui le tua en effet pour l'amour de Dieu, était un des plus abominables fanatiques que la ſuperſtition ait pû jamais former.

Polieucte qui va au temple dans un jour de ſolemnité renverſer & caſſer les ſtatues & les ornemens, eſt un fanatique moins horrible que Diaz, mais non moins ſot. Les aſſaſſins du Duc François de Guiſe, de Guillaume Prince d'Orange, du Roi Henri III. & du Roi Henri IV., de tant d'autres, étaient des énerguménes malades de la même rage que Diaz.

Le plus déteſtable exemple de Fanatiſme, eſt celui des bourgeois de Paris qui coururent aſſaſſiner, égorger, jetter par les fenêtres, mettre en piéces la nuit de St. Barthelemi leurs concitoyens qui n'allaient point à la Meſſe.

Il y a des Fanatiques de ſang froid; ce ſont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penſer comme eux; & ces juges-là ſont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre humain, que n'étant pas dans un accès de fureur, comme les Cléments, les Châtels, les Ravaillacs, les Gérards, les Damiens, il ſemble qu'ils pourraient écouter la raiſon.

Lorſqu'une fois le Fanatiſme a gangrené un cerveau, la maladie eſt preſque incurable. J'ai vu des convulſionnaires, qui en parlant des miracles de St. Pâris, s'échauf-

ſaient par degrés malgré eux ; leurs yeux s'enflamaient ; leurs membres tremblaient, la fureur défigurait leur viſage, & ils auraient tué quiconque les eût contredits.

Il n'y a d'autre remède à cette maladie épidémique que l'eſprit philoſophique, qui répandu de proche en proche adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal ; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir & attendre que l'air ſoit purifié. Les loix & la religion ne ſuffiſent pas contre la peſte des ames ; la religion loin d'être pour elles un aliment ſalutaire, ſe tourne en poiſon dans les cerveaux infectés. Ces miſérables ont ſans ceſſe préſent à l'eſprit l'exemple d'Aod, qui aſſaſſine le Roi Eglon ; de Judith, qui coupe la tête d'Holopherne en couchant avec lui ; de Samuel, qui hâche en morceaux le roi Agag : ils ne voyent pas que ces exemples qui ſont reſpectables dans l'antiquité, ſont abominables dans le temps préſent ; ils puiſent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les loix ſont encor très-impuiſſantes contre cet accès de rage ; c'eſt comme ſi vous liſiez un arrêt du conſeil à un frénétique. Ces gens-là ſont perſuadés que l'Eſprit-Saint qui les pénètre, eſt au-deſſus des loix, que leur entouſiaſme eſt la ſeule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, & qui en conſéquence eſt sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Ce ſont d'ordinaire les fripons qui conduiſent les Fanatiques, & qui mettent le poignard entre leurs mains ; ils reſſemblent à ce vieux de la montagne, qui faiſait, dit-on, goûter les joies du paradis à des imbéciles, & qui leur promettait une éternité de ces plaiſirs, dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient aſſaſſiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une ſeule religion dans le monde qui n'ait pas été ſouillée par le fanatiſme, c'eſt celle des lettrés de la Chine. Les ſectes des philoſophes étaient non-ſeulement exemptes de cette peſte, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la philoſophie eſt de rendre l'ame tran-

quille, & le fanatiſme eſt incompatible avec la tranquillité. Si notre ſainte religion a été ſi ſouvent corrompue par cette fureur infernale, c'eſt à la folie des hom-qu'il faut s'en prendre.

Ainſi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'uſage;
Il le reçut pour ſon ſalut,
Il s'en ſervit pour ſon dommage,

BERTAUD, *Evêque de Sées*

FAUSSETÉ.

DES VERTUS HUMAINES.

QUand le Duc de la Rochefoucault eut écrit ſes penſées ſur l'amour propre, & qu'il eut mis à découvert ce reſſort de l'homme, un monſieur *Eſprit*, de l'Oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé, *De la fauſſeté des vertus humaines*. Cet Eſprit dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grace il termine chaque chapitre en renvoyant à la charité chrétienne. Ainſi ſelon le ſieur Eſprit, ni Caton, ni Ariſtide, ni Marc-Aurèle, ni Epictète, n'étaient des gens de bien; mais on n'en peut trouver que chez les chrétiens. Parmi les chrétiens il n'y a de vertu que chez les catholiques; parmi les catholiques, il falait encor en excepter les Jéſuites, ennemis des Oratoriens; partant la vertu ne ſe trouvait guères que chez les ennemie des Jéſuites.

Ce Mr. Eſprit commence par dire, que la prudence n'eſt pas une vertu; & ſa raiſon eſt qu'elle eſt ſouvent trompée. C'eſt comme ſi on diſait que Céſar n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si Mr. Eſprit avait été philoſophe, il n'auroit pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuſe; car un ſcélerat peut être très-prudent, & j'en ai connu de cette eſpéce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis !

- Qu'eſt-ce que la vertu, mon ami ? C'eſt de faire du bien. Fais nous en, & cela ſuffit. Alors nous te ferons grace du motif. Quoi ! ſelon toi, il n'y aura nulle différence enrre les Préſident de Thou, & Ravaillac ? entre Ciceron & ce Popilius auquel il avait ſauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent ? & tu déclareras Epictète & Porphire des coquins, pour n'avoir pas ſuivi nos dogmes ? Une telle inſolence révolte. Je n'en dirai pas d'avantage, car je me mettrais en colère.

FIN CAUSE FINALE.

IL paraît qu'il faut être forcené pour nier que les eſtomacs ſoient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté il faut avoir un étrange amour des cauſes finales pour aſſurer que la pierre a été formée pour bâtir des maiſons, & que les vers à ſoie ſont nés à la Chine afin que nous ayons du ſatin en Europe.

Mais, dit-on, ſi Dieu a fait viſiblement une choſe à deſſein, il a donc fait toutes choſes à deſſein. Il eſt ridicule d'admettre la providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui eſt fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement ſans objet, nul effet ſans cauſe ; donc tout eſt également le réſultat, le produit d'une cauſe finale ; donc il eſt auſſi vrai de dire que les nés ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de diamans, qu'il eſt vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les ſons, & les yeux pour recevoir la lumiere.

Je crois qu'on peut aiſément éclaircir cette difficulté, quand les effets ſont invariablement les mêmes, en tous lieux & en tout temps ; quand ces effets uniformes ſont indépendants des êtres auxquels ils appartiennent, alors il y a viſiblement une cauſe finale.

Tous les animaux ont des yeux, & ils voyent ;

tous ont des oreilles, & ils entendent; tous une bouche par laquelle ils mangent; un estomac, ou quelque chose d'aprochant, par lequel ils digerent; tous un orifice qui expulse les excrémens, tous un instrument de la génération: & ces dons de la nature opérent en eux sans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des causes finales clairement établies, & c'est pervertir notre faculté de penser, que de nier une vérité si universelle.

Mais les pierres en tout lieu & en tout temps, ne composent pas des bâtimens; tous les nés ne portent pas des lunettes; tous les doigts n'ont pas une bague; toutes les jambes ne sont pas couvertes de bas de soie. Un ver à soie n'est donc pas fait pour couvrir mes jambes, comme votre bouche est faite pour manger, & votre derriere pour aller à la garderobe. Il y a donc des effets produits par des causes finales, & des effets en très grand nombre qu'on ne peut appeller de ce nom.

Mais les uns & les autres sont également dans le plan de la providence générale: rien ne se fait sans doute malgré elle, ni même sans elle. Tout ce qui appartient à la nature est uniforme, immuable, est l'ouvrage immédiat du maître; c'est lui qui a créé les loix par lesquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cause du flux & du reflux de l'Océan, & le soleil pour son quart: c'est lui qui a donné un mouvement de rotation au soleil, par lequel cet astre envoie en cinq minutes & demie des rayons de lumiere dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, si après bien des siécles nous nous sommes avisés d'inventer des ciseaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre chose, sinon, que Dieu nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrons nécessairement industrieux & carnassiers?

Les moutons n'ont pas sans doute été faits absolument pour être cuits & mangés, puisque plusieurs nations s'abstiennent de cette horreur. Les hommes ne sont pas créés essentiellement pour se massacrer, puisque les Brames & les Quakers ne tuent personne; mais la pâte dont nous

sommes paitris produit souvent des massacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des persécutions & des impertinences. Ce n'est pas que la formation de l'homme soit précisément la cause finale de nos fureurs & de nos sotises; car une cause finale est universelle & invariable en tout temps & en tout lieu. Mais les horreurs & les absurdités de l'espece humaine n'en sont pas moins dans l'ordre éternel des choses. Quand nous battons notre bled, le fléau est la cause finale de la séparation du grain; mais si ce fléau en battant mon grain écrase mille insectes, ce n'est pas par ma volonté déterminée, ce n'est pas non plus par hazard; c'est que ces insectes se sont trouvés cette fois sous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'est une suite de la nature des choses, qu'un homme soit ambitieux, que cet homme enrégimente quelquefois d'autres hommes, qu'il soit vainqueur, ou qu'il soit battu; mais jamais on ne pourra dire, L'homme a été créé de Dieu pour être tué à la guerre.

Les instrumens que nous a donnés la nature ne peuvent être toujours des causes finales en mouvement qui ayent leur effet immanquable. Les yeux donnés pour voir ne sont pas toujours ouverts; chaque sens a ses temps de repos. Il y a même des sens dont on ne fait jamais d'usage. Par exemple, une malheureuse imbécile enfermée dans un cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait sortir une génération nouvelle; mais la cause finale n'en subsiste pas moins, elle agira dès qu'elle sera libre.

FOLIE.

IL n'est pas question de renouveller le livre d'Erasme, qui ne serait aujourd'hui qu'un lieu commun assez insipide.

Nous appellons folie cette maladie des organes du cerveau qui empêche un homme nécessairement de penser & d'agir comme les autres; ne pouvant gérer son

bien, on l'interdit; ne pouvant avoir des idées convenables à la société, on l'en exclut; s'il eſt dangereux, on l'enferme; s'il eſt furieux, on le lie.

Ce qu'il eſt important d'obſerver, c'eſt que cet homme n'eſt point privés d'idées; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & ſouvent quand il dort. On peut demander comment ſon ame ſpirituelle, immortelle, logée dans ſon cerveau, recevant toutes les idées par les ſens très-nettes & très diſtinctes, n'en porte cependant jamais un jugement ſain? Elle voit les objets comme l'ame d'Ariſtote & de Platon, de Loke & de Newton les voyaient; elle entend les mêmes ſons, elle a le même ſens du toucher; comment donc recevant les perceptions que les plus ſages éprouvent, en fait-elle un aſſemblage extravagant ſans pouvoir s'en diſpenſer? Si cette ſubſtance ſimple & éternelle a pour ſes actions les mêmes inſtrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus ſages, elle doit raiſonner comme eux. Qui peut l'en empêcher? Je conçois bien à toute force que ſi mon fou voit du rouge, & les ſages du bleu; ſi quand les ſages entendent de la muſique, mon fou entend le braïement d'un ane; ſi quand ils ſont au ſermon, mon fou croit être à la comédie; ſi quand ils entendent oui, il entend non; alors ſon ame doit penſer au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux; il n'y a nulle raiſon apparente pour laquelle ſon ame ayant reçu par ſes ſens tous ſes outils, ne peut en faire d'uſage. Elle eſt pure, dit-on, elle n'eſt ſujette par elle-même à aucune infirmité; la voilà pourvue de tous les ſecours néceſſaires: quelque choſe qui ſe paſſe dans ſon corps, rien ne peut changer ſon eſſence: cependant on la méne dans ſon étui aux petites maiſons.

Cette réflexion peut faire ſoupçonner que la faculté de penſer donnée de Dieu à l'homme, eſt ſujette au dérangement comme les autres ſens. Un fou eſt un malade dont le cerveau patit, comme le gouteux eſt un malade qui ſouffre aux piés & aux mains; il penſait par le cerveau, comme il marchait avec les piés, ſans rien connaître ni de ſon pouvoir incompréhenſible de marcher,

ni de son pouvoir non moins incompréhensible de penser. On a la goute au cerveau comme aux piés. Enfin après mille ra sonnemens, il n'y a peut-être que la foi seule qui puisse nous convaincre qu'une substance simple & immatérielle puisse être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou ; Mon ami, quoique tu ayes perdu le sens commun, ton ame est aussi spirituelle, aussi pure, aussi immortelle que la nôtre ; mais notre ame est bien logée, & la tienne l'est mal ; les fenêtres de la maison sont bouchées pour elle ; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou dans ses bons moments leur répondrait, Mes amis, vous supposez à votre ordinaire ce qui est en question ; mes fenêtres sont aussi-bien ouvertes que les vôtres, puisque je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles : il faut donc nécessairement que mon ame fasse un mauvais usage de ses sens, ou que mon ame ne soit elle-même qu'un sens vitié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame est folle par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre ; Mon confrere, Dieu a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames sages. Le fou répliquera ; Si je croyais ce que vous me dites, je serais encor plus fou que je ne le suis. De grace, vous qui en savez tant, dites-moi pourquoi je suis fou ?

Si les docteurs ont encor un peu de sens, ils lui répondront, Je n'en sais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes ; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulieres & suivies. Ils se croiront sages, & ils seront aussi fou que lui.

FRAUDE.

S'il faut user de fraudes pieuses avec le Peuple.

LE Fakir Bambabef rencontra un jour un des disciples de Confutsée, que nous nommons Confucius, & ce disciple s'appellait Ouang ; & Bambabef soutenait que le peuple a besoin d'être trompé, & Ouang prétendoit qu'il ne faut jamais tromper personne ; & voici le précis de leur dispute.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre suprême, qui ne nous montre pas les choses telles qu'elles sont ; il nous fait voir le soleil sous un diamêtre de deux ou trois piés, quoique cet astre soit un million de fois plus gros que la terre ; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées sur un même fond bleu, tandis qu'elles sont à des distances différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraisse ronde de loin ; il veut que le feu nous paraisse chaud, quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid ; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en est point une. Le soleil tel qu'il est placé à des millions de millions de lis * au-de-là de notre globe, n'est pas celui que nous voyons. Nous n'appercevons réellement, & nous ne pouvons appercevoir que le soleil qui se peint dans notre rétine, sous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les grosseurs & les distances ; il faut d'autres secours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. Ouang qui était très-patient lui expliqua la théorie de l'optique ; & Bambabef qui avait de la conception, se rendit aux

* *Un lis est de 124 pas.*

démonſtrations du diſciple de Confutſée ; puis il reprit la diſpute en ces termes.

BAMBABEF.

Si Dieu ne nous trompe pas par le miniſtère de nos ſens, comme je le croyais, avouez au moins que les Médecins trompent toujours les enfans pour leur bien ; ils leur diſent qu'ils leur donnent du ſucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je peux donc moi Fakir, tromper le peuple qui eſt auſſi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les aï jamais trompés ; je leur ai dit quand ils ont été malades, voilà une médecine très-amere, il faut avoir le courage de la prendre ; elle vous nuirait ſi elle était douce ; je n'ai jamais ſouffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fiſſent peur des eſprits, des revenans, des lutins, des ſorciers ; par-là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & ſages.

BAMBABEF.

Le peuple n'eſt pas né ſi heureuſement que votre famille.

OUANG.

Tous les hommes ſe reſſemblent ; ils ſont nés avec les mêmes diſpoſitions. Ce ſont les Fakirs qui corrompent la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enſeignons des erreurs, je l'avoue, mais c'eſt pour leur bien. Nous leur faiſons accroire que s'ils n'achétent pas de nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poſte, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertiſſez ces pauvres gens ? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne penſe, qui raiſonnent, qui ſe moquent de vos clous, de vos miracles, de vos ſuperſtitions, qui voyent fort bien qu'ils ne ſeront changés ni en lézards ni en chevaux de poſte.

Qu'arrive-t'il

Qu'arrive-t-il? Ils ont assez de bon sens pour voir que vous leur prêchez une religion impertinente, & ils n'en ont pas assez pour s'élever vers une religion pure, & dégagée de superstition, telle que la nôtre. Leurs passions leur font croire qu'il n'y a point de religion, parce que la seule qu'on leur enseigne est ridicule; vous devenez coupables de tous les vices dans lesquels ils se plongent.

BAMBABEF.

Point du tout, car nous ne leur enseignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le peuple, si vous lui enseigniez une morale impure. Les hommes sont faits de façon, qu'ils veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait seulement ne point mêler une morale sage avec des fables absurdes, parce que vous affaiblissez par vos impostures, dont vous pourriez vous passer, cette morale que vous êtes forcés d'enseigner.

BAMBABEF.

Quoi! vous croyez qu'on peut enseigner la vérité au peuple sans la soutenir par des fables.

OUANG.

Je le crois fermement. Nos lettrés sont de la même pâte que nos tailleurs, nos tisserands, & nos laboureurs. Ils adorent un Dieu créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne souillent leur culte, ni par des systêmes absurdes, ni par des cérémonies extravagantes; & il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner instruire nos ouvriers comme nous instruisons nos lettrés?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande sottise; c'est comme si vous vouliez qu'ils eussent la même politesse, qu'ils fussent Jurisconsultes; cela n'est ni possible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domestiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même ſcience ; mais il y a des choſes néceſſaires à tous. Il eſt néceſſaire que chacun ſoit juſte ; & la plus ſûre manière d'inſpirer la juſtice à tous les hommes, c'eſt de leur inſpirer la religion ſans ſuperſtition.

BAMBABEF.

C'eſt un beau projet ; mais il eſt impraticable. Penſez-vous qu'il ſuffiſe aux hommes de croire un Dieu qui punit & qui récompenſe ? Vous m'avez dit qu'il arrive ſouvent que les plus déliés d'entre le peuple ſe révoltent contre mes fables ; ils ſe révolteront de même contre votre vérité ; ils diront : Qui m'aſſurera que Dieu punit & récompenſe ? où en eſt la preuve ? Quelle miſſion avez-vous ? Quel miracle avez-vous fait pour que je vous croye ? Ils ſe moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où eſt votre erreur. Vous vous imaginez qu'on ſecouera le joug d'une idée honnête, vraiſemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raiſon humaine eſt d'accord, parce qu'on rejette des choſes malhonnêtes, abſurdes, inutiles, dangéreuſes, qui font frémir le bon ſens ?

Le peuple eſt très-diſpoſé à croire ſes Magiſtrats : quand ſes Magiſtrats ne leur propoſent qu'une créance raiſonnable, ils l'embraſſent volontiers. On n'a point beſoin de prodiges pour croire un Dieu juſte, qui lit dans le cœur de l'homme ; cette idée eſt trop naturelle pour être combattue. Il n'eſt pas néceſſaire de dire préciſément comment Dieu punira & récompenſera ; il ſuffit qu'on croye à ſa juſtice. Je vous aſſûre que j'ai vû des villes entières qui n'avaient preſque point d'autres dogmes, & que ſont celles où j'ai vû le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde ; vous trouverez dans ces villes des philoſophes qui vous nieront & les peines & les récompenſes.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces Philosophes nieront bien plus fortement vos inventions ; ainsi vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des Philosophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en seraient pas moins gens de bien ; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embrassée par amour, & non par crainte. Mais de plus je vous soutiens qu'aucun Philosophe ne serait jamais assûré que la providence ne réserve pas des peines aux méchans & des récompenses aux bons ; car s'ils me demandent qui m'a dit que Dieu punit ? je leur demanderai qui leur a dit que Dieu ne punit pas ? Enfin je vous soutiens que les philosophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être Philosophe ?

BAMBABEF.

Volontiers ; mais ne le dites pas aux Fakirs.





GLOIRE.

BEn-al-bétif, ce digne chef des Derviches leur disait un jour : Mes freres, il est très-bon que vous vous serviez souvent de cette sacrée formule de notre Koran, *Au nom de Dieu très-miséricordieux* ; car Dieu use de miséricorde, & vous apprenez à la faire en répétant souvent les mots qui recommandent une vertu sans laquelle il resterait peu d'hommes sur la terre. Mais, mes freres, gardez-vous bien d'imiter ces téméraires qui se vantent à tout propos de travailler à la gloire de Dieu. Si un jeune imbécile soutient une thèse sur les cathégories, thèse à laquelle préside un ignorant en fourure, il ne manque pas d'écrire en gros caractères à la tête de la thèse ; *Ek allhà abron doxa* : *Ad majorem Dei gloriam.* Un bon Musulman a-t-il fait blanchir son salon, il grave cette sottise sur sa porte ; un Saka porte de l'eau pour la plus grande gloire de Dieu. C'est un sage impie qui est pieusement mis en usage. Que diriez vous d'un petit Chiaoux, qui en vuidant la chaise percée de notre Sultan, s'écrieroit, A la plus grande gloire de notre invincible Monarque ? Il y a certainement plus loin du Sultan à Dieu, que du Sultan au petit Chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, misérables vers de terre appellés hommes avec la gloire de l'être infini ? Peut-il aimer la gloire ? Peut-il en recevoir de vous ? Peut-il en goûter ? Jusqu'à quand, animaux à deux piés sans plumes, ferez-vous Dieu à votre image ? Quoi ! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que Dieu l'aime aussi ! S'il y avait plusieurs Dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les suffrages de ses semblables. Ce serait-là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie

avec la bassesse extrême, ce Dieu serait comme le Roi Alexandre ou Scander, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois : Mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à Dieu? Cessez de profaner son nom sacré. Un Empereur nommé Octave Auguste, défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome, de peur que son nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre Suprême, ni l'honorer. Anéantissez-vous, adorez & taisez-vous.

Ainsi parlait Ben-al-bétif, & les Derviches s'écriérent, Gloire à Dieu! Ben-al-bétif a bien parlé.

GUERRE.

LA famine, la peste & la guerre sont les trois ingrédiens les plus fameux de ce bas monde. On peut ranger dans la classe de la famine toutes les mauvaises nourritures où la disette nous force d'avoir recours pour abréger notre vie dans l'espérance de la soutenir.

On comprend dans la peste, toutes les maladies contagieuses, qui sont au nombre de deux ou trois mille. Ces deux présens nous viennent de la providence; mais la guerre qui réunit tous ces dons, nous vient de l'imagination de trois ou quatre cent personnes, répandues sur la surface de ce globe, sous le nom de princes ou de ministres; & c'est peut-être pour cette raison que dans plusieurs dédicaces on les appelle les images vivantes de la divinité.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra sans peine, que la guerre traîne toujours à sa suite la peste & la famine, pour peu qu'il ait vû les hôpitaux des armées d'Allemagne, & qu'il ait passé dans quelques villages où il se sera fait quelque grand exploit de guerre.

C'est sans doute un très-bel art que celui qui désole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr année commune quarante mille hommes sur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations as-

ſemblées pour leur bien commun ; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrigie & des peuples voiſins, qu'elle allait partir ſur un millier de barques de pécheurs, pour aller les exterminer ſi elle pouvait.

Le peuple Romain aſſemblé jugeait qu'il était de ſon intérêt d'aller ſe battre avant moiſſon, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volſques : Et quelques années après, tous les Romains étant en colére contre les Carthaginois, ſe battirent long-tems ſur mer & ſur terre. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui.

Un généalogiſte prouve à un prince qu'il deſcend en droite ligne d'un comte, dont les parens avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cent ans avec une maiſon dont la mémoire même ne ſubſiſte plus. Cette maiſon avait des prétentions éloignées ſur une province dont le dernier poſſeſſeur eſt mort d'apoplexie. Le prince & ſon conſeil concluent ſans difficulté que cette province lui appartient de droit divin. Cette province qui eſt à quelques centaines de lieuës de lui ; a beau proteſter qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui ; que pour donner des loix aux gens, il faut au moins avoir leur conſentement : ces diſcours ne parviennent pas ſeulement aux oreilles du prince, dont le droit eſt inconteſtable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à faire ni rien à perdre ; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix ſous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche ; & marche à la gloire.

Les autres princes qui entendent parler de cette équipée, y prennent part chacun ſelon ſon pouvoir, & couvrent une petite étendue de païs de plus de meurtriers mercenaires, que Gengis-Kan, Tamerlan, Bajazet n'en trainérent à leur ſuite.

Des peuples aſſez éloignés entendent dire qu'on va ſe battre, & qu'il y a cinq ou ſix ſous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie ; ils ſe diviſent auſſi-tôt en deux bandes comme des moiſſonneurs, &

vont vendre leurs ſervices à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non-ſeulement ſans avoir aucun intérêt au procès, mais ſans ſçavoir même de quoi il s'agit.

Il ſe trouve à la fois cinq ou ſix puiſſances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, ſe déteſtant toutes également les unes les autres, s'uniſſant & s'attaquant tour à tour; toutes d'accord en un ſeul point, celui de faire tout le mal poſſible.

Le merveilleux de cette entrepriſe infernale, c'eſt que chaque chef des meurtriers fait bénir ſes drapeaux & invoque Dieu ſolemnellement avant d'aller exterminer ſon prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu; mais lorſqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grace quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanſon aſſez longue, compoſée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbariſmes. La même chanſon ſert pour les mariages & pour les naiſſances, ainſi que pour les meurtres; ce qui n'eſt pas pardonnable, ſur-tout dans la nation la plus renommée pour les chanſons nouvelles.

On paye par-tout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtriéres: Les uns ſont vêtus d'un long juſt'aucorps noir, chargé d'un manteau écourté; les autres ont une chemiſe par-deſſus une robe; quelques-uns portent deux pendans d'étoffe bigarrée, par deſſus leur chemiſe. Tous parlent long-temps; ils citent ce qui s'eſt fait jadis en Paleſtine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reſte de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points & par antithéſes que les dames qui étendent légérement un peu de carmin ſur leurs joues fraîches, ſeront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel; Que Polieucte & Athalie ſont les

ouvrages du démon ; Qu'un homme qui fait ſervir ſur ſa table pour deux cent écus de marée un jour de carême, fait immanquablement ſon ſalut ; & qu'un pauvre homme qui mange pour deux ſous & demi de mouton va pour jamais à tous les diables.

De cinq ou ſix mille déclamations de cette eſpéce, il y en a trois ou quatre tout au plus compoſées par un Gaulois nommé Maſſillon, qu'un honnête homme peut lire ſans dégoût ; mais dans tous ces diſcours, il n'y en a pas un ſeul où l'orateur oſe s'élever contre ce fléau & ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux & tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent ſans ceſſe contre l'amour qui eſt la ſeule conſolation du genre humain, & la ſeule manière de la réparer ; ils ne diſent rien des efforts abominables que nous faiſons pour le détruire,

Vous avez fait un bien mauvais ſermon ſur l'impureté, ô Bourdalouë ! mais aucun ſur ces meurtres variés en tant de façons, ſur ces rapines, ſur ces brigandages, ſur cette rage univerſelle qui déſole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges & de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une ſeule campagne.

Miſérables médecins des ames, vous criez pendant cinq quarts d'heure ſur quelques piquures d'épingles, & vous ne dites rien ſur la maladie qui nous déchire en mille morceaux ! Philoſophes moraliſtes, brûlez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos freres, la partie du genre humain conſacrée à l'héroïſme ſera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entiere. Que deviennent & que m'importent l'humanité, la bienfaiſance, la modeſtie, la tempérance, la douceur, la ſageſſe, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de ſix cent pas me fracaſſe le corps, & que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou ſix mille mourans, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la derniere fois voyent la ville où je ſuis né détruite par le fer & par la flamme, & que les derniers ſons qu'entendent mes oreilles ſont les cris des femmes & des enfans expirans ſous des ruines, le tout pour des préten-

dus intérêts d'un homme que nous ne connaiſſons pas ?

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que la guerre eſt un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le Dieu Mars. Sabaoth chez les Juifs ſignifie le Dieu des armes : mais Minerve chez Homère appelle Mars un Dieu furieux, inſenſé, infernal.

GRACE.

SAcrés conſulteurs de Rome moderne, illuſtres & infaillibles Théologiens, perſonne n'a plus de reſpect que moi pour vos divines déciſions ; mais ſi Paul Emile, Scipion, Caton, Cicéron, Céſar, Titus, Trajan, Marc-Aurèle, revenaient dans cette Rome qu'ils mirent autrefois en quelque crédit, vous m'avouerez qu'ils ſeraient un peu étonnés de vos déciſions ſur la grace. Que diraient-ils, s'ils entendaient parler de la grace de ſanté ſelon St. Thomas, & de la grace médicinale ſelon Cajetan ; de la grace extérieure & intérieure, de la gratuite, de la ſanctifiante, de l'actuelle, de l'habituelle, de la coopérante, de l'efficace qui quelquefois eſt ſans effet, de la ſuffiſante qui quelquefois ne ſuffit pas, de la verſatile & de la congrue ? en bonne foi, y comprendraient-ils plus que vous & moi ?

Quel beſoin auraient ces pauvres gens, de vos ſublimes inſtructions ? Il me ſemble que je les entends dire ;

Mes Reverends Peres, vous êtes de terribles génies : nous penſions ſottement que l'Etre éternel ne ſe conduit jamais par des loix particulieres comme les vils humains, mais par ſes loix générales, éternelles comme lui. Perſonne n'a jamais imaginé parmi nous, que Dieu fût ſemblable à un maître inſenſé qui donne un pécule à un eſclave, & refuſe la nourriture à l'autre ; qui ordonne à un manchot de paitrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cu-de-jate d'être ſon courrier.

Tout eſt grace de la part de Dieu ; il a fait au globe que nous habitons la grace de le former ; aux arbres la grace

de les faire croître ; aux animaux celle de les nourir ; mais dira-t-on que si un loup trouve dans son chemin un agneau pour son souper, & qu'un autre loup meure de faim, Dieu a fait à ce premier loup une grace particuliere ? S'est-il occupé par une grace prévenante à faire croître un chêne, préférablement à un autre chêne à qui la séve a manqué ? Si dans toute la nature, tous les êtres sont soumis aux loix générales, comment une seule espéce d'animaux ne serait-elle pas soumise ?

Pourquoi le maître absolu de tout, aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un seul homme, qu'à conduire le reste de la nature entiere ? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque chose dans le cœur d'un Courlandais ou d'un Biscayen, pendant qu'il ne change rien aux loix qu'il a imposées à tous les astres ?

Quelle pitié de supposer qu'il fait, défait, refait continuellement des sentimens dans nous ! & quelle aucace de nous croire exceptés de tous les êtres ! Encor n'est-ce que pour ceux qui se confessent, que tous ces changemens sont imaginés. Un Savoyard, un Bergamasque aura le lundi la grace de faire dire une messe pour douze sous ; le mardi il ira au cabaret, & la grace lui manquera ; le mercredi il aura une grace coopérante qui le conduira à confesse ; mais il n'aura point la grace efficace de la contrition parfaite ; le jeudi ce sera une grace suffisante qui ne lui suffira point, comme on l'a déjà dit. Dieu travaillera continuellement dans la tête de ce Bergamasque, tantôt avec force, tantôt faiblement, & le reste de la terre ne lui sera de rien ! il ne daignera pas se mêler de l'intérieur des Indiens & des Chinois ! S'il vous reste un grain de raison, mes reverends Peres, ne trouvez-vous pas ce systême prodigieusement ridicule ?

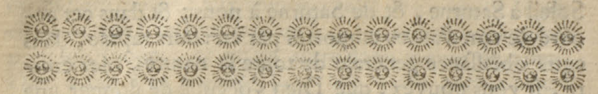
Malheureux, voyez ce chêne qui porte sa tête aux nues, & ce roseau qui rampe à ses piés ; vous ne dites pas que la grace efficace a été donnée au chêne & a manqué au roseau. Levez les yeux au ciel, voyez l'éternel Démiurgos créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres, par des loix générales & éternelles. Voyez la même lumière se réfléchir du

Soleil à Saturne, & de Saturne à nous ; & dans cet accord de tant d'aſtres emportés par un cours rapide, dans cette obéiſſance générale de toute la nature, oſez croire, ſi vous pouvez, que Dieu s'occupe de donner une grace verſatile à ſœur Thérése & une grace concomitante à ſœur Agnès !

Atôme, à qui un ſot atôme a dit que l'éternel a des loix particuliéres pour quelques atômes de ton voiſinage, qu'il donne ſa grace à celui-là, & la refuſe à celui-ci ; que tel qui n'avait pas la grace hier, l'aura demain ; ne répéte pas cette ſottiſe. Dieu a fait l'univers, & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les Théologiens ſont comme les combattans chez Homère, qui croyaient que les Dieux s'armaient tantôt contre eux, tantot en leur faveur. Si Homère n'était pas conſidéré comme poëte, il le ſerait comme blaſphémateur.

C'eſt Marc-Aurèle qui parle, ce n'eſt pas moi ; car Dieu qui vous inſpire, me fait la grace de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, & tout ce que vous direz.





HISTOIRE
DES ROIS JUIFS, ET
PARALIPOMENES.

TOUS les peuples ont écrit leur Hiſtoire dès qu'ils ont pu écrire. Les Juifs ont auſſi écrit la leur. Avant qu'ils euſſent des Rois, ils vivaient ſous une Théocratie ; ils étaient cenſés gouvernés par Dieu même.

Quand les Juifs voulurent avoir un Roi comme les autres peuples leurs voiſins, le Prophête Samuel leur déclara de la part de Dieu, que c'était Dieu lui-même qu'ils rejettaient ; ainſi la Théocratie finit chez les Juifs, lorſque la Monarchie commença.

On pourrait donc dire, ſans blaſphêmer, que l'Hiſtoire des Rois Juifs a été écrite comme celle des autres peuples, & que Dieu n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'Hiſtoire d'un peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourrait la confirmer, c'eſt que les Paralipomènes contrediſent très-ſouvent le livre des rois dans la chronologie & dans les faits, comme nos Hiſtoriens profanes ſe contrediſent quelquefois. De plus, ſi Dieu a toujours écrit l'hiſtoire des Juifs, il faut donc croire qu'il l'écrit encore ; car les Juifs ſont toujours ſon peuple chéri. Ils doivent ſe convertir un jour, & il parait qu'alors ils ſeront auſſi en droit de regarder l'hiſtoire de leur diſperſion comme ſacrée, qu'ils ſont en droit de dire que Dieu écrivit l'hiſtoire de leurs Rois.

On peut encore faire une réflexion ; c"eſt que Dieu ayant été leur ſeul Roi très long-tems, & enſuite ayant été leur hiſtorien, nous devons avoir pour tous les Juifs le reſpect le plus profond. Il n'y a point de fripier Juif qui ne ſoit infiniment au-deſſus de Céſar & d'Alexandre. Comment ne ſe pas proſterner devant un fripier qui vous prouve que ſon hiſtoire a été écrite par la divinité même, tandis que les hiſtoires Grecques & Romaines ne nous ont été tranſmiſes que par des prophanes ?

Si le ſtile de l'hiſtoire des Rois & des Paralipoménes eſt divin, il ſe peut encore que les actions racontées dans ces hiſtoires ne ſoient pas divines. David aſſaſſine Urie. Isboſeth, & Miphiboſeth ſont aſſaſſinés. Abſalon aſſaſſine Ammon, Joab aſſaſſine Abſalon, Salomon aſſaſſine Adonias ſon frere, Baza aſſaſſine Nadab, Zimri aſſaſſine Ela, Hamri aſſaſſine Zimri, Achab aſſaſſine Nabot ; Jehu aſſaſſine Achab, & Joram ; les habitans de Jéruſalem aſſaſſinent Amaſias fils de Joas. Sélom fils de Jabès aſſaſſine Zacharias fils de Jéroboam. Manahaim aſſaſſine Sélom fils de Jabès. Phacée fils de Roméli aſſaſſine Phaceia fils de Manahaim. Ozée fils d'Ela aſſaſſine Phacée fils de Roméli. On paſſe ſous ſilence beaucoup d'autres menus aſſaſſinats. Il faut avouer que ſi le S. Eſprit a écrit cette hiſtoire, il n'a pas choiſi un ſujet fort édifiant.





IDOLE,

IDOLATRE, IDOLATRIE.

IDOLE, vient du grec Eidos, figure, Eidolos, repréſentation d'une figure, Latreuein, ſervir, révérer, adorer. Ce mot adorer eſt latin, & a beaucoup d'acceptions différentes : il ſignifie porter la main à la bouche en parlant avec reſpect : ſe courber, ſe mettre à genoux, ſaluer, & enfin communément rendre un culte ſuprême.

Il eſt utile de remarquer ici que le Dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les payens étaient idolâtres, & que les Indiens ſont encore des peuples idolâtres. Premierement, on n'appella perſonne payen avant Théodoſe le jeune ; ce nom fut donné alors aux habitans des bourgs d'Italie, *Pagorum incolæ Pagani*, qui conſervérent leur ancienne religion. Secondement, l'Indouſtan eſt Mahométan, & les Mahométans ſont les implacables ennemis des images & de l'idolâtrie. Troiſiémement, on ne doit point appeller idolâtres beaucoup de peuples de l'Inde qui ſont de l'ancienne religion des Parſis, ni certaines Caſtes qui n'ont point d'idoles.

EXAMEN.

S'il y a jamais eu un gouvernement idolâtre.

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun peuple ſur la terre qui ait pris ce nom d'idolâtre. Ce mot eſt une injure, un terme outrageant, tel que celui de Gavache que les Eſpagnols donnaient autrefois aux Français, & celui de Maranes que les Français donnaient aux Eſpagnols.

Si on avait demandé au Sénat de Rome, à l'Aréopage d'Athéne, à la Cour des Rois de Perse. *Etes-vous idolâtres?* Ils auraient à peine entendu cette question. Nul n'aurait répondu, nous adorons des images, des idoles. On ne trouve ce mot idolâtre, idolâtrie, ni dans Homére, ni dans Hésiode, ni dans Hérodote, ni dans aucun Auteur de la religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun Edit, aucune loi qui ordonnât qu'on adorât des idoles, qu'on les servît en Dieux, qu'on les regardât comme des Dieux.

Quand les Capitaines Romains & Carthaginois faisaient un traité, ils attestaient tous leurs Dieux. C'est en leur présence, disaient-ils, que nous jurons la paix. Or les statues de tous ces Dieux, dont le dénombrement était très-long, n'étaient pas dans la tente des Généraux; ils regardaient les Dieux comme présens aux actions des hommes, comme témoins, comme juges, & ce n'est pas assurément le simulacre qui constituait la Divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les statues de leurs fausses divinités dans les Temples? Du même œil, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que nous voyons les images des objets de notre vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fausse divinité représentée par ce bois & ce marbre. La différence entre eux & nous, n'est pas qu'ils eussent des images, & que nous n'en ayons point; la différence est que leurs images figuraient des êtres fantastiques dans une religion fausse, & que les nôtres figurent des êtres réels dans une religion véritable. Les Grecs avaient la statue d'Hercule, & nous celle de S. Christophe; ils avaient Esculape & sa chévre, & nous S. Roch & son chien, Jupiter armé du tonnerre, & nous S. Antoine de Padoue, & S. Jacques de Compostela.

Quand le Consul Pline adresse ses prieres *aux Dieux immortels* dans l'exorde du Panégyrique de Trajan, ce n'est pas à des images qu'il les adresse; ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers tems du Paganiſme, ni les plus reculés, n'offrent pas un ſeul fait qui puiſſe faire conclure qu'on adorât une idole. Homére ne parle que des Dieux qui habitent le haut Olympe. Le Palladium, quoique tombé du Ciel, n'était qu'un gage ſacré de la protection de Pallas; c'était elle qu'on vénérait dans le Palladium.

Mais les Romains & les Grecs ſe mettaient à genoux devant des ſtatues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Nous avons ſanctifié ces coûtumes, & nous ne ſommes point idolâtres.

Les femmes en tems de ſécherèſſe portaient les ſtatues des Dieux après avoir jeûné. Elles marchaient piés nuds, les cheveux épars, & auſſi-tôt il pleuvait à ſeaux, comme dit Pétrone, & *ſtatim urceatim pluebat.* N'avons-nous pas conſacré cet uſage illégitime chez les Gentils, & légitime ſans doute parmi nous? Dans combien de villes ne porte-t-on pas nuds piés les chaſſes des Saints pour obtenir les bénédictions du ciel par leur interceſſion? Si un Turc, un lettré Chinois était témoin de ces cérémonies, il pourrait par ignorance nous accuſer d'abord de mettre notre confiance dans les ſimulacres que nous promenons ainſi en proceſſion, mais il ſuffirait d'un mot pour le détromper.

On eſt ſurpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les temps contre l'idolâtrie des Romains, & des Grecs; & enſuite on eſt plus ſurpris encore quand on voit qu'ils n'étaient pas idolâtres.

Il y avait des temples plus privilégiés que les autres. La grande Diane d'Ephèſe avait plus de réputation qu'une Diane de village. Il ſe faiſait plus de miracles dans le temple d'Eſculape à Epidaure, que dans un autre de ſes temples. La ſtatue de Jupiter Olimpien attirait plus d'offrandes que celle de Jupiter Paphlagonien. Mais puiſqu'il faut toujours oppoſer ici les coutumes d'une religion vraie, à celles d'une religion fauſſe, n'avons-nous pas eu depuis pluſieurs ſiécles plus de dévotion à certains autels qu'à d'autres? Ne portons-nous pas plus d'offrandes à Notre-Dame de Lorette,

qu'à

qu'à Notre-Dame des Neiges ? C'eſt à nous à voir ſi on doit ſaiſir ce prétexte pour nous accuſer d'idolatrie ?

On n'avait imaginé qu'une ſeule Diane, un ſeul Apollon, un ſeul Eſculape ; non pas autant d'Apollons, de Dianes & d'Eſculapes qu'ils avaient de temples & de ſtatues. Il eſt donc prouvé, autant qu'un point d'hiſtoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une ſtatue fût une divinité, que le culte ne pouvait être rapporté à cette ſtatue, à cette idole, & que par-conſéquent les anciens n'étaient point idolâtres.

Une populace groſſiére & ſuperſtitieuſe qui ne raiſonnait point, qui ne ſçavait ni douter, ni nier, ni croire, qui courait aux temples par oiſiveté, & parce que les petits y ſont égaux aux grands, qui portait ſon offrande par coutume, qui parlait continuellement de miracles ſans en avoir examiné aucun, & qui n'était guères audeſſus des victimes qu'elle amenait ; cette populace, dis-je, pouvait bien, à la vue de la grande Diane, & de Jupiter tonnant, être frappée d'une horreur religieuſe, & adorer ſans le ſçavoir, la ſtatue même ; c'eſt ce qui eſt arrivé quelquefois dans nos temples à nos païſans groſſiers, & on n'a pas manqué de les inſtruire que c'eſt aux bienheureux, aux immortels reçus dans le ciel, qu'il doivent demander leur interceſſion, & non à des figures de bois & de pierre, & qu'ils ne doivent adorer que Dieu ſeul.

Les Grecs & les Romains augmentérent le nombre de leurs Dieux par des apothéoſes;les Grecs diviniſaient les conquérans, comme Bacchus, Hercule, Perſée. Rome dreſſa des autels à ſes Empereurs. Nos apothéoſes ſont d'un genre différent. Nous avons des Saints au lieu de leurs demi-Dieux, de leurs Dieux ſecondaires ; mais nous n'avons égard ni au rang, ni aux conquêtes. Nous avons élevé des temples à des hommes ſimplement vertueux, qui ſeraient la plûpart ignorés ſur la terre, s'ils n'étaient placés dans le ciel. Les apothéoſes des anciens ſont faites par la flaterie, les nôtres par le reſpect pour la vertu. Mais ces anciennes apothéoſes ſont encore une preuve convaincante que les Grecs &

M

les Romains n'étaient point proprement idolâtres. Il eſt clair qu'ils n'admettaient pas plus une vertu divine dans la ſtatue d'Auguſte & de Claudius, que dans leurs médailles.

Cicéron dans ſes ouvrages philoſophiques ne laiſſe pas ſoupçonner ſeulement qu'on puiſſe ſe méprendre aux ſtatues des Dieux & les confondre avec les Dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroyent la religion établie, mais aucun d'eux n'imagine d'accuſer les Romains de prendre du marbre & de l'airain pour des divinités. Lucrece ne reproche cette ſotiſe à perſonne ? lui qui reproche tout aux ſuperſtitieux. Donc, encore une fois, cette opinion n'exiſtait pas, on n'en avait aucune idée. Il n'y avait point d'idolâtres.

Horace fait parler une ſtatue de Priape ; il lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc de figuier ; un charpentier ne ſachant s'il ferait de moi un Dieu ou un banc, ſe détermina enfin à me faire Dieu &c.* Que conclure de cette plaiſanterie ? Priape était de ces petites divinités ſubalternes, abandonnées aux railleurs ; & cette planſanterie même eſt la preuve la plus forte que cette figure de Priape qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiſeaux, n'était pas fort réverée.

Dacier en ſe livrant à l'eſprit commentateur n'a pas manqué d'obſerver que Baruch avait prédit cette avanture, en deſant, *Ils ne ſeront que ce que voudront les ouvriers* ; mais il pouvait obſerver auſſi qu'on en peut dire autant de toutes les ſtatues.

On peut d'un bloc de marbre tirer tout auſſi bien une cuvette qu'une figure d'Alexandre, ou de Jupiter, ou de quelqu'autre choſe de plus reſpectable. La matiere dont étaient formés les cherubins du Saint des Saints aurait pû ſervir également aux fonctions les plus viles. Un trône, un autel en ſont-ils moins révérés, parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuiſine ?

Dacier au lieu de conclure que les Romains adoraient la ſtatue de Priape, & que Baruch l'avait prédit, devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Conſultez tous les auteurs qui parlent de ſtatues de leurs

Dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolatrie ; ils disent expressément le contraire. Vous voyez dans Martial :

Qui finxit sacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos

Dans Ovide : *Colitur pro Jove forma Jovis.*
Dans Stace : *Nulla autem effigies, nulli commissa matello.*
Forma Dei mentes habitare ac numina gaudet.
Dans Lucain : *Estne Dei sedes, nisi terra & pontus & aer?*

On ferait un volume de tous les passages qui déposent que des images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les statues rendaient des oracles, qui ait pu faire penser que ces statues avaient en elles quelque chose de divin. Mais certainement l'opinion régnante était que les dieux avaient choisi certains autels, certains simulacres pour y venir résider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans Homère & dans les chœurs de tragédies Grecques, que des prieres à Apollon qui rend ses oracles sur les montagnes, en tel temple, en telle ville ; il n'y a pas dans toute l'antiquité la moindre trace d'une priere adressée à une statue.

Ceux qui professaient la magie, qui la croyaient une science, ou qui feignaient de le croire, prétendaient avoir le secret de faire descendre les Dieux dans les statues, non pas les grands Dieux, mais les Dieux secondaires, les génies C'est ce que Mercure Trismégiste appellait faire des Dieux ; & c'est ce que St. Augustin réfute dans sa cité de Dieu. Mais cela même montre évidemment que les simulacres n'avaient rien en eux de divin, puisqu'il fallait qu'un magicien les animât. Et il me semble qu'il arrivait bien rarement qu'un magicien fût assez habile pour donner une ame à une statue pour la faire parler.

En un mot les images des Dieux n'étaient point des Dieux ; Jupiter, & non pas son image, lançait le tonnerre ; ce n'était pas la statue de Neptune qui soulevait

les mers, ni celle d'Apollon qui donnait la lumiere? Les Grecs & les Romains étaient des Gentils, des Polithéïstes, & n'étaient point des idolâtres.

Si les Perses, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres? & de quelle antiquité est l'origine des simulacres appellés idoles. Histoire de leur culte.

C'est une grande erreur d'appeller idolâtres les peuples qui rendirent un culte au soleil & aux étoiles. Ces nations n'eurent long-temps ni simulacres ni temples. Si elles se tromperent; c'est en rendant aux astres ce qu'ils devaient au créateur des astres: Encore le dogme de Zoroastre ou Zerdust, recueilli dans le Sadder, enseigne-t-il un être suprême, vengeur & rémunérateur; & cela est bien loin de l'idolatrie. Le gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune idole; il a toujours conservé le culte simple du maître du ciel Kingtien. Gengis-Kan chez les Tartares n'était point idolâtre, & n'avait aucun simulacre. Les Musulmans qui remplissent la Gréce, l'Asie mineure, la Syrie, la Perse, l'Inde & l'Afrique, appellent les chrétiens idolâtres, giaours, parce qu'ils croyent que les chrétiens rendent un culte aux images. Ils briserent plusieurs statues qu'ils trouverent à Constantinople dans Ste. Sophie, & dans l'église des Sts. Apôtres, & dans d'autres qu'ils convertirent en mosquées. L'apparence les trompa comme elle trompe toujours les hommes, & leur fit croire que des temples dédiés à des saints qui avaient été hommes autrefois, des images de ces saints révérées à genoux, des miracles opérés dans ces temples, étaient des preuves invincibles de l'idolatrie la plus complette. Cependant il n'en est rien. Les chrétiens n'adorent en effet qu'un seul Dieu, & ne révérent dans les bienheureux que la vertu même de Dieu qui agit dans ses saints. Les iconoclastes & les protestans ont fait le même reproche d'idolatrie à l'église, & on leur a fait la même réponse.

Comme les hommes ont eu très-rarement des idées

précises, & ont encore moins exprimé leur idées par des mots précis, & sans équivoque, nous appellâmes du nom d'*idolâtres* les gentils, & surtout les polithéïstes. On a écrit des volumes immenses, on a débité des sentimens divers sur l'origine de ce culte rendu à Dieu, ou à plusieurs Dieux sous des figures sensibles : cette multitude de livres & d'opinions ne prouve que l'ignorance.

On ne sait pas qui inventa les habits & les chaussures, & on veut savoir qui le premier inventa les *idoles* ? Qu'importe un passage de *Sanchoniaton* qui vivait avant la guerre de Troye ? que nous apprend-il, quand il dit que le cahos, l'esprit, c'est-à-dire le souffle, amoureux de ses principes, en tira le limon, qu'il rendit l'air lumineux, que le vent Colp sa femme Baü engendrerent Eon, qu'Eon engendra Genos ? que Cronos leur descendant avait deux yeux par derriere comme par devant, qu'il devint Dieu, & qu'il donna l'Egypte à son fils Taut ? Voilà un des plus respectables monumens de l'antiquité.

Orphée antérieur à Sanchoniaton, ne nous en apprendra pas davantage, dans sa Théogonie, que Damascius nous a conservée. Il représente le principe du monde sous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un visage au milieu, qu'il appelle visage dieu, & des aîles dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités ; l'une que les images sensibles & les hiérogliphes sont de l'antiquité la plus haute ; l'autre que tous les anciens philosophes ont reconnu un premier principe.

Quant au politheïsme, le bon sens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes, c'est-à-dire des animaux faibles, capables de raison & de folie, sujets à tous les accidens, à la maladie & à la mort, ces hommes ont senti leur faiblesse & leur dépendance : ils ont reconnu aisément qu'il est quelque chose de plus puissant qu'eux. Ils ont senti une force dans la terre qui fournit leurs alimens ; une dans l'air qui souvent les détruit ;

une dans le feu qui consume, & dans l'eau qui submerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorans que d'imaginer des êtres qui présidaient à ces élémens ? Quoi de plus naturel que de révérer la force invisible qui faisait luire aux yeux le soleil & les étoiles ? Et dès qu'on voulut se former une idée de ces puissances supérieures à l'homme, quoi de plus naturel encore que de les figurer d'une maniere sensible ? Pouvait-on même s'y prendre autrement ? La religion juive qui précéda la nôtre, & qui fut donnée par Dieu même, était toute remplie de ces images sous lesquelles Dieu est représenté. Il daigne parler dans un buisson le langage humain ; il parait sur une montagne. Les esprits célestes qu'il envoie viennent tous avec une forme humaine ; enfin le sanctuaire est rempli de chérubins, qui sont des corps d'hommes avec des aîles & des têtes d'animaux ; c'est ce qui a donné lieu à l'erreur de Plutarque, de Tacite, d'Appien, & de tant d'autres, de reprocher aux juifs d'adorer une tête d'âne. Dieu malgré sa défense de peindre, & de sculpter aucune figure, a donc daigné se proportionner à la faiblesse humaine, qui demandait qu'on parlât aux sens par des images.

Isaïe dans le chap. VI. voit le Seigneur assis sur un trône, & le bas de sa robe qui remplit le temple. Le Seigneur étend sa main, & touche la bouche de Jérémie, au ch. I. de ce Prophête. Ezéchiel au chap. III. voit un trône de saphir, & Dieu lui parait comme un homme assis sur ce trône. Ces images n'altérent point la pureté de la religion juive, qui jamais n'employa les tableaux, les statues, les idoles, pour représenter Dieu aux yeux du peuple.

Les lettrés Chinois, les Parsis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles ; mais bientôt Isis & Osiris furent figurés ; bientôt Bel à Babylone fut un gros colosse. Brama fut un monstre bizarre dans la presqu'Isle de l'Inde. Les Grecs surtout multiplierent les noms des Dieux, les statues & les temples ; mais en attribuant toujours la suprême puissance à leur Zeus, nommé

par les latins Jupiter ; maître des Dieux & des hommes. Les Romains imiterent les Grecs. Ces peuples placerent toujours tous les Dieux dans le ciel, ſans ſçavoir ce qu'ils entendaient par le ciel & par leur Olimpe : il n'y avait pas d'apparence que ces êtres ſupérieurs habitaſſent dans les nuées, qui ne ſont que de l'eau. On en avait placé d'abord ſept dans les ſept planetes, parmi leſquelles on comptait le ſoleil ; mais depuis la demeure de tous les Dieux fut l'étendue du ciel.

Les Romains eurent leurs douze grands Dieux ; ſix mâles & ſix femelles, qu'ils nommérent *Dii majorum gentium.* Jupiter, Neptune, Apollon, Vulcain, Mars, Mercure ; Junon, Veſta, Minerve, Cérès, Vénus, Diane. Pluton fut alors oublié ; Veſta prit ſa place.

Enſuite venaient les Dieux *minorum gentium*, les Dieux indigètes, les héros, comme Bacchus, Hercule, Eſculape ; les Dieux infernaux, Pluton, Proſerpine, ceux de la mer, comme Thétis, Amphitrite, les Néréïdes, Glaucus ; puis les Driades, les Nayades ; les Dieux des jardins, ceux des bergers ; il y en avait pour chaque profeſſion, pour chaque action de la vie, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées ; on eut le Dieu *Pet.* On divinifa enfin les Empereurs. Ni ces Empereurs ni le Dieu *Pet*, ni la Déeſſe Pertunda, ni Priape, ni Rumilia la Déeſſe des tetons, ni Stercutius le Dieu de la garderobe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel & de la terre. Les Empereurs eurent quelquefois des Temples, les petits Dieux Pénates n'en eurent point, mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait ſon cabinet. C'étaient les amuſemens des vieilles femmes & des enfans, qui n'étaient autoriſés par aucun culte public. On laiſſait agir à ſon gré la ſuperſtition de chaque particulier. On retrouve encor ces petites idoles dans les ruines des anciennes villes.

Si perſonne ne ſait quand les hommes commencérent à ſe faire des idoles, on ſait qu'elles ſont de l'antiquité la plus haute. Tharé pere d'Abraham en faiſait à Ur en

Chaldée. Rachel déroba & emporta les idoles de son beau-pere Laban. On ne peut remonter plus haut.

Mais quelle notion précise avaient les anciennes nations de tous ces simulacres? Quelle vertu, quelle puissance leur attribuait-on? croyait-on que les Dieux descendaient du ciel pour venir se cacher dans ces statues? ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'esprit divin, ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout? c'est encor sur quoi on a très-inutilement écrit; il est clair que chaque homme en jugeait selon le dégré de sa raison, ou de sa crédulité, ou de son fanatisme. Il est évident que les Prêtres attachaient le plus de divinité qu'ils pouvaient à leurs statues, pour s'attirer plus d'offrandes. On sçait que les Philosophes reprouvaient ces superstitions, que les guerriers s'en mocquaient, que les Magistrats les toléraient, & que le peuple toujours absurde ne savait ce qu'il faisait. C'est en peu de mots l'histoire de toutes les nations à qui Dieu ne s'est pas fait connaître.

On peut se faire la même idée du culte que toute l'Egypte rendit à un bœuf, & que plusieurs villes rendirent à un chien, à un singe, à un chat, à des ognons. Il y a grande apparence que ce furent d'abord des emblêmes. Ensuite un certain bœuf Apis, un certain chien, nommé Anubis furent adorés, on mangea toujours du bœuf & des ognons; mais il est difficile de savoir ce que pensaient les vieilles femmes d'Egypte, des ognons sacrés & des bœufs.

Les idoles parlaient assez souvent. On faisait commémoration à Rome le jour de la fête de Cibéles, des belles paroles que la statue avait prononcées, lorsqu'on en fit la translation du palais du Roi Attale.

Ipsa pati volui, ne sit mora, mitte volentem,
Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat.

» J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez-moi vîte;
» Rome est digne que tout Dieu s'y établisse.

La statue de la fortune avait parlé; les Scipions, les

Cicérons, les Césars, à la vérité, n'en croyaient rien; mais la vieille à qui Encolpe donna un écu pour acheter des oyes & des Dieux, pouvait fort bien le croire.

Les idoles rendaient aussi des oracles, & les Prêtres cachés dans le creux des statues parlaient au nom de la divinité.

Comment au milieu de tant de Dieux & de tant de théogonies différentes, & de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les peuples nommés idolâtres? Cette paix fut un bien qui nâquit d'un mal, de l'erreur même. Car chaque nation reconnaissant plusieurs dieux inférieurs, trouva bon que ses voisins eussent aussi les leurs. Si vous exceptez Cambise à qui on reproche d'avoir tué le bœuf Apis, on ne voit dans l'Histoire profane aucun conquérant qui ait maltraité les dieux d'un peuple vaincu. Les Gentils n'avaient aucune religion exclusive, & les Prêtres ne songérent qu'à multiplier les offrandes & les sacrifices.

Les premieres offrandes furent des fruits. Bien-tôt après il fallut des animaux pour la table des Prêtres; ils les égorgeaient eux-mêmes; ils devinrent bouchers & cruels: enfin ils introduisirent l'usage horrible de sacrifier des victimes humaines; & sur-tout des enfans & de jeunes filles. Jamais les Chinois, ni les Parsis, ni les Indiens ne furent coupables de ces abominations. Mais à Hiéropolis en Egypte, au rapport de Porphire, on immola des hommes.

Dans la Tauride on sacrifiait les Etrangers. Heureusement les Prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs, le Cypriots, les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois, eurent cette superstition abominable. Les Romains eux-mêmes tombérent dans ce crime de religion; & Plutarque rapporte qu'ils immolérent deux Grecs & deux Gaulois, pour expier les galanteries de trois Vestales. Procope, contemporain du Roi des Francs Théodebert, dit que les Francs immolérent des hommes quand ils entrerent en Italie avec ce Prince. Les Gaulois, les Germains faisaient communément de ces affreux sa-

crifices. On ne peut guères lire l'Hiſtoire ſans concevoir de l'horreur pour le genre-humain.

Il eſt vrai que chez les Juifs Jephté ſacrifia ſa fille, & que Saül fut prêt d'immoler ſon fils. Il eſt vrai que ceux qui étaient voués au Seigneur par anathême ne pouvaient être rachetés ainſi qu'on rachetait les bêtes, & qu'il fallait qu'ils périſſent. Samuel Prêtre Juif hacha en morceaux avec un ſaint couperet le Roi Agag priſonnier de guerre, à qui Saül avait pardonné, & Saül fut réprouvé pour avoir obſervé le droit des gens avec ce Roi; Mais Dieu maître des hommes, peut leur ôter la vie quand il veut, comme il le veut, & par qui il veut; & ce n'eſt pas aux hommes à ſe mettre à la place du maître de la vie & de la mort, & à uſurper les droits de l'Etre ſuprême.

Pour conſoler le genre humain de cet horrible tableau, de ces pieux ſacrilèges, il eſt important de ſavoir que chez preſque toutes les nations nommées idolâtres, il y avait la théologie ſacrée & l'erreur populaire, le culte ſecret & les cérémonies publiques, la religion des ſages & celle du vulgaire. On n'enſeignait qu'un ſeul Dieu aux initiés dans les myſtères: il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'hymne attribuée à l'ancien Orphée, qu'on chantait dans les myſtères de Cérès Eléuſine, ſi célébre en Europe & en Aſie. » Contemple la nature divine, illumine ton eſ» prit, gouverne ton cœur, marche dans la voye de la » juſtice: que le Dieu du ciel & de la terre ſoit toujours » préſent à tes yeux; il eſt unique, il exiſte ſeul par lui» même; tous les êtres tiennent de lui leur exiſtence: » il les ſoutient tous; il n'a jamais été vû des mortels, » il voit toutes choſes. »

Qu'on liſe encor ce paſſage du Philoſophe Maxime de Madaure, dans ſa Lettre à St. Auguſtin: » Quel homme » eſt aſſez groſſier, aſſez ſtupide pour douter qu'il ſoit un » Dieu ſuprême, éternel, infini, qui n'a rien engendré » de ſemblable à lui-même, & qui eſt le pere commun » de toutes choſes?

Il y a mille témoignages que les ſages abhorraient nonſeulement l'idolâtrie, mais encor le polithéïſme.

Epictéte, ce modéle de résignation & de patience, cet homme si grand dans une condition si basse, ne parle jamais que d'un seul Dieu. Voici une de ses maximes : » Dieu m'a créé, Dieu est au-dedans de moi, je le porte par-tout. Pourrais-je le souiller par des pensées » obscènes, par des actions injustes, par d'infâmes désirs ? Mon devoir est de remercier Dieu de tout, de » le louer de tout, & de ne cesser de le bénir, qu'en » cessant de vivre. » Toutes les idées d'Epictéte roulent sur ce principe.

Marc-Auréle, aussi grand peut-être sur le trône de l'Empire Romain, qu'Epictéte dans l'esclavage, parle souvent à la vérité, des Dieux, soit pour se conformer au langage reçu, soit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Etre suprême & les hommes ; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnaît qu'un Dieu éternel, infini ? » Notre ame, dit-il, est » une émanation de la divinité. Mes enfans, mon corps, » mes esprits me viennent de Dieu. »

Les Stoïciens, les Platoniciens, admettaient une nature divine & universelle les Epicuriens la niaient. Les Pontifes ne parlaient que d'un seul Dieu dans les mystères. Où étaient donc les idolâtres ?

Au reste c'est une des grandes erreurs du Dictonnaire de Moréri de dire que du tems de Théodose le jeune, il ne resta plus d'idolâtres que dans les pays réculés de l'Asie & de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de peuple encor Gentils, même au septieme siécle. Le nord de l'Allemagne depuis le Vézer, n'était pas Chrétien du tems de Charlemagne. La Pologne & tout le septentrion restérent long-tems après lui dans ce qu'on appelle idolâtrie. La moitié de l'Afrique, tous les royaumes au-delà du Gange, le Japon, la populace de la Chine, cent hordes de Tartares ont conservé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lapons, quelques Samoïedes, quelques Tartares, qui ayent persévéré dans la religion de leurs ancêtres.

Finissons par remarquer que dans les tems qu'on appelle parmi nous le moyen âge, nous appellons le pays

des Mahométans la Paganie. Nous traitions d'idolâtres, d'adorateurs d'images, un peuple qui a les images en horreur. Avouons encor une fois, que les Turcs sont plus excusables de nous croire idolâtres, quand ils voyent nos autels chargés d'images & de statues.

JEPHTÉ.

Ou des sacrifices de sang humain.

IL est évident par le texte du livre des Juges que Jephté promit de sacrifier la premiere personne qui sortirait de sa maison pour venir le féliciter de sa victoire contre les Ammonites. Sa fille unique vint au-devant de lui ; il déchira ses vêtemens, & il l'immola après lui avoir permis d'aller pleurer sur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles Juives célébrerent long-tems cette avanture, en pleurant la fille de Jephté pendant quatre jours. (Voyez chapitre 12 des Juges)

En quelque-tems que cette histoire ait été écrite, qu'elle soit imitée de l'Histoire Grecque, d'Agamemnon, & d'Idomenée, ou qu'elle en soit le modéle, qu'elle soit antérieure ou postérieure à de pareilles histoires Assyriennes, ce n'est pas ce que j'examine ; je m'en tiens au texte : Jephté voua sa fille en holocauste, & accomplit son vœu.

Il était expressément ordonné par la Loi Juive d'immoler les hommes voués au Seigneur. *Tout homme voué ne sera point racheté, mais sera mis à mort sans remission.* La Vulgate traduit, *non redimetur, sed morte morietur* Lévitique, chap. 27. verset 29.

C'est en vertu de cette loi que Samuël coupa en morceaux le Roi Agag, à qui Saül avait pardonné ; & c'est même pour avoir épargné Agag, que Saül fut reprouvé du Seigneur, & perdit son Royaume.

Voilà donc les sacrifices de sang humain clairement établis; il n'y a aucun point d'histoire mieux constaté ; on ne peut juger d'une nation que par ses archives, & par ce qu'elle rapporte d'elle-même.

INONDATION.

Y A-t'il eu un tems où le globe ait été entiérement inondé ? cela est physiquement impossible. Il se peut que successivement la mer ait couvert tous les terrains l'un après l'autre ; & cela ne peut être arrivé que par une gradation lente, dans une multitude prodigieuse de siécles. La mer en cinq cent années de tems s'est retirée d'Aiguemortes, de Fréjus, de Ravenne, qui étaient de grands ports, & a laissé environ deux lieuës de terrein à sec. Par cette progression il est évident qu'il lui faudrait deux millions deux cent cinquante mille ans pour faire le tour de notre globe. Ce qui est très-remarquable, c'est que cette période approche fort de celle qu'il faut à l'axe de la terre pour se relever & pour coïncider avec l'équateur ; mouvement très-vraisemblable, qu'on commence depuis cinquante ans à soupçonner, & qui ne peut s'effectuer que dans l'espace de deux millions, & plus de trois cent mille années.

Les lits, les couches de coquilles qu'on a découvert de tous côté à soixante, à quatre-vingt, à cent lieuës même de la mer, sont une preuve incontestable qu'elle a déposé peu-à-peu ces productions maritimes sur des terreins qui étaient autrefois les rivages de l'Océan ; mais que l'eau ait couvert entierement tout le globe à la fois, c'est une chimere absurde en Physique, démontrée impossible par les loix de la gravitation, par les loix des fluides, par l'insuffisance de la quantité d'eau. Ce n'est pas qu'on prétende donner la moindre atteinte a la grande vérité du déluge universel rapporté dans le Pentateuque ; au contraire, c'est un miracle, donc il le faut croire ; c'est un miracle, donc il n'a pû être exécuté par les loix physiques.

Tout eſt miracle dans l'hiſtoire du déluge. Miracle que quarante jours de pluie aient inondé les quatre parties du monde, & que l'eau ſe ſoit élevée de quinze coudées au-deſſus de toutes les plus hautes montagnes; miracle qu'il y ait eu des cataractes, des portes, des ouvertures dans le Ciel; miracle que tous les animaux ſe ſoient rendus dans l'Arche de toutes les parties du monde; miracle que Noé ait trouvé dequoi les nourrir pendant dix mois; miracle que tous les animaux aient tenu dans l'Arche avec leurs proviſions; miracle que la plûpart n'y ſoient pas morts; miracle qu'ils aient trouvé de-quoi ſe nourrir en ſortant de l'Arche; miracle encore, mais d'une autre eſpece, qu'un nommé Pelletier ait cru expliquer comment tous les animaux ont pu tenir & ſe nourrir naturellement dans l'Arche de Noé.

Or l'hiſtoire du déluge étant la choſe la plus miraculeuſe dont on ait jamais entendu parler, il ſerait inſenſé de l'expliquer; ce ſont des myſteres qu'on croit par la foi, & la foi conſiſte à croire ce que la raiſon ne croit pas, ce qui eſt encore un autre miracle.

Ainſi l'hiſtoire du déluge univerſel eſt comme celle de la tour de Babel, de l'âneſſe de Balaam, de la chûte de Jéricho au ſon des trompettes, des eaux changées en ſang, du paſſage de la Mer Rouge, & de tous les prodiges que Dieu daigna faire en faveur de ſon peuple. Ce ſont des profondeurs que l'eſprit humain ne peut ſonder.

JOSEPH.

L'Hiſtoire de Joſeph, à ne la conſidérer que comme un objet de curioſité & de littérature, eſt un des plus précieux monumens de l'antiquité qui ſoient parvenus juſqu'à nous. Elle paraît être le modéle de tous les Ecrivains Orientaux; elle eſt plus attendriſſante que l'Odyſſée d'Homére; car un héros qui pardonne, eſt plus touchant que celui qui ſe venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers Auteurs de ces fictions ingénieuſes qui ont paſſé dans toutes les langues ; mais je ne vois chez eux aucune avanture comparable à celle de Joſeph. Preſque tout en eſt merveilleux, & la fin peut faire répandre des larmes d'attendriſſement. C'eſt un jeune homme de ſeize ans dont ſes freres ſont jaloux ; il eſt vendu par eux à une caravane de marchands Iſmaélites, conduit en Egypte, & acheté par un eunuque du Roi. Cet eunuque avait une femme, ce qui n'eſt point du tout étonnant ; le Kiſlar Aga eunuque parfait, à qui on a tout coupé, a aujourd'hui un ſerrail à Conſtantinople : on lui a laiſſé ſes yeux & ſes mains, & la nature n'a point perdu ſes droits dans ſon cœur. Les autres eunuques à qui on n'a coupé que les deux accompagnemens de l'organe de la génération, emploient encore ſouvent cet organe; & Putiphar à qui Joſeph fut vendu, pouvait très-bien être du nombre de ces eunuques.

La femme de Putiphar devient amoureuſe du jeune Joſeph, qui fidéle à ſon maître & à ſon bienfaiteur, rejette les empreſſemens de cette femme. Elle en eſt irritée, & accuſe Joſeph d'avoir voulu la ſéduire. C'eſt l'hiſtoire d'Hipolite & de Phédre, de Bellerophon & de Stenobée, d'Hebrus & de Damaſippe, de Tanis & de Péribée, de Mirtil & d'Hipodamie, de Pélée & de Demenette.

Il eſt difficile de ſavoir quelle eſt l'originale de toutes ces hiſtoires ; mais chez les anciens Auteurs Arabes, il y a un trait touchant l'avanture de Joſeph & de la femme de Putiphar, qui eſt fort ingénieux. L'auteur ſuppoſe que Putiphar incertain entre ſa femme & Joſeph, ne regarda pas la tunique de Joſeph que ſa femme avait déchirée comme une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme ; Joſeph diſait qu'elle lui avait déchiré & ôté ſa tunique en préſence de l'enfant ; Putiphar conſulta l'enfant dont l'eſprit était fort avancé pour ſon âge ; l'enfant dit à Putiphar, regardez ſi la tunique eſt déchirée par devant ou par derriere ; ſi elle

l'eſt par devant, c'eſt une preuve que Joſeph a voulu prendre par force votre femme qui ſe défendait; ſi elle l'eſt par derriére, c'eſt une preuve que votre femme courait après lui. Putiphar, grace au génie de cet enfant, reconnut l'innocence de ſon eſclave. C'eſt ainſi que cette avanture eſt rapportée dans l'Alcoran d'après l'ancien Auteur Arabe. Il ne s'embarraſſe point de nous inſtruire à qui appartenait l'enfant qui jugea avec tant d'eſprit. Si c'était un fils de la Putiphar, Joſeph n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu.

Quoiqu'il en ſoit, Joſeph, ſelon la Genèſe, eſt mis en priſon, & il s'y trouve en compagnie de l'Echanſon & du Panetier du Roi d'Egypte. Ces deux priſonniers d'Etat rêvent tous deux pendant la nuit; Joſeph explique leurs ſonges, il leur prédit que dans trois jours l'Echanſon rentrera en grace, & que le Panetier ſera pendu, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Deux ans après le Roi d'Egypte rêve auſſi; ſon Echanſon lui dit qu'il y a un jeune Juif en priſon, qui eſt le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves; le Roi fait venir le jeune homme qui lui prédit ſept années d'abondance, & ſept années de ſtérilité.

Interrompons un peu ici le fil de l'hiſtoire, pour voir de quelle prodigieuſe antiquité eſt l'interprétation des ſonges. Jacob avait vû en ſonge l'échelle myſtérieuſe, au haut de laquelle était Dieu lui-même : il apprit en ſonge une méthode de multiplier les troupeaux; méthode qui n'a jamais réuſſi qu'à lui. Joſeph lui-même avait appris par un ſonge qu'il dominerait un jour ſur ſes freres. Abimelec, long-tems auparavant, avait été averti en ſonge que Sara était femme d'Abraham. (Voyez l'article *Songe*.)

Revenons à Joſeph. Dès qu'il eut expliqué le ſonge de Pharaon, il fut ſur le champ premier miniſtre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un Roi, même en Aſie; qui donnât une telle charge pour un rêve expliqué. Pharaon fit épouſer à Joſeph une fille de Putiphar. Il eſt dit, que ce Putiphar était grand-prêtre d'Héliopolis; ce n'était donc pas l'eunuque ſon premier maître;

ou

ou si c'était lui, il avait encor certainement un autre titre que celui de grand-prêtre, & sa femme avait été mere plus d'une fois.

Cependant, la famine arriva, comme Joseph l'avait prédit, & Joseph pour mériter les bonnes graces de son Roi, força tout le peuple à vendre ses terres à Pharaon, & toute la nation se fit esclave pour avoir du blé. C'est là apparemment l'origine du pouvoir despotique. Il faut avouer que jamais roi n'avait fait un meilleur marché; mais aussi le peuple ne devait guères bénir le premier ministre.

Enfin, le pere & les freres de Joseph eurent aussi besoin de blé, car *la famine désolait alors toute la terre*. Ce n'est pas la peine de raconter ici comment Joseph reçut ses freres, comment il leur pardonna & les enrichit. On trouve dans cette histoire tout ce qui constitue un poëme épique intéressant; exposition, nœud, reconnaissance, peripétie, & merveilleux. Rien n'est plus marqué au coin du génie oriental.

Ce que le bon homme Jacob pere de Joseph répondit à Pharaon, doit bien frapper ceux qui savent lire. Quel âge avez-vous? lui dit le Roi. J'ai cent-trente ans, dit le vieillard, & je n'ai pas eu encor un jour heureux dans ce court pélérinage.

DE LA LIBERTÉ.

A.

Voilà une batterie de canons qui tire à nos oreilles, avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas?

B

Sans doute, je ne peux pas m'empêcher de l'entendre.

A

Voulez-vous que ce canon emporte votre tête, & celles de votre femme & de vôtre fille qui se promènent avec vous?

B

Quelle propoſition me faites-vous là ? je ne peux pas tant que je ſuis de ſens raſſis vouloir choſe pareille, cela m'eſt impoſſible.

A

Bon, vous entendez néceſſairement ce canon, & vous voulez néceſſairement ne pas mourir vous & votre famille d'un coup de canon à la promenade, vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre, ni le pouvoir de vouloir reſter ici.

B.

Cela eſt clair.

A.

Vous avez en conſéquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du canon, vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas ?

B.

Cela eſt encor très-clair.

A.

Et ſi vous aviez été paralitique, vous n'auriez pu éviter d'être expoſé à cette batterie, vous n'auriez pas eu le pouvoir d'être où vous êtes, vous auriez néceſſairement entendu & reçu un coup de canon, & vous ſeriez mort néceſſairement.

B.

Rien n'eſt plus véritable.

A.

En quoi conſiſte donc votre liberté, ſi ce n'eſt dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une néceſſité abſolue.

B.

Vous m'embaraſſez ; la liberté n'eſt donc autre choſe que le pouvoir de faire ce que je veux.

A.

Réfléchiſſez-y, & voyez ſi la liberté peut être entendue autrement.

B.

En ce cas mon chien de chaſſe eſt auſſi libre que moi ; il a néceſſairement la volonté de courir quand il voit un

liévre, & le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux jambes. Je n'ai donc rien au-dessus de mon chien, vous me réduisez à l'état des bêtes.

A.

Voilà les pauvres sophismes des pauvres sophistes qui vous ont instruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme votre chien ! Eh ne ressemblez-vous pas à votre chien en mille choses ? La faim, la soif, la veille, le dormir, les cinq cens ne vous sont-ils pas communs avec lui ? Voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez ? Pourquoi voulez-vous avoir la liberté autrement que lui ?

B.

Mais j'ai une ame qui raisonne beaucoup, & mon chien ne raisonne guères. Il n'a presque que des idées simples, & moi j'ai mille idées métaphisiques.

A.

Et bien, vous êtes mille fois plus libre que lui, c'est-à-dire, vous avez mille fois plus de pouvoir de penser que lui, mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B.

Quoi ? je ne suis pas libre de vouloir ce que je veux ?

A.

Qu'entendez-vous par-là ?

B.

J'entends ce que tout le monde entend ; ne dit-on pas tous les jours, les volontés sont libres ?

A.

Un proverbe n'est pas une raison ; expliquez-vous mieux.

B.

J'entends que je suis libre de vouloir comme il me plaira.

A.

Avec votre permission, cela n'a pas de sens ; ne voyez-vous pas qu'il est ridicule de dire, je veux vouloir. Vous voulez nécessairement en conséquence des idées qui se sont présentées à vous. Voulez-vous vous marier, oui ou non ?

B.

Mais si je vous disais que je ne veux ni l'un ni l'autre ?

A.

Vous répondriez comme celui qui disait, les uns croyent le cardinal Mazarin mort, les autres le croyent vivant, & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.

B.

Eh bien, je veux me marier.

A.

Ah ! c'est répondre cela. Pourquoi voulez-vous vous marier ?

B.

Parce que je suis amoureux d'une jeune fille, belle, douce, bien élevée, assez riche, qui chante très-bien, dont les parens sont de très-honnêtes gens, & que je me flatte d'être aimé d'elle, & fort bien venu de sa famille.

A.

Voilà une raison. Vous voyez que vous ne pouvez vouloir sans raison. Je vous déclare que vous êtes libre de vous marier, c'est-à-dire, que vous avez le pouvoir de signer le contrat.

B.

Comment ! je ne peux vouloir sans raison ? Eh que deviendra cet autre proverbe, *sit pro ratione voluntas* ; ma volonté est ma raison, je veux parce que je veux ?

A.

Cela est absurde, mon cher ami ; il y aurait en vous un effet sans cause.

B.

Quoi ! lorsque je joue à pair ou non, j'ai une raison de choisir pair plutôt qu'impair ?

A.

Oui sans doute.

B.

Et quelle est cette raison, s'il vous plaît ?

A.

C'est que l'idée d'impair s'est présentée à votre esprit plutôt que l'idée opposée. Il serait plaisant qu'il y eût des cas où vous voulez parce qu'il y a une cause de vouloir,

& qu'il y eût quelques cas où vous voulussiez sans cause. Quand vous voulez vous marier, vous en sentez la raison dominante évidemment ; vous ne la sentez pas quand vous jouez à pair ou non ; & cependant il faut bien qu'il y en ait une.

B.

Mais encor une fois, je ne suis donc pas libre ?

A.

Votre volonté n'est pas libre, mais vos actions le sont ; vous êtes libre de faire quand vous avez le pouvoir de faire.

B.

Mais tous les livres que j'ai lûs sur la liberté d'indifférence......

A.

Sont des sottises ; il n'y a point de liberté d'indifférence ; c'est un mot destitué de sens, inventé par des gens qui n'en avaient guères.

DES LOIX.

DU temps de Vespasien & de Tite, pendant que les Romains éventraient les Juifs, un Israëlite fort riche qui ne voulait point être éventré, s'enfuit avec tout l'or qu'il avait gagné à son métier d'usurier, & emmena vers Eziongaber toute sa famille, qui consistait en sa vieille femme, un fils & une fille ; il avait dans son train deux eunuques, dont l'un servait de cuisinier, l'autre était laboureur & vigneron. Un bon Essénien qui sçavait par cœur le Pentateuque lui servait d'aumônier : tout cela s'embarqua dans le port d'Eziongaber, traversa la mer qu'on nomme rouge, & qui ne l'est point, & entra dans le golphe Persique, pour aller chercher la terre d'Ophir, sans sçavoir où elle était. Vous croyez bien qu'il survint une horrible tempête, qui poussa la famille Hébraïque vers les côtes des Indes ; le vaisseau fit naufrage à une

des isles Maldives, nommée aujourd'hui Padrabranca, laquelle était alors déserte.

Le vieux richard & la vieille se noyerent; le fils, la fille, les deux eunuques & l'aumônier se sauvérent; on tira comme on put quelques provisions du vaisseau, on bâtit des petites cabanes dans l'isle, & on y vêcut assez commodément. Vous sçavez que l'isle de Padrabranca est à cinq degrés de la ligne, & qu'on y trouve les plus gros cocos & les meilleurs ananas du monde; il était fort doux d'y vivre dans le temps qu'on égorgeait ailleurs le reste de la nation chérie; mais l'Essénien pleurait en considérant que peut-être il ne restait plus qu'eux de Juifs sur la terre, & que la semence d'Abraham allait finir.

Il ne tient qu'à vous de la susciter, dit le jeune Juif, épousez ma sœur. Je le voudrais bien, dit l'aumônier, mais la loi s'y oppose. Je suis Essénien, j'ai fait vœu de ne me jamais marier; la loi porte qu'on doit accomplir son vœu; la race Juive finira si elle veut, mais certainement je n'épouserai point votre sœur, toute jolie qu'elle est.

Mes deux eunuques ne peuvent pas lui faire d'enfans, reprit le Juif, je lui en ferai donc s'il vous plaît, & ce sera vous qui bénirez le mariage.

J'aimerais mieux cent fois être éventré par les soldats Romains, dit l'aumônier, que de servir à vous faire commettre un inceste; si c'était votre sœur de pere, encor passe, la loi le permet; mais elle est votre sœur de mere, cela est abominable.

Je conçois bien, répondit le jeune homme, que ce serait un crime à Jérusalem, où je trouverais d'autres filles; mais dans l'isle de Padrabranca, où je ne vois que des cocos, des ananas & des huîtres, je crois que la chose est très-permise. Le Juif épousa donc sa sœur, & en eut une fille malgré les protestations de l'Essénien; ce fut l'unique fruit d'un mariage que l'un croyait très-légitime, & l'autre abominable.

Au bout de quatorze ans, la mere mourut; le pere dit à l'aumônier, Vous êtes-vous enfin défait de vos anciens

préjugés ? voulez-vous épouſer ma fille ? Dieu m'en préſerve, dit l'Eſſénien. Oh bien je l'épouſerai donc moi, dit le pere, il en ſera ce qui pourra, mais je ne veux pas que la ſemence d'Abraham ſoit réduite à rien. L'Eſſénien épouvanté de cet horrible propos ne voulut pas demeurer avec un homme qui manquait à la loi, & s'enfuit. Le nouveau marié avait beau lui crier, Demeurez, mon ami, j'obſerve la loi naturelle, je ſers la patrie, n'abandonnez pas vos amis ; l'autre le laiſſait crier, ayant toujours la loi dans la tête, & s'enfuit à la nage dans l'iſle voiſine.

C'était la grande iſle d'Attole, très-peuplée & très-civiliſée ; dès qu'il aborda, on le fit eſclave. Il apprit à balbutier la langue d'Attole ; il ſe plaignit très-amérement de la façon inhoſpitaliére dont on l'avait reçu ; on lui dit que c'était la loi, & que depuis que l'iſle avait été ſur le point d'être ſurpriſe par les habitans de celle d'Ada, on avait ſagement reglé que tous les étrangers qui aborderaient dans Attole, ſeraient mis en ſervitude. Ce ne peut être une loi, dit l'Eſſénien, car elle n'eſt pas dans le Pentateuque ; on lui répondit qu'elle était dans le digeſte du païs, & il demeura eſclave : il avait heureuſement un très-bon maître fort riche, qui le traita bien, & auquel il s'attacha beaucoup.

Des aſſaſſins vinrent un jour pour tuer le maître & pour voler ſes tréſors ; ils demandérent aux eſclaves s'il était à la maiſon, & s'il avait beaucoup d'argent ? Nous vous jurons, dirent les eſclaves, qu'il n'a point d'argent & qu'il n'eſt point à la maiſon ; mais l'Eſſénien dit, la loi ne permet pas de mentir, je vous jure qu'il eſt à la maiſon & qu'il a beaucoup d'argent ; ainſi le maître fut volé & tué ; les eſclaves accuſérent l'Eſſénien devant les Juges, d'avoir trahi ſon patron ; l'Eſſénien dit qu'il ne voulait mentir, & qu'il ne mentirait pour rien au monde, & il fut pendu.

On me contait cette hiſtoire, & bien d'autres ſemblables dans le dernier voyage que je fis des Indes en France. Quand je fus arrivé, j'allai à Verſailles pour quelques affaires ; je vis paſſer une belle femme, ſuivie de pluſieurs belles femmes ; Quelle eſt cette belle femme, dis-je, à mon avocat en Parlement, qui était venu avec moi, car

j'avais un procès en Parlement à Paris, pour mes habits qu'on m'avait fait aux Indes, & je voulais toujours avoir mon avocat à mes côtés. C'est la fille du Roi, dit-il, elle est charmante & bienfaisante, c'est bien dommage que dans aucun cas elle ne puisse jamais être Reine de France. Quoi, lui dis-je, si on avait le malheur de perdre tous ses parens & les Princes du sang, (ce qu'à Dieu ne plaise) elle ne pourrait hériter du royaume de son pere ? Non, dit l'avocat, la loi Salique s'y oppose formellement. Et qui a fait cette loi Salique ? dis-je à l'avocat. Je n'en sçais rien, dit-il, mais on prétend que chez un ancien peuple nommé les Saliens, qui ne sçavaient ni lire ni écrire, il y avait une loi écrite qui disait qu'en terre Salique fille n'héritait pas d'un aleu, & cette loi a été adoptée en terre non Salique. Et moi, lui dis-je, je la casse ; vous m'avez assuré que cette Princesse est charmante & bienfaisante, donc elle aurait un droit incontestable à la couronne, si le malheur arrivait qu'il ne restât qu'elle du sang Royal ; ma mere a hérité de son pere, & je veux que cette Princesse hérite du sien.

Le lendemain mon procès fut jugé en une chambre du Parlement, & je perdis tout d'une voix ; mon avocat me dit que je l'aurais gagné tout d'une voix en une autre chambre. Voilà qui est bien comique, lui dis-je ; ainsi donc chaque chambre, chaque loi. Oui, dit-il, il y a vingt-cinq commentaires sur la coutume de Paris ; c'est-à-dire, on a prouvé vingt-cinq fois que la coutume de Paris est équivoque ; & s'il y avait vingt-cinq chambres de juges, il y aurait ving-cinq jurisprudences différentes. Nous avons, continua-t-il, à quinze lieuës de Paris une province nommée Normandie, où vous auriez été tout autrement jugé qu'ici. Cela me donna envie de voir la Normandie. J'y allai avec un de mes freres : nous rencontrâmes à la premiere auberge un jeune homme qui se désespérait ; je lui demandai quelle était sa disgrace ? Il me répondit que c'était d'avoir un frere aîné. Où est donc le grand malheur d'avoir un frere ? lui dis-je ; mon frere est mon aîné, & nous vivons très-bien ensemble. Hélas, Monsieur, me dit-il, la loi donne tout ici aux aînés, &

ne laiſſe rien aux cadets. Vous avez raiſon, lui dis-je, d'être fâché ; chez nous on partage également, & quelquefois les freres ne s'en aiment pas mieux.

Ces petites avantures me firent faire de belles & profondes réflexions ſur les loix, & je vis qu'il en eſt d'elles comme de nos vêtemens ; il m'a fallu porter un doliman à Conſtantinople, & un juſt'au-corps à Paris.

Si toutes les loix humaines ſont de convention, diſais je, il n'y a qu'à bien faire ſes marchés. Les Bourgeois de Déli & d'Agra diſent qu'ils ont fait un très-mauvais marché avec Tamerlan : les Bourgeois de Londres ſe félicitent d'avoir fait un très-bon marché avec le Roi Guillaume d'Orange. Un citoyen de Londres me diſait un jour, c'eſt la néceſſité qui fait les loix, & la force les fait obſerver. Je lui demandai ſi la force ne faiſait pas auſſi quelquefois de loix, & ſi Guillaume le bâtard & le conquérant ne leur avait pas donné des ordres ſans faire de marché avec eux. Oui, dit-il, nous étions des bœufs alors, Guillaume nous mit un joug, & nous fit marcher à coups d'aiguillons ; nous avons depuis été changés en hommes, mais les cornes nous ſont reſtées, & nous en frappons quiconque veut nous faire labourer pour lui, & non pas pour nous.

Plein de toutes ces réflexions, je me complaiſais à penſer qu'il y a une loi naturelle indépendante de toutes les conventions humaines ; le fruit de mon travail doit-être à moi, je dois honorer mon pere & ma mere ; je n'ai nul droit ſur la vie de mon prochain, & mon prochain n'en a point ſur la mienne, &c. Mais quand je ſongeai que depuis Cordolaomor juſqu'à Mentzel, colonel de houzard, chacun tue loyamment & pille ſon prochain avec une patente dans ſa poche, je fus très-affligé.

On me dit que parmi les voleurs il y avait des loix, & qu'il y en avait auſſi à la guerre. Je demandai ce que c'était que ces loix de la guerre ? C'eſt, me dit-on, de pendre un brave Officier qui aura tenu dans un mauvais poſte ſans canon contre une armée roya-

le ; c'eſt de faire pendre un priſonnier, ſi on a pendu un des vôtres; c'eſt de mettre à feu & à ſang les villages qui n'auront pas apporté toute leur ſubſiſtance au jour marqué, ſelon les ordres du gracieux ſouverain du voiſinage. Bon, dis-je, voilà l'*eſprit des loix*.

Après avoir été bien inſtruit, je découvris qu'il y a de ſages loix par leſquelles un berger eſt condamné à neuf ans de galére pour avoir donné un peu de ſel étranger à ſes moutons. Mon voiſin a été ruiné par un procès pour deux chênes qui lui appartenaient qu'il avait fait couper dans ſon bois, parce qu'il n'avait pû obſerver une formalité qu'il n'avait pû connaître; ſa femme eſt morte dans la miſére, & ſon fils traîne une vie plus malheureuſe. J'avoue que ces loix ſont juſtes, quoique leur exécution ſoit un peu dure; mais je ſais mauvais gré aux loix qui autoriſent cent mille hommes à aller loyalement égorger cent mille voiſins. Il m'a paru que la plûpart des hommes ont reçu de la nature aſſez de ſens commun pour faire des loix; mais que tout le monde n'a pas aſſez de juſtice pour faire de bonnes loix.

Aſſemblez d'un bout de la terre à l'autre les ſimples & tranquilles agriculteurs: ils conviendront tous aiſément, qu'il doit être permis de vendre à ſes voiſins l'excédent de ſon bled, & que la loi contraire eſt inhumaine & abſurde; que les monnoies repréſentatives des denrées ne doivent pas plus être altérées que les fruits de la terre; qu'un pere de famille doit être le maître chez ſoi; que la religion doit raſſembler les hommes pour les unir, & non pour en faire des fanatiques & des perſécuteurs; que ceux qui travaillent, ne doivent pas ſe priver du fruit de leurs travaux pour en doter la ſuperſtition & l'oiſiveté, ils feront en une heure trente loix de cette eſpéce, toutes utiles au genre-humain.

Mais que Tamerlan arrive & ſubjugue l'Inde; alors vous ne verrez plus que des loix arbitraires. L'une accablera une Province pour enrichir un publicain de Tamerlan: l'autre fera un crime de léze-majeſté d'avoir mal parlé de la maîtreſſe du premier valet de chambre d'un Raya; une troiſieme ravira la moitié de la récol-

te de l'agriculteur, & lui conteſtera le reſte ; il y aura enfin des loix par leſquelles un appariteur Tartare viendra ſaiſir vos enfans au berceau, fera du plus robuſte un ſoldat, & du plus faible un ennuque, & laiſſera le pere & la mere ſans ſecours & ſans conſolation.

Or lequel vaut le mieux d'être le chien de Tamerlan ou ſon ſujet ? Il eſt clair que la condition de ſon chien eſt fort ſupérieure.

LOIX CIVILES
ET ECCLÉSIASTIQUES.

ON a trouvé dans les papiers d'un Juriſconſulte ces notes, qui méritent peut-être un peu d'examen.

Que jamais aucune loi eccléſiaſtique n'ait de force, que lorſqu'elle aura la ſanction expreſſe du gouvernement. C'eſt par ce moyen qu'Athènes & Rome n'eurent jamais de querelles religieuſes.

Ces querelles ſont le partage des nations barbares, ou devenues barbares.

Que le Magiſtrat ſeul puiſſe permettre ou prohiber le travail les jours de fête, parce qu'il n'appartient pas à des Prêtres de défendre à des hommes de cultiver leurs champs.

Que tout ce qui concerne les mariages dépende uniquement du Magiſtrat, & que les Prêtres s'en tiennent à l'auguſte fonction de les bénir.

Que le prêt à intérêt ſoit purement un objet de la loi civile, parce qu'elle ſeule préſide au commerce.

Que tous les Ecclésiastiques soient soumis en tous les cas au Gouvernement, parce qu'ils sont sujets de l'Etat.

Que jamais on n'ait le ridicule honteux de payer à un Prêtre étranger la premiere année du revenu d'une terre, que des citoyens ont donnée à un Prêtre concitoyen.

Qu'aucun Prêtre ne puisse jamais ôter à un citoyen la moindre prérogative, sous prétexte que ce citoyen est pécheur, parce que le Prêtre pécheur doit prier pour les pécheurs, & non les juger.

Que les Magistrats, les Laboureurs & les Prêtres, payent également les charges de l'Etat, parce que tous appartiennent également à l'Etat.

Qu'il n'y ait qu'un poids, une mesure, une coutume.

Que les supplices des criminels soient utiles. Un homme pendu n'est bon à rien, & un homme condamné aux ouvrages publics sert encor la patrie, & est une leçon vivante.

Que toute loi soit claire, uniforme & précise. L'interprêter c'est presque toujours la corrompre.

Que rien ne soit infâme que le vice.

Que les impôts ne soient jamais que proportionels.

Que la loi ne soit jamais en contradiction avec l'usage. Car si l'usage est bon, la loi ne vaut rien.

L U X E.

ON a déclamé contre le luxe depuis deux mille ans, en vers & en proſe, & on l'a toujours aimé.

Que n'a-t-on pas dit des premiers Romains, quand ces brigands ravagérent & pillérent les moiſſons de leurs voiſins; quand pour augmenter leur pauvre village, ils détruiſirent les pauvres villages des Volſques, & des Samnites, c'était des hommes déſintéreſſés & vertueux! Ils n'avaient pû encor voler ni or, ni argent, ni pierreries, parce qu'il n'y en avait point dans les bourgs qu'ils ſaccagérent. Leurs bois ni leurs marais ne produiſaient ni perdrix, ni faiſans, & on loue leur tempérance.

Quand de proche en proche ils eurent tout pillé, tout volé du fond du golfe Adriatique à l'Euphrate, & qu'ils eurent aſſez d'eſprit pour jouir du fruit de leurs rapines pendant ſept à huit cent ans; quand ils cultivérent tous les Arts, qu'ils goûtérent tous les plaiſirs, & qu'ils les firent même goûter aux vaincus, ils ceſſérent alors, dit-on, d'être ſages & gens de bien.

Toutes ces déclamations ſe réduiſent à prouver qu'un voleur ne doit jamais ni manger le dîner qu'il a pris, ni porter l'habit qu'il a dérobé, ni ſe parer de la bague qu'il a volée. Il falait, dit-on, jetter tout cela dans la riviere, pour vivre en honnêtes gens; dites plutôt qu'il ne falait pas voler. Condamnez les brigands quand ils pillent; mais ne les traitez pas d'inſenſés quand ils jouiſſent de bonne foi. Lorſqu'un grand nombre de marins Anglais ſe ſont enrichis à la priſe de Ponticheri, & de la Havane, ont-ils eu tort d'avoir enſuite du plaiſir à Londres, pour prix de la peine qu'ils avaient euë au fond de l'Aſie & de l'Amérique?

Les déclamateurs voudraient-ils qu'on enfouït les richeſſes qu'on aurait amaſſées par le ſort des armes, par l'agriculture, par le commerce & par l'induſtrie? Ils ci-

tent Lacédémone ; que ne citent-ils aussi la République de Saint Marin ? Quel bien Sparte fit-elle à la Grèce ? eut-elle jamais des Demosthènes, des Sophocles, des Apelles, & des Fidias ? Le luxe d'Athènes a fait de grands hommes en tout genre ; Sparte a eu quelques capitaines, & encore en moins grand nombre que les autres villes. Mais à la bonne heure qu'une aussi petite République que Lacédémone conserve sa pauvreté. On arrive à la mort aussi-bien en manquant de tout, qu'en jouissant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le sauvage du Canada subsiste & atteint la vieillesse, comme le citoyen d'Angleterre qui a cinquante mille guinées de revenu. Mais qui comparera jamais le pays des Iroquois à l'Angleterre ?

Que la république de Raguse & le canton de Zug fassent des loix somptuaires, ils ont raison, il faut que le pauvre ne dépense point au-delà de ses forces ; mais j'ai lû quelque part :

Sachez surtout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en prend un petit.

Si par luxe vous entendez l'excès, on sait que l'excès est pernicieux en tout genre, dans l'abstinence comme dans la gourmandise, dans l'œconomie comme dans la libéralité. Je ne sais comment il est arrivé que dans mes villages où la terre est ingrate, les impôts lourds, la défense d'exporter le bled qu'on a semé intolérable, il n'y a gueres pourtant de colon qui n'ait un bon habit de drap, & qui ne soit bien chaussé & bien nourri. Si ce colon laboure avec son bel habit, avec du linge blanc, les cheveux frisés & poudrés ; voilà certainement le plus grand luxe, & le plus impertinent ; mais qu'un bourgeois de Paris ou de Londres paraisse au spectacle vêtu comme ce païsan, voilà la lésine la plus grossiere & la plus ridicule.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Lorsqu'on inventa les ciseaux, qui ne sont certainement pas de l'antiquité la plus haute, que ne dit-on

pas contre les premiers qui se rognerent les ongles, & qui couperent une partie des cheveux qui leur tombaient sur le nez ? On les traita sans doute de petits-maîtres & de prodigues, qui achetaient chérement un instrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du créateur. Quel péché énorme d'accourcir la corne que Dieu fait naître au bout de nos doigts ! C'était un outrage à la Divinité. Ce fut bien pis quand on inventa les chemises & les chaussons. On sait avec quelle fureur les vieux conseillers qui n'en avaient jamais porté, criérent contre les jeunes magistrats qui donnerent dans ce luxe funeste.



MATIÉRE.

Les sages à qui on demande ce que c'est que l'ame, répondent qu'ils n'en savent rien. Si on leur demande ce que c'est que la matiere, ils font la même réponse. Il est vrai que des professeurs, & surtout des écoliers, savent parfaitement tout cela; & quand ils ont répété que la matiere est étendue & divisible, ils croyent avoir tout dit; mais quand ils sont priés de dire ce que c'est que cette chose étendue, ils se trouvent embarassés. Cela est composé de parties, disent-ils; & ces parties de quoi sont-elles composées ? Les élémens de ces parties sont-ils divisibles ? Alors ou ils sont muets, ou ils parlent beaucoup, ce qui est également suspect. Cet être presque inconnu qu'on nomme matiere, est-il éternel ? Toute l'antiquité l'a crû. A-t-il par lui-même la force active ? Plusieurs philosophes l'ont pensé. Ceux qui le nient sont-ils en droit de le nier ? Vous ne concevez pas que la matiere puisse avoir rien par elle-même. Mais comment pouvez-vous assurer qu'elle n'a pas par elle-même les propriétés qui lui sont nécessaires ? Vous ignorez quelle est sa nature, & vous lui refusez des modes qui sont pourtant dans sa nature ;

car enfin, dès qu'elle eſt, il faut bien qu'elle ſoit d'une certaine façon, qu'elle ſoit figurée; & dès qu'elle eſt néceſſairement figurée; eſt-il impoſſible qu'il n'y ait d'autres modes attachés à ſa configuration? La matiere exiſte, vous ne la connaiſſez que par vos ſenſations. Hélas de quoi ſervent toutes les ſubtilités de l'eſprit depuis qu'on raiſonne? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphyſique bien peu. Nous peſons la matiere, nous la meſurons, nous le décompoſons, & au delà de ces opérations groſſiéres, ſi nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuiſſance, & devant nous un abîme.

Pardonnez de grace à l'univers entier qui s'eſt trompé en croyant la matiere exiſtante par elle-même. Pouvait-il faire autrement? comment imaginer que ce qui eſt ſans ſucceſſion n'a pas toujours été? S'il n'était pas néceſſaire que la matiere exiſtât, pourquoi exiſte-t-elle? Et s'il falait qu'elle fût, pourquoi n'aurait-elle pas été toujours? Nul axiôme n'a jamais été plus univerſellement reçu que celui-ci: *Rien ne ſe fait de rien.* En effet le contraire eſt incompréhenſible. Le cahos a chez tous les peuples précédé l'arrangement qu'une main divine a fait du monde entier. L'éternité de la matiere n'a nui chez aucun peuple au culte de la Divinité. La religion ne fut jamais effarouchée qu'un Dieu éternel fût reconnu comme le maître d'une matiere éternelle. Nous ſommes aſſez heureux pour ſavoir aujourd'hui par la foi, que Dieu tira la matiere du néant; mais aucune nation n'avait été inſtruite de ce dogme; les Juifs même l'ignorerent. Le premier verſet de la Geneſe dit que les Dieux Eloïm, non pas Eloï, firent le ciel & la terre; il ne dit pas que le ciel & la terre furent créés de rien.

Philon qui eſt venu dans le ſeul tems où les Juifs ayent eu quelque érudition, dit dans ſon chapitre de la création; » Dieu étant bon par ſa nature n'a point » porté envie à la ſubſtance, à la matiere, qui par » elle-même n'avait rien de bon, qui n'a de ſa nature, » qu'inertie, confuſion, déſordre. Il daigna la rendre » bonne de mauvaiſe qu'elle était. »

L'idée du cahos débrouillé par un Dieu ſe trouve dans toutes les anciennes théogonies. Héſiode répétait ce que penſait l'orient, quand il diſait dans ſa théogonie ; » Le cahos eſt ce qui a exiſté le premier. » Ovide était l'interprête de tout l'empire Romain, quand il diſait :

Sic ubi diſpoſitam quisquis fuit ille Deorum
Congeriem ſecuit.

La matiere était donc regardée entre les mains de Dieu, comme l'argile ſous la roue du potier, s'il eſt permis de ſe ſervir de ces faibles images pour en exprimer la divine puiſſance.

La matiere étant éternelle devait avoir des propriétés éternelles, comme la configuration, la force d'inertie, le mouvement & la diviſibilité. Mais cette diviſibilité n'eſt que la ſuite du mouvement ; car ſans mouvement rien ne ſe diviſe, ne ſe ſépare, ni ne s'arrange. On regardait donc le mouvement comme eſſentiel à la matiere. Le cahos avait été un mouvement confus ; & l'arrangement de l'univers un mouvement régulier imprimé à tous les corps par le Maître du monde. Mais comment la matiere aurait-elle le mouvement par elle-même ? Comme elle a, ſelon tous les Anciens, l'étendue & l'impénétrabilité.

Mais on ne la peut concevoir ſans étendue, & on peut la concevoir ſans mouvement ! A cela on répondait ; il eſt impoſſible que la matiere ne ſoit pas perméable ; or étant perméable, il faut bien que quelque choſe paſſe continuellement dans ſes pores ; à quoi bon des paſſages ſi rien n'y paſſe ?

De réplique en réplique on ne finirait jamais ; le ſyſtême de la matiere éternelle a de très-grandes difficultés comme tous les ſyſtêmes. Celui de la matiere formée de rien n'eſt pas moins incompréhenſible ; il faut l'admettre, & ne pas ſe flatter d'en rendre raiſon ; la Philoſophie ne rend point raiſon de tout. Que de choſes incompréhenſibles n'eſt-on pas obligé d'admettre même en géométrie ? Conçoit-on deux lignes qui s'approcheront toujours, & qui ne ſe rencontreront jamais ?

Les Géométres à la vérité nous diront : Les propriétés des Assimptotes vous sont démontrées ; vous ne pouvez vous empêcher de les admettre ; mais la création ne l'est pas, pourquoi l'admettez-vous ? Quelle difficulté trouvez-vous à croire comme toute l'antiquité la matiere éternelle ? D'un autre côté le Theologien vous pressera, & vous dira, si vous croyez la matiere éternelle, vous reconnaissez donc deux principes, Dieu & la matiere, vous tombez dans l'erreur de Zoroastre de Manès.

On ne répondra rien aux Géomètres, parce que ces gens-là ne connaissent que leurs lignes, leurs surfaces, & leurs solides ; mais on pourra dire au Théologien : en quoi suis-je Manichéen ? Voilà des pierres qu'un architecte n'a point faites ; il en a élevé un bâtiment immense ; je n'admets point deux architectes ; les pierres brutes ont obéi au pouvoir & au génie.

Heureusement quelque systême qu'on embrasse, aucun ne nuit à la morale ; car qu'importe que la matiere soit faite ou arrangée ? Dieu est également notre maître absolu. Nous devons être également vertueux sur un cahos débrouillé, ou sur un cahos créé de rien, presqu'aucune de ces questions métaphysiques, n'influe sur la conduite de la vie ; il en est des disputes comme des vains discours qu'on tient à table ; chacun oublie après dîner ce qu'il a dit, & va où son intérêt & son goût l'appellent.

MECHANT.

ON nous crie que la nature humaine est essentiellement perverse, que l'homme est né enfant du diable, & méchant. Rien n'est plus mal avisé. Car, mon ami, toi qui me prêches que tout le monde est né pervers, tu m'avertis donc que tu es né tel, qu'il faut que je me défie de toi comme d'un renard ou d'un crocodile. Oh point ! me dis-tu, je suis régénéré, je ne suis ni hérétique, ni infidéle, on peut se fier à moi ; mais le reste du genre humain qui est ou hérétique, ou

ce que tu appelles infidéle, ne ſera donc qu'un aſſemblage de monſtres : & toutes les fois que tu parleras à un Luthérien, ou à un Turc, tu dois être sûr qu'ils te voleront, & qu'ils t'aſſaſſineront, car ils ſont enfans du Diable; ils ſont nés méchans; l'un n'eſt point régénéré, & l'autre eſt dégénéré. Il ſerait bien plus raiſonnable, bien plus beau de dire aux hommes, *Vous êtes tous nés bons, voyez combien il ſerait affreux de corrompre la pureté de votre être.* Il eût fallu en uſer avec le genre humain comme on en uſe avec tous les hommes en partilier. Un Chanoine méne-t'il une vie ſcandaleuſe ? On lui dit, eſt-il poſſible que vous déshonoriez la dignité de Chanoine ? On fait ſouvenir un homme de robe qu'il a l'honneur d'être Conſeiller du Roi, & qu'il doit l'exemple. On dit à un ſoldat pour l'encourager, ſonges que tu es du Régiment de Champagne. On devrait dire à chaque individu, ſouviens-toi de ta dignité d'homme.

Et en effet, malgré qu'on en ait, on en revient toujours là; car que veut dire ce mot ſi fréquemment employé chez toutes les nations, *rentrez en vous même*? ſi vous étiez né enfant du diable, ſi votre origine était criminelle, ſi votre ſang était formé d'une liqueur infernale, ce mot, *rentrez en vous-même*, ſignifierait, conſultez, ſuivez votre nature diabolique, ſoyez impoſteur, voleur, aſſaſſin, c'eſt la loi de votre pere.

L'homme n'eſt point né méchant, il le devient comme il devient malade. Des médecins ſe préſentent, & lui diſent, vous êtes né malade; il eſt bien ſûr que ces médecins, quelque choſe qu'ils diſent & qu'ils faſſent, ne le guériront pas, ſi la maladie eſt inhérente à ſa nature; & ces raiſonneurs ſont très-malades eux-mêmes.

Aſſemblez tous les enfans de l'univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur & la crainte; s'ils étaient nés méchans, malfaiſans, cruels, ils en montreraient quelque ſigne, comme les petits ſerpens cherchent à mordre, & les petits tigres à déchirer. Mais la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes of-

fenſives qu'aux pigeons & aux lapins, elle ne leur a pu donner un inſtinct qui les porte à détruire.

L'homme n'eſt donc pas né mauvais, pourquoi pluſieurs ſont-ils donc infectés de cette peſte de la méchanceté ? c'eſt que ceux qui ſont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reſte des hommes, comme une femme attaquée du mal que Chriſtophe Colomb rapporta d'Amérique, répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier homme ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monſtre a déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté qui eſt dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plûpart de nos freres peuvent acquérir ces qualités ; mais tout le monde a-t'il la fiévre putride, la pierre & la gravelle parce que tout le monde y eſt expoſé ?

Il y a des nations entieres qui ne ſont point méchantes ; les Philadelphiens, les Banians n'ont jamais tué perſonne. Les Chinois, les peuples du Tonquin, de Lao, de Siam, du Japon même, depuis plus de cent ans ne connaiſſent point la guerre. A peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la nature humaine, dans les Villes de Rome, de Veniſe, de Paris, de Londres, d'Amſterdam, Villes où pourtant la cupidité mere de tous les crimes, eſt extrême.

Si les hommes étaient eſſentiellement méchans, s'ils naiſſaient tous ſoumis à un être auſſi malfaiſant que malheureux, qui pour ſe venger de ſon ſupplice leur inſpirerait toutes ſes fureurs, on verrait tous les matins les maris aſſaſſinés par leurs femmes, & les peres par leurs enfans, comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouïne qui eſt venue ſucer leur ſang.

S'il y a un milliard d'hommes ſur la terre, c'eſt beaucoup ; cela donne environ cinq cent millions de femmes qui couſent, qui filent, qui nouriſſent leurs petits, qui tiennent la maiſon ou la cabane propre, & qui médiſent un peu de leurs voiſines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font ſur la terre. Sur ce nombre d'habitans du globe, il y a deux cent millions d'enfans

au moins, qui certainement ne tuent ni ne pillent, & environ autant de vieillards ou de malades qui n'en ont pas le pouvoir. Reſtera tout au plus cent millions de jeunes gens robuſtes & capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingt-dix continuellement occupés à forcer la terre par un travail prodigieux à leur fournir la nourriture & le vêtement ; ceux-là n'ont guères le temps de mal faire.

Dans les dix millions reſtants feront compris les gens oiſifs & de bonne compagnie, qui veulent jouir doucement, les hommes à talents occupés de leurs profeſſions, les magiſtrats, les prêtres, viſiblement intéreſſés à mener une vie pure au moins en apparence. Il ne reſtera donc de vrais méchants que quelques politiques, ſoit ſéculiers, ſoit réguliers, qui veulent toujours troubler le monde, & quelque milliers de vagabonds qui louent leurs ſervices à ces politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées ; & dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc, tout au plus, ſur la terre dans les temps les plus orageux, un homme ſur mille, qu'on peut appeller méchant, encor ne l'eſt-il pas toujours.

Il y a donc infiniment moins de mal ſur la terre qu'on ne dit, & qu'on ne croit. Il y en a encor trop, ſans doute ; on voit des malheureux & des crimes horribles ; mais le plaiſir de ſe plaindre & d'exagérer eſt ſi grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de ſang. Avez-vous été trompé ? tous les hommes ſont des parjures. Un eſprit mélancolique qui a ſouffert une injuſtice voit l'univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux ſoupant avec ſa dame au ſortir de l'opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.

MESSIE.

MESSIAH ou Meshiah, en hébreu ; Christos, ou Célomenos, en grec ; Unctus en latin, Oint.

Nous voyons dans l'ancien Testament que le nom de *Messie* fut souvent donné à des princes idolâtres ou infidéles. Il est dit * que Dieu envoya un Prophête pour oindre Jehu roi d'Israël ; il annonça l'onction sacrée à Hazael roi de Damas & de Syrie, ces deux Princes étant les *Messies* du Très-Haut, pour punir la maison d'Achab.

Au 16e. d'Esaïe le nom de *Messie* est expressément donné à Cyrus. » Ainsi a dit l'Eternel à Cyrus son oint, » son *Messie*, duquel j'ai pris la main droite, afin que » je terrasse les nations devant lui, &c. »

Ezéchiel au 28e. chapitre de ses révélations donne le nom de Messie au roi de Tyr, qu'il appelle aussi *Chérubin.* » Fils de l'homme, dit l'Eternel au Prophête, pro- » nonce à haute voix une complainte sur le roi de Tyr, » & lui dis ; ainsi a dit le Seigneur, l'Eternel. Tu étais le » sçeau de la ressemblance de Dieu, plein de sagesse & » parfait en beauté ; tu as été le jardin d'Heden du Sei- » neur, (ou suivant d'autres versions, tu étais toutes » les délices du Seigneur.) Tes vêtemens étaient de sar- » doine, de topase, de jaspe, de chrysolite, d'onix, de » béril, de saphir, d'escarboucle, d'émeraude, & d'or ; » ce que savaient faire tes tambours & tes fluttes a été » chez toi ; ils ont été tout prêts au jour que tu fus créé ; » tu as été un Chérubin, un *M ssie.*

Ce nom de *Messiah*, *Christ*, se donnait aux rois, aux prophêtes, & aux grands-prêtres des Hébreux. Nous lisons dans le I. des Rois xij. 3. » Le Seigneur & son *Mes-* » *sie* son témoin, » c'est-à-dire, le Seigneur & le Roi qu'il a établi. Et ailleurs ; » Ne touchez point mes oints,

* *iv. Reg. viij. 12, 13. 14.*

» & ne faites aucun mal à mes prophêtes. » David animé de l'esprit de Dieu, donne dans plus d'un endroit à Saül son beau-pere reprouvé qui le persécutait, le nom & la qualité d'oint, de *Messie* du Seigneur ; » Dieu me garde, dit-il fréquemment, » de porter ma main sur l'oint du Seigneur, » sur le *Messi* de Dieu ! »

Si le nom de *Messie*, d'oint de l'Etetnel a été donné à des rois idolâtres, à des réprouvés, il a été très-souvent employé dans nos anciens oracles pour désigner l'oint véritable du Seigneur, ce *Messie* par excellence, le *Christ*, fils de Dieu, enfin Dieu lui-même.

Si l'on rapproche tous les divers oracles qu'on applique pour l'ordinaire au *Messie*, il en peut résulter quelques difficultés apparentes dont les Juifs se sont prévalus pour justifier, s'ils le pouvaient, leur obstination. Plusieurs grands Théologiens leur accordent, que dans l'état d'oppression sous lequel gémissait le peuple Juif, & après toutes les promesses que l'Eternel lui avait faites si souvent, il pouvait soupirer après la venue d'un *Messie* vainqueur & libérateur, & qu'ainsi il est en quelque sorte excusable de n'avoir pas d'abord reconnu ce libérateur dans la personne de Jesus.

Il était dans le plan de la sagesse éternelle, que les idées spirituelles du vrai *Messie* fussent inconnues à la multitude aveugle ; elles le furent au point que les docteurs Juifs se sont avisés de nier que les passages que nous alléguons doivent s'entendre du Messie ; plusieurs disent que le Messie est déjà venu en la personne d'Ezéchias ; c'était le sentiment du fameux Hillel. D'autres en grand nombre prétendent que la croyance de la venue d'un *Messie* n'est point un article fondamental de foi, & que ce dogme n'étant ni dans le décalogue, ni dans le lévitique, il n'est qu'une espérance consolante.

Plusieurs Rabins vous disent qu'ils ne doutent pas, que suivant les anciens oracles le *Messie* ne soit venu dans les tems marqués ; mais qu'il ne vieillit point, qu'il reste caché sur cette terre, & qu'il attend pour se manifester qu'Israël ait célébré comme il faut le sabbat.

Le fameux Rabin Salomon Jarchy ou Raſchy, qui vivait au commencement du douziéme ſiécle, dit dans ſes talmudiques, que les anciens Hébreux ont crû que le Meſſie était né le jour de la derniere deſtruction de Jéruſalem par les armées Romaines; c'eſt, comme on dit, appeller le médecin après la mort.

Le Rabbi Kimchy qui vivait auſſi au douziéme ſiécle, annonçait que le *Meſſie* dont il croyait la venue très-prochaine, chaſſerait de la Judée les Chrétiens qui la poſſédaient pour lors; il eſt vrai que les Chrétiens perdirent la Terre ſainte; mais ce fut Saladin qui les vainquit: pour peu que ce conquérant eût protégé les Juifs, & ſe fût déclaré pour eux, il eſt vraiſemblable que dans leur enthouſiaſme ils en auraient fait leur Meſſie.

Les Auteurs ſacrés, & Notre Seigneur Jeſus lui-même, comparent ſouvent le régne du *Meſſie* & l'éternelle béatitude à des jours de nôces, à des feſtins; mais les Talmudiſtes ont étrangement abuſé de ces paraboles; ſelon eux le Meſſie donnera à ſon peuple raſſemblé dans la terre de Canaan, un repas dont le vin ſera celui qu'Adam lui-même fit dans le Paradis terreſtre, & qui le conſerve dans de vaſtes celliers, creuſés par les Anges au centre de la terre.

On ſervira pour entrée le fameux poiſſon, appellé le grand Léviatham, qui avale tout d'un coup un poiſſon moins grand que lui, lequel ne laiſſe pas d'avoir trois cent lieues de long; toute la maſſe des eaux eſt portée ſur Léviathan. Dieu au commencement en créa un mâle & un autre femelle; mais de peur qu'ils ne renverſaſſent la terre, & qu'ils ne rempliſſent l'univers de leurs ſemblables, Dieu tua la femelle, & la ſala pour le feſtin du *Meſſie*.

Les Rabbins ajoutent qu'on tuera pour ce repas le taureau Béhémoth, qui eſt ſi gros qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes: la femelle de ce taureau fut tuée au commencement du monde, afin qu'une eſpéce ſi prodigieuſe ne ſe multipliât pas, ce qui n'aurait pû que nuire aux autres créatures; mais ils aſſûrent que l'Eternel ne la ſala pas, parce que la vache ſalée

n'eſt pas ſi bonne que la léviathane. Les Juifs ajoutent encor ſi bien foi à toutes ces revêries rabbiniques, que ſouvent ils jurent ſur leur part de bœuf Béhémoth.

Après des idées ſi groſſiéres ſur la venue du Meſſie, & ſur ſon régne, faut-il s'étonner, ſi les Juifs tant anciens que modernes, & pluſieurs même des premiers Chrétiens, malheureuſement imbus de toutes ces rêveries, n'ont pû s'élever à l'idée de la nature divine de l'Oint du Seigneur, & n'ont pas attribué la qualité de Dieu au *Meſſie*? Voyez comme les Juifs s'expriment là-deſſus dans l'ouvrage intitulé *Judæi Luſitani quæſtiones ad Chriſtianos*. * Reconnaître, » diſent-ils, un » homme-Dieu, c'eſt s'abuſer ſoi-même, c'eſt ſe forger un monſtre, un centaure, le bizarre compoſé » de deux natures qui ne ſauraient s'allier. » Ils ajoutent que les prophêtes n'enſeignent point que le *Meſſie* ſoit homme-Dieu, qu'ils diſtinguent expreſſément entre Dieu & David, qu'ils déclarent le premier maître & le ſecond ſerviteur; &c.

On ſait aſſez que les Juifs eſclaves de la lettre n'ont jamais pénétré comme nous le ſens des écritures.

Lorſque le Sauveur parut, les préjugés Juifs s'élevérent contre lui. Jeſus-Chriſt lui-même, pour ne pas révolter leurs eſprits aveugles, paraît extrêmement réſervé ſur l'article de ſa Divinité; il voulait, dit S. Chryſoſtôme, *accoutumer inſenſiblement ſes auditeurs à croire un myſtère ſi fort élevé au-deſſus de la raiſon*; s'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés, cette action ſouléve tous ceux qui en ſont les témoins; ſes miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de ſa divinité, ceux-mêmes en faveur deſquels il les opére. Lorſque devant le tribunal du ſouverain ſacrificateur, il avoue avec un modeſte détour qu'il eſt le fils de Dieu, le Grand-Prêtre déchire ſa robe & crie au blaſphême. Avant l'envoi du Saint-Eſprit, les Apôtres ne ſoupçonnent pas même la divinité de leur maître; il les interroge ſur ce que le peuple penſe de lui, ils ré-

* *Quæſt.* 1. 2. 4. 23. *&c.*

pondent, que les uns le prennent pour Elie, les autres pour Jérémie, ou pour quelqu'autre Prophête. Saint Pierre a besoin d'une révélation particuliére pour connaître que Jesus est le Christ, le fils de Dieu vivant.

Les Juifs révoltés contre la divinité de Jesus-Christ ont eu recours à toutes sortes de voyes pour détruire ce grand mystère; ils détournent le sens de leurs propres oracles, ou ne les appliquent pas au *Messie*; ils prétendent que le nom de *Dieu*, Eloï, n'est pas particulier à la divinité, & qu'il se donne même par les Auteurs sacrés, aux Juges, aux Magistrats en général à ceux qui sont élevés en autorité; ils citent en effet un très-grand nombre de passages des saintes écritures, qui justifient cette observation, mais qui ne donnent aucune atteinte aux termes & exprès des anciens oracles qui regardent le *Messie*.

Enfin ils prétendent que si le Sauveur, & après lui les Evangélistes, les Apôtres & les premiers Chrétiens, appellent Jesus le fils de Dieu, ce terme auguste ne signifiait dans les tems évangéliques, autre chose que l'opposé des fils de Bélial, c'est-à-dire, homme de bien, serviteur de Dieu; par opposition à un méchant, un homme qui ne craint point Dieu.

Si les Juifs ont contesté à Jesus-Christ la qualité de *Messie* & sa divinité, ils n'ont rien négligé aussi pour le rendre méprisable, pour jetter sur sa naissance, sa vie & sa mort, tout le ridicule & tout l'opprobre qu'a pû imaginer leur criminel acharnement.

De tous les ouvrages qu'a produits l'aveuglement des Juifs, il n'en est point de plus odieux & de plus extravagant que le livre ancien intitulé *Sepher Toldos Jeschut*, tiré de la poussiére par Mr. Vaganseil dans le second tome de son ouvrage intitulé *Tela ignea, &c.*

C'est dans ce *Sepher Toldos Jeschut*, qu'on lit une histoire monstrueuse de la vie de notre Sauveur forgée avec toute la passion & la mauvaise foi possibles. Ainsi, par exemple, ils ont osé écrire qu'un nommé Panther ou Pandera habitant de Bétléem, était devenu amoureux d'une

jeune femme mariée à Jochaman. Il eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé Jesua ou Jesu. Le pere de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & se retira à Babylone. Quant au jeune Jesu, on l'envoya aux écoles; mais, ajoute l'auteur, il eut l'insolence de lever la tête, & de se découvrir devant les Sacrificateurs, au-lieu de paraitre devant eux la tête baissée & le visage couvert, comme c'était la coutume; hardiesse qui fut vivement tansée; ce qui donna lieu d'examiner sa naissance, qui fut trouvée impure, & l'exposa bien-tôt à l'ignominie.

Ce détestable livre *Sepher Toldos Jeschut* était connu dès le second siécle; Celse le cita avec confiance, & Origène le réfute au chapitre neuviéme.

Il y a un autre livre intitulé aussi *Toledos Jesu*, publié l'an 1705. par M. Huldric, qui suit de plus près l'évangile de l'enfance; mais qui commet à tout moment les anacronismes & les fautes les plus grossieres; il fait naître & mourir Jesus-Christ sous le régne d'Hérode le grand; il veut que ce soit à ce Prince qu'ont été faites les plaintes sur l'adultére de Panther & de Marie mere de Jesus.

L'auteur qui prend le nom de Jonathan, qui se dit contemporain de Jesus-Christ & demeurant à Jérusalem, avance qu'Hérode consulta sur le fait de Jesus-Christ les Sénateurs d'une ville dans la terre de Césarée: nous ne suivrons pas un auteur aussi absurde dans toutes ses contradictions.

Cependant c'est à la faveur de toutes ces calomnies que les Juifs s'entretiennent de leur haine implacable contre les Chrétiens & contre l'Evangile; ils n'ont rien négligé pour altérer la chronologie du vieux testament, & pour répandre des doutes & des difficultés sur le temps de la venue de notre Sauveur.

Ahmed-ben-Cassum-al-Andacousy Maure de Grenade qui vivait sur la fin du 16e. siécle, cite un ancien manuscrit arabe qui fut trouvé avec seize lames de plomb, gravées en caractères arabes, dans une grote près de Grenade. Dom Pedro y Quinones archevêque de Grenade en a rendu lui-même témoignage; ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Ro-

me, où après un examen de plusieurs années, elles ont enfin été condamnées comme apocriphes sous le Pontificat d'Alexandre VII. elles ne renferment que des histoires fabuleuses touchant la vie de Marie & de son fils.

Le nom de *Messie* accompagné de l'épitète de *faux*, se donne encor à ces imposteurs qui dans divers temps ont cherché à abuser la nation Juive. Il y eut de ces *faux-Messies* avant même la venue du véritable oint de Dieu. Le sage Gamaliel parle (*a*) d'un nommé Theudas, dont l'histoire se lit dans les antiquités Judaïques de Joseph, liv. 20. chap. 2. Il se vantait de passer le Jourdain à pié sec; il attira beaucoup de gens à sa suite; mais les Romains étant tombés sur sa petite troupe la dissipérent, coupérent la tête au malheureux chef & l'exposérent dans Jérusalem.

Gamaliel parle aussi de Judas le Galiléen, qui est sans doute le même dont Joseph fait mention dans le 12. chap. du second livre de la guerre des Juifs. Il dit que ce faux prophête avait ramassé près de trente mille hommes; mais l'hyperbole est le caractère de l'historien Juif.

Dès les temps apostoliques l'on vit Simon surnommé le magicien, (*b*) qui avait sçu séduire les habitans de Samarie, au point qu'ils le considéraient comme *la vertu de Dieu*.

Dans le siécle suivant l'an 178. & 179. de l'ère chrétienne, sous l'empire d'Adrien, parut le *faux-Messie* Barchochebas, à la tête d'une armée. L'Empereur envoya contre lui Julius Severus, qui après plusieurs rencontres enferma les révoltés dans la ville de Bither; elle soutint un siége opiniâtre, & fut emportée; Barchochebas y fut pris & mis à mort. Adrien crut ne pouvoir mieux prévenir les continuelles révoltes des Juifs qu'en leur défendant par un édit d'aller à Jérusalem; il établit même des gardes aux portes de cette ville, pour en défendre l'entrée aux restes du peuple d'Israël.

On lit dans Socrate historien ecclésiastique (*c*) que l'an

(a) *Act. Apost. c. v. 34. 35. 36.*
(b) *Act. Apost. c. 8. 9.*
(c) *Socr. hist. eccl. l. 2. chap. 38.*

434. il parut dans l'isle de Candie un *faux-Messie*, qui s'appellait Moïse. Il se disait l'ancien libérateur des Hébreux, ressuscité pour les délivrer encore.

Un siécle après, en 530. il y eut dans la Palestine un *faux-Messie* nommé Julien ; il s'annonçait comme un grand conquérant, qui à la tête de sa nation détruirait par les armes tout le peuple chrétien ; séduits par ses promesses les Juifs armés massacrérent plusieurs Chrétiens. L'empereur Justinien envoya des troupes contre lui ; on livra bataille au faux-Christ, il fut pris & condamné au dernier supplice.

Au commencement du 8e. siécle, Serenus Juif Espagnol se porta pour Messie, prêcha, eut des disciples & mourut comme eux dans la misére.

Il s'éleva plusieurs *faux-Messies* dans le douziéme siécle. Il en parut un en France sous Louis le jeune ; il fut pendu lui & ses adhérens, sans qu'on ait jamais sçu les noms ni du maître ni des disciples.

Le treiziéme siécle fut fertile en *faux-Messies* ; on en compte sept ou huit qui parurent en Arabie, en Perse, dans l'Espagne, en Moravie : l'un d'eux qui se nommait David el Ré passe pour avoir été un très-grand magicien ; il séduisit les Juifs, & se vit à la tête d'un parti considérable ; mais ce *Messie* fut assassiné.

Jaque Zieglerne de Moravie. qui vivait au milieu du 16e. siécle, annonçait la prochaine manifestation du *Messie* ; né, à ce qu'il assurait, depuis quatorze ans ; il l'avait vû, disait-il, à Strasbourg, & il gardait avec soin une épée & un sceptre pour les lui mettre en main dès qu'il serait en âge d'enseigner.

L'an 1624. un autre Zieglerne confirma la prédiction du premier.

L'an 1666. Zabathei Sévi né dans Alep, se dit le *Messie* prédit par les Zieglernes. Il débuta par prêcher sur les grands chemins & au milieu des campagnes ; les Turcs se moquaient de lui, pendant que ses disciples l'admiraient. Il paraît qu'il ne mit pas d'abord dans ses intérêts le gros de la nation Juive, puisque les chefs de la sinagogue de Smyrne, portérent contre lui une sentence de

mort; mais il en fut quitte pour la peur & le banniſſement.

Il contracta trois mariages, & l'on prétend qu'il n'en conſomma point, diſant que cela était au-deſſous de lui. Il s'aſſocia un nommé Nathan-Lévi: celui-ci fit le perſonnage du prophête Elie, qui devait précéder le *Meſſie*. Ils ſe rendirent à Jéruſalem, & Nathan y annonça Zabathéi-Sévi comme le libérateur des nations. La populace Juive ſe déclara pour eux; mais ceux qui avaient quelque choſe à perdre les anathématiſérent.

Sévi pour fuir l'orage ſe retira à Conſtantinople, & de là à Smyrne; Nathan-Lévi lui envoya quatre ambaſſadeurs qui le reconnurent & le ſaluérent publiquement en qualité de *Meſſie*; cette ambaſſade en impoſa au peuple, & même à quelques docteurs qui déclarérent Sabathéi-Sévi *Meſſie* & roi des Hébreux. Mais la ſinagogue de Smyrne condamna ſon roi à être empâlé.

Sabathéi ſe mit ſous la protection du Cadi de Smyrne, & eut bien-tôt pour lui tout le peuple Juif; il fit dreſſer deux trônes, un pour lui & l'autre pour ſon épouſe favorite; il prit le nom de roi des rois, & donna à Joſeph-Sévi ſon frere celui de roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'empire Ottoman aſſurée. Il pouſſa même l'inſolence juſqu'à faire ôter de la lithurgie Juive le nom de l'Empereur, & à y faire ſubſtituer le ſien.

On le fit mettre en priſon aux Dardanelles; les Juifs publiérent qu'on n'épargnait ſa vie, que parce que les Turcs ſçavaient bien qu'il était immortel. Le gouverneur des Dardanelles s'enrichit des préſens que les Juifs lui prodiguérent pour viſiter leur roi, leur *Meſſie* priſonnier, qui dans les fers conſervait toute ſa dignité, & ſe faiſait baiſer les pieds.

Cependant le Sultan qui tenait ſa cour à Andrinople, voulut faire finir cette comédie; il fit venir Sévi & lui dit que s'il était *Meſſie*, il devait être invulnérable; Sévi en convint. Le grand-Seigneur le fit placer pour but aux flêches de ſes icoglans; le *Meſſie* avoua qu'il n'était point invulnérable, & proteſta que Dieu ne l'envoyait que

pour rendre témoignage à la ſainte religion Muſulmane. Fuſtigé par les miniſtres de la loi, il ſe fit Mahométan, & il vêcut & mourut également mépriſé des Juifs & des Muſulmans; ce qui a ſi fort décrédité la profeſſion de *faux Meſſie*, que Sévi eſt le dernier qui ait paru.

MÉTAMORPHOSE,

MÉTEMPSICOSE.

N'Eſt-il pas bien naturel que toutes les métamorphoſes dont la terre eſt couverte, ayent fait imaginer dans l'orient où on a imaginé tout, que nos ames paſſaient d'un corps à un autre; un point preſque imperceptible devient un ver, ce ver devient papillon; un gland ſe transforme en chêne, un œuf en oiſeau; l'eau devient nuage & tonnerre; le bois ſe change en feu & en cendre; tout paraît enfin métamorphoſe dans la nature. On attribua bien-tôt aux ames qu'on regardait comme des figures légéres, ce qu'on voyait ſenſiblement dans des corps plus groſſiers. L'idée de la métempſicoſe eſt peut-être le plus ancien dogme de l'univers connu, & il régne encor dans une grande partie de l'Inde & de la Chine.

Il eſt encor très-naturel que toutes les métamorphoſes dont nous ſommes les témoins, ayent produit ces anciennes fables qu'Ovide a recueillies dans ſon admirable ouvrage. Les Juifs même ont eu auſſi leurs métamorphoſes. Si Niobé fut changée en marbre, Hedith femme de Lot fut changée en ſtatue de ſel. Si Euridice reſta dans les enfers pour avoir regardé derriere elle, c'eſt auſſi pour la même indiſcrétion que cette femme de Loth fut privée de la nature humaine. Le bourg qu'habitaient Baucis & Philémon en Phrigie eſt changé en un lac, la même choſe arrive à Sodome. Les filles d'Anius changeaient l'eau en huile, nous avons dans l'écriture une métamorphoſe à peu près ſemblable,

mais plus vraie & plus sacrée. Cadmus fut changé en serpent ; la verge d'Aaron devint serpent aussi.

Les Dieux se changeaient très-souvent en hommes, les Juifs n'ont jamais vû les anges que sous la forme humaine : les anges mangerent chez Abraham. Paul dans son épitre aux Corinthiens dit que l'ange de Satan lui a donné des soufflets : *Angelos Satana me colaphisei.*

MIRACLES.

UN miracle selon l'énergie du mot est une chose admirable. En ce cas tout est miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de soleils, l'activité de la lumiere, la vie des animaux, sont des miracles perpétuels.

Selon les idées reçues nous appellons miracle la violation de ces loix divines & éternelles. Qu'il y ait une éclipse de soleil pendant la pleine lune, qu'un mort fasse à pié deux lieues de chemin en portant sa tête entre ses bras, nous appellons cela un miracle.

Plusieurs physiciens soutiennent qu'en ce sens il n'y a point de miracles, & voici leurs argumens.

Un miracle est la violation des loix mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce seul exposé, un miracle est une contradiction dans les termes. Une loi ne peut être à la fois immuable & violée ; mais une loi, leur dit-on, étant établie par Dieu même, ne peut-elle être suspendue par son auteur ? Ils ont la hardiesse de répondre que non, & qu'il est impossible que l'Etre infiniment sage ait fait des loix pour les violer. Il ne pouvait, disent-ils, déranger sa machine que pour la faire mieux aller ; or il est clair qu'étant Dieu il a fait cette immense machine aussi bonne qu'il l'a pû ; s'il a vu qu'il y aurait quelque imperfection résultante de la nature de la matiere, il y a pourvu dès le commencement,

commencement, ainſi il n'y changera jamais rien.

De plus Dieu ne peut rien faire ſans raiſon ; or quelle raiſon le porterait à défigurer pour quelque tems ſon propre ouvrage ?

C'eſt en faveur des hommes, leur dit-on. C'eſt donc au moins en faveur de tous les hommes, répondent-ils ; car il eſt impoſſible de concevoir que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre humain ; encor même le genre humain eſt bien peu de choſe ; il eſt beaucoup moindre qu'une petite fourmiliere en comparaiſon de tous les êtres qui rempliſſent l'immenſité. Or n'eſt-ce pas la plus abſurde des folies d'imaginer que l'Etre infini intervertiſſe en faveur de trois ou quatre centaines de fourmis, ſur ce petit amas de fange, le jeu éternel de ces reſſorts immenſes qui font mouvoir tout l'univers.

Mais ſuppoſons que Dieu ait voulu diſtinguer un petit nombre d'hommes par des faveurs particulieres, faudra-t-il qu'il change ce qu'il a établi pour tous les temps & pour tous les lieux ? Il n'a certes aucun beſoin de ce changement, de cette inconſtance, pour favoriſer ſes créatures ; ſes faveurs ſont dans ſes loix mêmes. Il a tout prévû, tout arrangé pour elles, toutes obéiſſent irrévocablement à la force qu'il a imprimée pour jamais dans la nature.

Pourquoi Dieu ferait-il un miracle ? Pour venir à bout d'un certain deſſein ſur quelques êtres vivans ! Il dirait donc, Je n'ai pû parvenir, par la fabrique de l'univers, par mes décrets divins, par mes loix éternelles, à remplir un certain deſſein ; je vais changer mes éternelles idées, mes loix immuables, pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pu faire par elles. Ce ſerait un aveu de ſa faibleſſe, & non de ſa puiſſance. Ce ſerait, ce ſemble, dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainſi donc, oſer ſuppoſer à Dieu des miracles, c'eſt réellement l'inſulter, (ſi des hommes peuvent inſulter Dieu.) C'eſt lui dire, Vous êtes un être faible & inconſéquent. Il eſt donc abſurde de croire des miracles, c'eſt deshonorer en quelque ſorte la Divinité.

On presse ces philosophes : on leur dit, Vous avez beau exalter l'immutabilité de l'Etre suprême, l'éternité de ses loix, la régularité de ses mondes infinis : notre petit tas de boue a été tout couvert de miracles ; les histoires sont aussi remplies de prodiges que d'événemens naturels. Les filles du grand-prêtre Anius changeaient tout ce qu'elles voulaient en bled, en vin, ou en huile ; Athalie fille de Mercure ressuscita plusieurs fois ; Esculape ressuscita Hipolite ; Hercule arracha Alceste à la mort ; Herès revint au monde après avoir passé quinze jours dans les enfers. Romulus & Rémus naquirent d'un Dieu & d'une Vestale ; le Palladium tomba du ciel dans la ville de Troye ; la chevelure de Bérénice devint un assemblage d'étoiles ; la cabane de Baucis & de Philémon fut changée en un superbe temple ; la tête d'Orphée rendait des oracles après sa mort ; les murailles de Thèbes se construisirent d'elles-mêmes au son de la flûte, en présence des Grecs ; les guérisons faites dans le temple d'Esculape, étaient innombrables ; & nous avons encor des monumens chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'Esculape.

Nommez moi un peuple, chez lequel il ne se soit pas opérés des prodiges incroyables, surtout dans des tems où l'on savait à peine lire & écrire.

Les philosophes ne répondent à ces objections qu'en riant & en levant les épaules ; mais les philosophes chrétiens disent ; Nous croyons aux miracles opérés dans notre sainte religion ; nous les croyons par la foi, & non par notre raison que nous nous gardons bien d'écouter ; car lorsque la foi parle, on sait assez que la raison ne doit pas dire un seul mot ; nous avons une croyance ferme & entiere dans les miracles de Jesus-Christ, & des Apôtres ; mais permettez nous de douter un peu de plusieurs autres ; souffrez, par exemple, que nous suspendions notre jugement sur ce que rapporte un homme simple auquel on a donné le nom de grand. Il assure qu'un petit moine était si fort accoutumé à faire des miracles, que le prieur lui défendit enfin d'exercer son talent. Le petits moine obéit ; mais ayant

vû un pauvre couvreur qui tombait du haut d'un toit, il balança entre le désir de lui sauver la vie, & la sainte obédience. Il ordonna seulement au couvreur de rester en l'air jusqu'à nouvel ordre, & courut vîte conter à son prieur l'état des choses. Le prieur lui donna l'absolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle sans permission, & lui permit de l'achever, pourvû qu'il s'en tint là, & qu'il n'y revint plus. On accorda aux philosophes qu'il faut un peu se défier de cette histoire.

Mais comment oseriez-vous nier, leur dit-on, que S. Gervais & S. Protais aient apparu en songe à S. Ambroise, qu'ils lui aient enseigné l'endroit où étaient leurs reliques? que S. Ambroise les ait déterrées, & qu'elles aient guéri un aveugle? S. Augustin était alors à Milan; c'est lui qui rapporte ce miracle *immenso populo teste*, dit-il, dans sa Cité de Dieu, livre 22. Voilà un miracle des mieux constatés. Les Philosophes disent qu'ils n'en croient rien, que Gervais & Protais n'apparaissent à personne, qu'il importe fort peu au genre humain qu'on sache où sont les restes de leurs carcasses; qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle, qu'à celui de Vespasien; que c'est un miracle inutile; que Dieu ne fait rien d'inutile; & ils se tiennent fermes dans leurs principes. Mon respect pour S. Gervais & S. Protais ne me permet pas d'être de l'avis de ces Philosophes; je rends compte seulement de leur incrédulité. Ils font grand cas du passage de Lucien qui se trouve dans la mort de Peregrinus. » Quand un joueur de gobelets » adroit se fait Chrétien, il est sûr de faire fortune. « Mais comme Lucien est un auteur prophane, il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces Philosophes ne peuvent se résoudre à croire les miracles opérés dans le second siécle; des témoins oculaires ont beau écrire que l'Evêque de Smirne S. Policarpe, ayant été condamné à être brûlé, & étant jetté dans les flammes, ils entendirent une voix du Ciel qui criait; Courage, Policarpe, sois fort, montre-toi homme; qu'alors les flammes du bucher s'écartérent de son corps, & formérent un pavillon de feu au-dessus de sa

tête, & que du milieu du bucher il ſortit une colombe ; enfin on fut obligé de trancher la tête de Policarpe. A quoi bon ce miracle ? diſent les incrédules ; pourquoi les flammes ont-elles perdu leur nature, & pourquoi la hache de l'exécuteur n'a-t'elle pas perdu la ſienne ? D'où vient que tant de Martyrs ſont ſortis ſains & ſaufs de l'huile bouillante, & n'ont pû réſiſter au tranchant du glaive ? On répond que c'eſt la volonté de Dieu. Mais les Philoſophes voudraient avoir vû tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raiſonnemens par la ſcience, vous diront que les Peres de l'Egliſe ont avoué ſouvent eux-mêmes, qu'il ne ſe faiſait plus de miracles de leur tems. S. Chryſoſtôme dit expreſſément : » Les dons » extraordinaires de l'eſprit étaient donnés même aux » indignes, parce qu'alors l'eſprit avait beſoin de mi- » racles ; mais aujourd'hui ils ne ſont pas même donnés » aux dignes, parce que l'Egliſe n'en a plus de beſoin. « Enſuite il avoue qu'il n'y a plus perſonne qui reſſuſcite les morts, ni même qui guériſſe les malades.

S. Auguſtin lui-même, malgré le miracle de Gervais & de Protais, dit dans ſa Cité de Dieu : » Pourquoi » ces miracles qui ſe faiſaient autrefois, ne ſe font-ils » plus aujourd'hui ? « Et il en donne la même raiſon. *Cur, inquiunt, nunc illa miracula quæ prædicatis facta eſſe, non fiunt ? Poſſem quidem dicere, neceſſaria prius fuiſſe, quàm crederet mundus, ad hoc ut crederet mundus.*

On objecte aux philoſophes que St. Auguſtin, malgré cet aveu, parle pourtant d'un vieux Savetier d'Hippone, qui ayant perdu ſon habit alla prier à la chapelle *des vingt martyrs*, qu'en retournant il trouva un poiſſon dans le corps duquel il y avait un anneau d'or, & que le cuiſinier qui fit cuire le poiſſon, dit au ſavetier, voilà ce que les vingt martyrs vous donnent.

A cela les philoſophes répondent qu'il n'y a rien dans cette hiſtoire qui contrediſe les loix de la nature, que la phyſique n'eſt point du tout bleſſée qu'un poiſſon ait avalé un anneau d'or, & qu'un cuiſinier ait donné cet

anneau à un ſavetier, qu'il n'y a là aucun miracle.

Si on fait ſouvenir ces philoſophes que ſelon St. Jérôme dans ſa vie de l'Hermite Paul, cet Hermite eut pluſieurs converſations avec des ſatyres, & avec des faunes, qu'un corbeau lui apporta tous les jours pendant trente ans la moitié d'un pain pour ſon dîner, & un pain tout entier le jour que St. Antoine vint le voir; ils pourront répondre encor, que tout cela n'eſt pas abſolument contre la phyſique; que des ſatyres & des faunes peuvent avoir exiſté, & qu'en tout cas ſi ce conte eſt une puérilité, cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ſes Apôtres. Pluſieurs bons Chrétiens ont combattu l'Hiſtoire de St. Simeon Stilite, écrite par Théodoret; beaucoup de miracles qui paſſent pour autentiques dans l'Egliſe grecque, ont été révoqués en doute par pluſieurs Latins; de même que des miracles latins ont été ſuſpects à l'Egliſe grecque; les Proteſtans ſont venus enſuite, qui ont fort maltraité les miracles de l'une & l'autre Egliſe.

Un ſavant Jéſuite * qui a prêché long-tems dans les Indes, ſe plaint de ce que ni ſes confreres, ni lui, n'ont jamais pû faire de miracles. Xavier ſe lamente dans pluſieurs de ſes lettres de n'avoir point le don des langues; il dit qu'il n'eſt chez les Japonois que comme une ſtatue muette; cependant les Jéſuites ont écrit qu'il avait reſſuſcité huit morts, c'eſt beaucoup; mais il faut auſſi conſidérer qu'il les reſſuſcitait à ſix mille lieues d'ici. Il s'eſt trouvé depuis des gens qui ont prétendu que l'aboliſſement des Jéſuites en France, eſt un beaucoup plus grand miracle que ceux de Xavier & d'Ignace.

Quoi qu'il en ſoit, tous les Chrétiens conviennent que les miracles de Jeſus-Chriſt & des Apôtres ſont d'une vérité inconteſtable; mais qu'on peut douter à toute force, de quelques miracles faits dans nos derniers tems, & qui n'ont pas eu une autenticité certaine.

On ſouhaiterait, par exemple, pour qu'un miracle

* *Oſpinian, p. 230.*

fût bien constaté, qu'il fût fait en présence de l'Académie des Sciences de Paris, ou de la Société royale de Londres, & de la Faculté de Médecine, assistées d'un détachement du Régiment des Gardes, pour contenir la foule du peuple, qui pourrait par son indiscrétion empêcher l'opération du miracle.

On demandait un jour à un Philosophe, ce qu'il dirait, s'il voyait le soleil s'arrêter, c'est-à-dire, si le mouvement de la terre autour de cet astre cessait; si tous les morts ressuscitaient, & si toutes les montagnes allaient se jetter en compagnie dans la mer, le tout pour prouver quelque vérité importante, comme par exemple, la grace versatile? Ce que je dirais? répondit le Philosophe, je me ferais Manichéen, je dirais qu'il y a un principe qui défait ce que l'autre a fait.

MOYSE.

PLusieurs savants ont crû que le Pentateuque ne peu avoir été écrit par Moyse. Ils disent que par l'écriture même il est averé que le premier exemplaire connu fut trouvé du tems du roi Josias, & que cet unique exemplaire fut apporté au roi par le sécretaire Saphan. Or entre Moyse & cette avanture du sécretaire Saphan, il y a 867. années par le comput hébraïque. Car Dieu apparut à Moyse dans le buisson ardent l'an du monde 2213, & le sécretaire Saphan publia le livre de la loi l'an du monde 3382. Ce livre trouvé sous Josias fut inconnu jusqu'au retour de la captivité de Babylone, & il est dit que ce fut Esdras, inspiré de Dieu, qui mit en lumière toutes les saintes écritures.

Or que ce soit Esdras ou un autre, qui ait fait ce livre, cela est absolument indifférent, dès que le livre est inspiré. Il n'est point dit dans le Pentateuque que Moyse en soit l'auteur; il est donc permis de l'attribuer à un autre homme, à qui l'esprit divin l'aura dicté.

Quelques contradicteurs ajoutent qu'aucun prophête ne cite les livres du Pentateuque, qu'il n'en est question ni dans les Pseaumes, ni dans les livres attribués à Salomon, ni dans Jéremie, ni dans Isaïe, ni enfin dans aucun livre canonique. Les mots qui répondent à ceux de Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, Deuteronome, ne se trouvent dans aucun autre écrit, ni de l'ancien ni du nouveau testament.

D'autres plus hardis ont fait les questions suivantes.

1°. En quelle langue Moyse auroit-il écrit dans un désert sauvage ? Ce ne pouvait être qu'en Egyptien. Car par ce livre même on voit que Moyse & tout son peuple était né en Egypte. Il est probable qu'ils ne parlaient pas d'autre langue. Les Egyptiens ne se servaient pas encor du papiros ; on gravait des hiérogliphes sur le marbre ou sur le bois. Il est même dit que les tables des commandemens furent gravées sur la pierre. Il aurait donc fallu graver cinq volumes sur des pierres polies, ce qui demandait des efforts & un tems prodigieux.

2°. Est-il vraisemblable que dans un désert, où le peuple Juif n'avait ni cordonier, ni tailleur, & où le Dieu de l'univers était obligé de faire un miracle continuel pour conserver les vieux habits & les vieux souliers des Juifs, il se soit trouvé des hommes assez habiles pour graver les cinq livres du Pentateuque sur le marbre ou sur le bois ? On dira qu'on trouva bien des ouvriers qui firent un veau d'or ; & qui réduisirent ensuite l'or en poudre, qui construisirent le tabernacle, qui l'ornérent de trente-quatre colonnes d'airain, avec des chapiteaux d'argent, qui ourdirent & qui brodérent des voiles de lin, d'hiacinte, de pourpre, & d'écarlate ; mais cela même fortifie l'opinion des contradicteurs ; ils répondent qu'il n'est pas possible que dans un désert où l'on manquait de tout, on ait fait des ouvrages si recherchés ; qu'il aurait fallu commencer par faire des souliers & des tuniques ; que ceux qui manquent du nécessaire, ne donnent point dans le luxe ; & que c'est une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des fondeurs, des graveurs, des

ſculpteurs, des teinturiers, des brodeurs, quand on n'avait ni habits, ni ſandales, ni pain.

3°. Si Moïſe avait écrit le premier chapitre de la Geneſe, aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier chapitre ? Aurait-on porté ſi peu de reſpect au Légiſlateur ? Si c'était Moïſe qui eût dit que Dieu punit l'iniquité des peres juſqu'à la quatriéme génération, Ezéchiel aurait-il oſé dire le contraire ?

4°. Si Moïſe avait écrit le Lévitique, aurait-il pû ſe contredire dans le Deuteronome ? Le Lévitique défend d'épouſer la femme de ſon frere, le Deuteronome l'ordonne.

5°. Moïſe aurait-il parlé dans ſon livre de villes qui n'exiſtaient pas de ſon tems ? Aurait-il dit que des villes qui étaient pour lui à l'orient du Jourdain, étaient à l'occident ?

6°. Aurait-il aſſigné quarante-huit villes aux Lévites dans un pays où il n'y a jamais eu dix villes, & dans un déſert où il a toujours erré ſans avoir une maiſon ?

7°. Aurait-il preſcrit des régles pour les Rois Juifs, tandis que non-ſeulement il n'y avait point de Rois chez ce peuple, mais qu'ils étaient en horreur, & qu'il n'était pas probable qu'il y en eût jamais ? Quoi ! Moïſe aurait donné des préceptes pour la conduite des Rois, qui ne vinrent qu'environ huit cent années après lui, & il n'aurait rien dit pour les Juges & les Pontifes qui lui ſuccédérent ? Cette réflexion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été compoſé du tems des Rois, & que les cérémonies inſtituées par Moïſe n'avaient été qu'une tradition ?

8°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs, je vous ai fait ſortir au nombre de ſix cent mille combattans de la terre d'Egypte, ſous la protection de votre Dieu ? Les Juifs ne lui auraient ils pas répondu, Il faut que vous ayez été bien timide pour ne nous pas mener contre le Pharaon d'Egypte ; il ne pouvait pas nous oppoſer une armée de deux cent mille hommes. Jamais l'Egypte n'a eu tant de ſoldats ſur pié ; nous l'aurions

vaincu ſans peine, nous ſerions les maîtres de ſon pays? Quoi! le Dieu qui vous parle a égorgé pour nous faire plaiſir tous les premiers nés d'Egypte, & s'il y a dans ce pays-là trois cent mille familles, cela fait trois cent mille hommes morts en une nuit pour nous venger; & vous n'avez pas ſecondé votre Dieu? & vous ne nous avez pas donné ce pays fertile que rien ne pouvait défendre? vous nous avez fait ſortir de l'Egypte en larrons & en lâches, pour nous faire périr dans des déſerts, entre les précipices & les montagnes; Vous pouviez nous conduire au moins par le droit chemin dans cette terre de Canaan ſur laquelle nous n'avons nul droit, & que vous nous avez promiſe, & dans laquelle nous n'avons pû encor entrer?

Il était naturel que de la terre de Geſſen nous marchaſſions vers Tyr & Sidon le long de la Méditerranée; mais vous nous faites paſſer l'iſtme de Suez preſque tout entier; vous nous faites rentrer en Egypte, remonter juſques par de-là Memphis, & nous nous nous trouvons à Béel-Sephon, au bord de la mer rouge, tournant le dos à la terre de Canaan, ayant marché quatre vingt lieues dans cette Egypte que nous voulions éviter, & enfin prêts de périr entre la mer & l'armée de Pharaon!

Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis, auriez-vous pris une autre route & d'autres meſures? Dieu nous a ſauvés par un miracle, dites-vous; la mer s'eſt ouverte pour nous laiſſer paſſer; mais après une telle faveur, fallait-il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les déſerts horribles d'Ethan, de Cadésbarné, de Mara, d'Elim, d'Oreb & de Sinaï? Tous nos peres ont péri dans ces ſolitudes affreuſes, & vous nous venez dire au bout de quarante ans que Dieu a eu un ſoin particulier de nos peres!

Voilà ce que ces Juifs murmurateurs, ces enfans injuſtes des Juifs vagabonds, morts dans les déſerts, auraient pû dire à Moïſe, s'il leur avait lû l'Exode & la Genèſe. Et que n'auraient-ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or? Quoi! vous oſez nous conter

que votre frere fit un veau d'or pour nos peres ; quand vous étiez avec Dieu ſur la montagne ; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé à Dieu face à face, & tantôt que vous n'avez pû le voir que par derrière ! Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, & votre frere jette en fonte un veau d'or en un ſeul jour, & nous le donne pour l'adorer ; & au lieu de punir votre indigne frere, vous le faites notre Pontife, & vous ordonnez à vos Lévites d'égorger vingt mille hommes de votre peuple ; nos peres l'auraient-ils ſouffert ? ſe ſeraient-ils laiſſé aſſommer comme des victimes par des Prêtres ſanguinaires ? Vous nous dites que non content de cette boucherie incroyable, vous avez fait encor maſſacrer vingt-quatre mille de vos pauvres ſuivans, parce que l'un d'eux avait couché avec une Madianite ; tandis que vous-même avez épouſé une Madianite : & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes. Encor quelques actions de cette douceur, & il ne ſerait plus reſté perſonne.

Non, ſi vous aviez été capable d'une telle cruauté, ſi vous aviez pû l'exercer, vous ſeriez le plus barbare de tous les hommes, & tous les ſupplices ne ſuffiraient pas pour expier un ſi étrange crime.

Ce ſont-là, à peu-près, les objections que font les ſavans à ceux qui penſent que Moïſe eſt l'auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voies de Dieu ne ſont pas celles des hommes ; que Dieu a éprouvé, conduit & abandonné ſon peuple par une ſageſſe qui nous eſt inconnue ; que les Juifs eux-mêmes depuis plus de deux mille ans ont crû que Moïſe eſt l'auteur de ces livres ; que l'Egliſe qui a ſuccédé à la ſinagogue, & qui eſt infaillible comme elle, a décidé ce point de controverſe, & que les ſavans doivent ſe taire, quand l'Egliſe parle.



PATRIE.

UNE patrie eſt un composé de pluſieurs familles ; & comme on ſoutient communément ſa famille par amour propre, lorſqu'on n'a pas un intérêt contraire, on ſoutient par le même amour propre ſa ville ou ſon village qu'on appelle ſa patrie.

Plus cette patrie devient grande, moins on l'aime ; car l'amour partagé s'affaiblit. Il eſt impoſſible d'aimer tendrement une famille trop nombreuſe qu'on connaît à peine.

Celui qui brûle de l'ambition d'être Elide, Tribun, Prêteur, Conſul, Dictateur, crie qu'il aime ſa patrie, & il n'aime que lui-même. Chacun veut être ſûr de pouvoir coucher chez ſoi, ſans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être ſûr de ſa fortune & de ſa vie. Tous formant ainſi les mêmes ſouhaits, il ſe trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général : on fait des vœux pour la république, quand on n'en fait que pour ſoi-même.

Il eſt impoſſible qu'il y ait ſur la terre un état qui ne ſe ſoit gouverné d'abord en république ; c'eſt la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'aſſemblent d'abord contre les ours & contre les loups : celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades diviſées en républiques ; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations nous n'en trouvâmes que deux ſubjuguées.

Il en était ainſi de l'ancien monde ; tout était républi-

que en Europe, avant les roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encor aujourd'hui des républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers notre ſeptentrion, ſont des républiques de brigands. Les Hottentots vers le midi, vivent encor comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde; libres, égaux entre eux, ſans maîtres, ſans ſujets, ſans argent, & preſque ſans beſoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, des huttes de bois & de terre ſont leurs retraites: ils ſont les plus puants de tous les hommes, mais il ne le ſentent pas; ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il reſte dans notre Europe huit républiques ſans Monarques, Veniſe, la Hollande, la Suiſſe, Gènes, Luques, Raguſe, Genève & St. Marin. On peut regarder la Pologne, la Suéde, l'Angleterre, comme des républiques ſous un roi, mais la Pologne eſt la ſeule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que votre patrie ſoit un état monarchique, ou un état républicain? il y a quatre mille ans qu'on agite cette queſtion. Demandez la ſolution aux riches, ils aiment tous mieux l'ariſtocratie: interrogez le peuple, il veut la démocratie; Il n'y a que les Rois qui préférent la Royauté. Comment donc eſt-il poſſible que preſque toute la terre ſoit gouvernée par des Monarques? demandez-le aux rats qui propoſérent de pendre une ſonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raiſon eſt, comme on l'a dit, que les hommes ſont très-rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes.

Il eſt triſte que ſouvent pour être bon patriote, on ſoit l'ennemi du reſte des hommes. L'ancien Caton, ce bon citoyen, diſait toujours en opinant au Sénat; tel eſt mon avis, & qu'on ruine Carthage. Etre bon patriote, c'eſt ſouhaiter que ſa Ville s'enrichiſſe par le commerce, & ſoit puiſſante par les armes. Il eſt clair qu'un pays ne peut gagner ſans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre ſans faire des malheureux.

Telle eſt donc la condition humaine, que ſouhaiter

la grandeur de son pays, c'est souhaiter du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, serait le citoyen de l'univers.

PIERRE.

En Italien Piero, *ou* Pietro; *en Espagnol* Pedro; *en Latin* Petrus; *en Grec* Petros; *en Hébreu* Cepha.

POurquoi les successeurs de Pierre ont-ils eu tant de pouvoir en Occident, & aucun en Orient? C'est demander pourquoi les Evêques de Vurtzbourg & de Saltzbourg se sont attribués les droits régaliens dans des tems d'anarchie, tandis que les Evêques Grecs sont toujours restés sujets. Le tems, l'occasion, l'ambition des uns, & la faiblesse des autres, ont fait & feront tout dans ce monde.

A cette anarchie l'opinion s'est jointe, & l'opinion est la reine des hommes. Ce n'est pas qu'en effet ils aient une opinion bien déterminée; mais des mots leur en tiennent lieu.

Il est rapporté dans l'Evangile que Jesus dit à Pierre: » Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux. « Les partisans de l'Evêque de Rome soutinrent vers le onziéme siécle, que qui donne le plus, donne le moins; que les Cieux entouraient la terre; & que Pierre ayant les clefs du contenant, il avait aussi les clefs du contenu. Si on entend par les Cieux toutes les étoiles & toutes les planétes, il est évident, selon Tomasius, que les clefs données à Simon Barjone surnommé Pierre, étaient un passe-partout. Si on entend par les Cieux les nuées, l'atmosphère, l'éther, l'espace dans lequel roulent les planétes, il n'y a guères de serruriers, selon Mursius, qui puisse faire une clef pour ces portes-là.

Les clefs en Paleſtine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie ; Jeſus dit à Barjone : » Ce » que tu auras lié ſur la terre, ſera lié dans le Ciel. « Les Théologiens du Pape en ont conclu, que les Papes avaient reçu le droit de lier & de délier les peuples du ſerment de fidélité fait à leurs Rois, & de diſpoſer à leur gré de tous les Royaumes. C'eſt conclure magnifiquement. Les communes dans les Etats généraux de France en 1302. diſent dans leur requête au Roi, que » Boniface VIII. était un B***** qui croyait que Dieu » liait & empriſonnait au Ciel ce que Boniface liait ſur » terre. « Un fameux Luthérien d'Allemagne (c'était, je penſe Mélancton) avait beaucoup de peine à digérer que Jeſus eût dit à Simon Barjone, Cepha ou Cephas, » Tu es Pierre & ſur cette pierre je bâtirai mon aſ- » ſemblée, mon Egliſe. « Il ne pouvait concevoir que Dieu eût employé un pareil jeu de mots, une pointe ſi extraordinaire, & que la puiſſance du Pape fût fondée ſur un quolibet.

Pierre a paſſé pour avoir été Evêque de Rome ; mais on ſait aſſez qu'en ce tems-là, & long-tems après, il n'y eut aucun Evêché particulier. La ſociété chrétienne ne prit une forme que vers la fin du ſecond ſiécle.

Il ſe peut que Pierre eût fait le voyage de Rome ; il ſe peut même qu'il fut mis en croix la tête en bas, quoique ce ne fût pas l'uſage ; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre ſous ſon nom, dans laquelle il dit qu'il eſt à Babylone ; des Canoniſtes judicieux ont prétendu que par Babylone on devait entendre Rome. Ainſi ſuppoſé qu'il eût datté de Rome, on aurait pû conclure que la lettre avait été écrite à Babylone. On a tiré long-tems de pareilles conſéquences, & c'eſt ainſi que le monde a été gouverné.

Il y avait un ſaint homme à qui on avait fait payer bien chérement un Bénéfice à Rome, ce qui s'appelle une ſimonie ; on lui demandait, s'il croyait que Simon Pierre eût été au pays ? Il répondit, je ne vois pas que

Pierre y ait été, mais je ſuis ſûr de Simon.

Quant à la perſonne de Pierre, il faut avouer que Paul n'eſt pas le ſeul qui ait été ſcandaliſé de ſa conduite ; on lui a ſouvent réſiſté en face, à lui & à ſes ſucceſſeurs. Ce Paul lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'eſt-à-dire, du porc, du boudin, du liévre, des anguilles, de l'ixion, & du grifon. Pierre ſe défendait en diſant qu'il avait vû le Ciel ouvert vers la ſixiéme heure, & une grande nape qui deſcendait des quatre coins du Ciel, laquelle était toute remplie d'anguilles, de quadrupédes & d'oiſeaux ; & que la voix d'un Ange avait crié : » Tuez & mangez.« C'eſt apparemment cette même voix qui a crié à tant de Pontifes : » Tuez tout, & mangez la ſubſtance du » peuple, « dit Voloſton.

Caſaubon ne pouvait approuver la maniere dont Pierre traita le bon homme Anania & Saphira ſa femme. De quel droit, diſait Caſaubon, un Juif eſclave des Romains, ordonnait-il, ou ſouffrait-il que tous ceux qui croiraient en Jeſus, vendiſſent leurs héritages, & en apportaſſent le prix à ſes piés ? Si quelque Anabaptiſte à Londres faiſait apporter à ſes piés tout l'argent de ſes freres, ne ſerait-il pas arrêté comme un ſéducteur ſéditieux, comme un larron qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn ? N'eſt-il pas horrible de faire mourir Anania, parce qu'ayant vendu ſon fonds, & en ayant donné l'argent à Pierre, il avait retenu pour lui & pour ſa femme quelques écus pour ſubvenir à leurs néceſſités ſans le dire ? A peine Anania eſt-il mort, que ſa femme arrive. Pierre, au lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir ſon mari d'apoplexie, pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piége. Il lui demande ſi ſon mari a donné tout ſon argent aux Saints. La bonne femme répond, oui, & elle meurt ſur le champ. Cela eſt dur.

Corringius demande pourquoi Pierre qui tuait ainſi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les Docteurs qui avaient fait mourir Jeſus-Chriſt,

& qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois ? O Pierre ! vous faites mourir deux Chrétiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laiſſez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu !

Apparemment que Corringius n'était pas en pays d'Inquiſition, quand il faiſait des queſtions hardies. Eraſme, à propos de Pierre, remarquait une choſe fort ſinguliere ; c'eſt que le Chef de la Religion chrétienne commença ſon Apoſtolat par renier Jeſus-Chriſt, & que le premier Pontife des Juifs avait commencé ſon miniſtere par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoiqu'il en ſoit, Pierre nous eſt dépeint comme un pauvre qui catéchiſait des pauvres. Il reſſemble à ces Fondateurs d'Ordres qui vivaient dans l'indigence, & dont les ſucceſſeurs ſont devenus grands Seigneurs.

Le Pape ſucceſſeur de Pierre a tantôt gagné, tantôt perdu ; mais il lui reſte encore environ cinquante millions d'hommes ſur la terre, ſoumis en pluſieurs points à ſes loix, outre ſes ſujets immédiats.

Se donner un maître à trois ou quatre cent lieuës de chez ſoi ; attendre pour penſer que cet homme ait paru penſer ; n'oſer juger en dernier reſſort un procès entre quelques-uns de ſes concitoyens, que par des commiſſaires nommés par cet étranger ; n'oſer ſe mettre en poſſeſſion des champs & des vignes qu'on a obtenus de ſon propre roi, ſans payer une ſomme conſidérable à ce maître étranger ; violer les loix de ſon païs qui défendent d'épouſer ſa niéce ; & l'épouſer légitimement en donnant à ce ma tre étranger une ſomme encor plus conſidérable ; n'oſer cultiver ſon champ le jour que cet étranger veut qu'on célébre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le ciel de ſon autorité privée ; c'eſt-là en partie ce que c'eſt que d'admettre un Pape ; ce ſont-là les libertés de l'Egliſe gallicane.

Il y a quelques autres peuples qui portent plus loin leur ſoumiſſion. Nous avons vû de nos jours un ſouverain demander au Pape la permiſſion de faire juger par ſon tribunal royal des Moines accuſés de parricide, ne pouvoir obtenir cette permiſſion, & n'oſer les juger ?

On

On sçait assez qu'autrefois les droits des Papes allaient plus loin ; ils étaient fort au-dessus des Dieux de l'antiquité ; car ces Dieux passaient seulement pour disposer des empires, & les Papes en disposaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de la divinité & de l'infaillibilité du Pape, quand on fait réflexion,

Que quarante schismes ont profané la chaire de Saint Pierre, & que vingt-sept l'ont ensanglantée ;

Qu'Etienne VII. fils d'un prêtre, déterra le corps de Formose son prédécesseur, & fit trancher la tête à ce cadavre ;

Que Sergius III. convaincu d'assassinats, eut un fils de Marozie, lequel hérita de la papauté ;

Que Jean X. amant de Théodora, fut étranglé dans son lit ;

Que Jean XI. fils de Sergius III. ne fut connu que par sa crapule ;

Que Jean XII. fut assassiné chez sa maîtresse ;

Que Benoît IX. acheta & revendit le pontificat ;

Que Grégoire VII. fut l'auteur de cinq cent ans de guerres civiles soutenues par ses successeurs ;

Qu'enfin parmi tant de Papes, ambitieux, sanguinaires & débauchés, il y a eu un Alexandre VI. dont le nom n'est prononcé qu'avec la même horreur que ceux des Néron & des Caligula.

C'est une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractère, qu'elle ait subsisté avec tant de crimes ; mais si les Califes avaient eu une conduite encor plus affreuse, ils auroient donc été encor plus divins. C'est ainsi que raisonne Dermius ; mais les Jésuites lui ont répondu.

PRÉJUGÉS.

LE préjugé est une opinion sans jugement. Ainsi dans toute la terre, on inspire aux enfans toutes les opinions qu'on veut, avant qu'ils puissent juger.

Il y a des préjugés universels, nécessaires, & qui sont la vertu même. Par tout païs on apprend aux enfans à reconnaître un Dieu rénumérateur & vengeur; à respecter, à aimer leur pere & leur mere; à regarder le larcin comme un crime, le mensonge intéressé comme un vice, avant qu'ils puissent deviner ce que c'est qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très-bons préjugés : ce sont ceux que le jugement ratifie quand on raisonne.

Sentiment n'est pas simple préjugé; c'est quelque chose de bien plus fort. Une mere n'aime pas son fils, parce qu'on lui a dit qu'il le faut aimer; elle le chérit heureusement malgré elle. Ce n'est point par préjugé que vous courez au secours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice, ou à être dévoré par une bête.

Mais c'est par préjugé que vous respecterez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parens vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme, vous le respectez avant de sçavoir s'il mérite vos respects : vous croissez en âge & en connaissances; vous vous appercevez que cet homme est un charlatan, pétri d'orgueil, d'intérêt & d'artifice; vous méprisez ce que vous reveriez, & le préjugé cédé au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance : on vous a dit, que les Titans firent la guerre aux Dieux, & que Vénus fut amoureuse d'Adonis; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuses.

Examinons en peu de mots les différentes sortes de préjugés, afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous serons peut-être comme ceux qui du temps du systême de *Las* s'apperçurent qu'ils avaient calculé des richesses imaginaires.

Prejugés des sens.

N'est-ce pas une chose plaisante que nos yeux nous trompent toujours, lors même que nous voyons très-

bien, & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas? Que votre oreille bien conformée entende, *vous êtes belle*; *je vous aime*: il eſt bien sûr qu'on ne vous a pas dit, *je vous hais*, *vous êtes laide*; Mais vous voyez un miroir uni, il eſt démontré que vous vous trompez, c'eſt une ſurface très-raboteuſe. Vous voyez le ſoleil d'environ deux piés de diamétre, il eſt démontré qu'il eſt un million de fois plus gros que la terre.

Il ſemble que Dieu ait mis la vérité dans vos oreilles, & l'erreur dans vos yeux; Mais étudiez l'optique, & vous verrez que Dieu ne vous a pas trompé, & qu'il eſt impoſſible que les objets vous paraiſſent autrement que vous les voyez dans l'état préſent des choſes.

Préjugés phyſiques.

Le ſoleil ſe léve, la lune auſſi, la terre eſt immobile; ce ſont-là des préjugés phyſiques naturels. Mais que les écreviſſes ſoient bonnes pour le ſang, parce qu'étant cuites elles ſont rouges comme lui; que les anguilles guériſſent la paraliſie, parce qu'elles frétillent; que la lune influe ſur nos maladies, parce qu'un jour on obſerva qu'un malade avait eu un redoublement de fiévre pendant le décours de la lune; ces idées & mille autres ont été des erreurs d'anciens charlatans qui jugérent ſans raiſonner, & qui étant trompés trompérent les autres.

Préjugés hiſtoriques.

La plûpart des hiſtoires ont été crues ſans examen, & cette créance eſt un préjugé. Fabius Pictor raconte que pluſieurs ſiecles avant lui, une veſtale de la ville d'Albe allant puiſer de l'eau dans ſa cruche, fut violée; qu'elle accoucha de Romulus & de Remus, qu'ils furent nourris par une louve, &c. Le peuple romain crut cette fable; il n'examina point ſi dans ce tems-là il y avait des veſtales dans le Latium, s'il était vraiſemblable que la fille d'un roi ſortit de ſon couvent avec ſa c uche, s'il était probable qu'une louve alaitât deux enfans au lieu de les manger. Le préjugé s'établit.

Un moine écrit que Clovis étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de se faire chrétien s'il en réchapait; mais est-il naturel qu'on s'adresse à un Dieu étranger dans une telle occasion ? n'est-ce pas alors que la religion dans laquelle on est né agit le plus puissamment ? Quel est le chrétien qui dans une bataille contre les Turcs ne s'adressera pas plutôt à la sainte Vierge qu'à Mahomet ? On ajoute qu'un pigeon aporta la sainte ampoule dans son bec pour oindre Clovis, & qu'un ange apporta l'oriflamme pour le conduire; le préjugé crut toutes les historiettes de ce genre. Ceux qui connaissent la nature humaine savent bien que l'usurpateur Clovis, & l'usurpateur Rolon ou Rol, se firent chrétiens pour gouverner plus sûrement des chrétiens, comme les usurpateurs Turcs se firent musulmans pour gouverner plus sûrement les musulmans.

Préjugés religieux.

Si votre nourrice vous a dit que Cérès préside aux blés, ou que Visnou & Xaca se sont fait hommes plusieurs fois, ou que Sanmoncodum est venu couper une forêt, ou qu'Odin vous attend dans la salle vers le Jutland, ou que Mahomet ou quelqu'autre a fait un voyage dans le ciel, enfin si votre précepteur vient ensuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre nourrice y a gravé, vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés ? vos voisins & sur-tout vos voisines crient à l'impie, & vous effrayent; votre Derviche craignant de voir diminuer son revenu, vous accuse auprès du Cadi, & ce Cadi vous fait empâler s'il le peut, parce qu'il veut commander à des sots, & qu'il croit que les sots obéissent mieux que les autres; & cela durera jusqu'à ce que vos voisins & le Derviche & le Cadi commencent à comprendre que la sottise n'est bonne à rien, & que la persécution est abominable.



RELIGION.

Premiere question.

L'EVEQUE de Vorcester, Warburton, auteur d'un des plus savants ouvrages qu'on ait jamais fait, s'exprime ainsi pag. 8 tome 1er.

» Une religion, une société qui n'est pas fondée sur » la créance d'une autre vie, doit être soutenue par » une providence extraordinaire. Le Judaïsme n'est pas » fondé sur la créance d'une autre vie; donc, le Judaïs» me a été soutenu par une providence extraordi» naire. «

Plusieurs théologiens se sont élevés contre lui, & comme on rétorque tous les arguments, on a rétorqué le sien, on lui a dit:

» Toute religion qui n'est pas fondée sur le dogme » de l'immortalité de l'ame, & sur les peines & les ré» compenses éternelles, est nécessairement fausse; or » le Judaïsme ne connut point ces dogmes, donc le » Judaïsme, loin d'être soutenu par la providence, » était par vos principes une religion fausse & barbare » qui attaquait la providence. «

Cet évêque eut quelques autres adversaires qui lui soutinrent que l'immortalité de l'ame était connue chez les Juifs, dans le temps même de Moïse; mais il leur prouva très-évidemment, que ni le Décalogue, ni le Lévitique, ni le Deutéronome, n'avaient dit un seul mot de cette créance, & qu'il est ridicule de vouloir tordre & corrompre quelques passages des autres livres, pour en tirer une vérité qui n'est point annoncée dans le livre de la loi.

Mr. l'Evêque ayant fait quatre volumes pour démontrer que la loi Judaïque ne proposait ni peines, ni récompenses après la mort, n'a jamais pû répondre à

ſes adverſaires d'une maniere bien ſatisfaiſante. Ils lui diſaient : » Ou Moïſe connaiſſait ce dogme, & alors il » a trompé les Juifs en ne le manifeſtant pas ; ou il » l'ignorait ; & en ce cas il n'en ſavait pas aſſez pour » fonder une bonne religion. En effet ſi la religion avait » été bonne, pourquoi l'aurait-on abolie ? Une religion » vraie doit être pour tous les temps & pour tous les » lieux, elle doit être comme la lumiere du ſoleil, » qui éclaire tous les peuples & toutes les généra» tions. «

Ce prélat, tout éclairé qu'il eſt, a eu beaucoup de peine à ſe tirer de toutes ces difficultés ; mais quel ſyſtême en eſt exempt ?

Seconde queſtion.

Un autre ſavant beaucoup plus philoſophe, qui eſt un des plus profonds métaphyſiciens de nos jours, donne de fortes raiſons pour prouver que le polithéiſme a été la premiere religion des hommes, & qu'on a commencé à croire pluſieurs Dieux, avant que la raiſon fût aſſez éclairée pour ne reconnaître qu'un ſeul être ſuprême.

J'oſe croire, au contraire, qu'on a commencé d'abord par reconnaître un ſeul Dieu, & qu'enſuite la faibleſſe humaine en a adopté pluſieurs, & voici comme je conçois la choſe.

Il eſt indubitable qu'il y eut des bourgades avant qu'on eût bâti de grandes villes, & que tous les hommes ont été diviſés en petites républiques, avant qu'ils fuſſent réunis dans de grands empires. Il eſt bien naturel qu'une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ſes moiſſons, maltraitée par la bourgade voiſine, ſentant tous les jours ſa faibleſſe, ſentant partout un pouvoir inviſible, ait bientôt dit. Il y a quelque être au-deſſus de nous qui nous fait du bien & du mal.

Il me paraît impoſſible qu'elle ait dit : il y a deux pouvoirs, car pourquoi pluſieurs ? On commence en tout genre par le ſimple, enſuite vient le compoſé, & ſouvent enfin on revient au ſimple par des lumie-

tes supérieures. Telle est la marche de l'esprit humain.

Quel est cet être qu'on aura d'abord invoqué ? Sera-ce le soleil ? sera-ce la lune ? je ne le crois pas. Examinons ce qui se passe dans les enfans ; ils sont à peu près ce que sont les hommes ignorans. Il ne sont frappés ni de la beauté, ni de l'utilité de l'astre qui anime la nature, ni des secours que la lune nous prête, ni des variations régulieres de son cours ; ils n'y pensent pas ; ils y sont trop accoutumés. On ne craint, on n'invoque, on n'adore que ce qu'on craint ; tous les enfans voyent le ciel avec indifférence ; mais, que le tonnerre gronde, ils tremblent ; ils vont se cacher. Les premiers hommes en ont sans doute agi de même. Il ne peut y avoir que des especes de philosophes qui ayent remarqué le cours des astres, les ayent fait admirer, & les ayent fait adorer ; mais des cultivateurs simples & sans aucune lumiere, n'en savaient pas assez pour embrasser une erreur si noble.

Un village se sera donc borné à dire ; Il y a une puissance qui tonne, qui grêle sur nous, qui fait mourir nos enfans, appaisons-là ; mais comment l'appaiser ? Nous voyons que nous avons calmé par de petits présent la colere des gens irrités, faisons donc de petits présent à cette puissance. Il faut bien aussi lui donner un nom. Le premier qui s'offre est celui de *Chef*, de *Maître*, de *Seigneur* ; cette puissance est donc appellée Mon Seigneur C'est probablement la raison pour laquelle les premiers Egyptiens appellerent leur Dieu Knef, les Syriens Adoni, les peuples voisins Baal, ou Bel, ou Melch, ou Moloc, les Scythes Papée ; tous mots qui signifient *Seigneur*, *Maître*.

C'est ainsi qu'on trouva presque toute l'Amérique partagée en un multitude de petites peuplades, qui toutes avaient leur Dieu protecteur. Les Méxiquains même, ni les Péruviens qui étaient de grandes nations, n'avaient qu'un seul Dieu. L'une adorait Mango Kapak, l'autre le Dieu de la guerre. Les Méxiquains donnaient à leur Dieu guerrier le nom de Viliputsi, comme les Hébreux avaient appellé leur seigneur Sabaoth. Vitzilipuzeli.

Seul Dieu les mexicains en reconnoissaient un
loin d'adorer un
nombre immense. Mexico renfermait 8 temples magnifiques et [illegible]
200 dans lesquels on adorait autant de dieux differens en [illegible] et
en figures. [illegible]

Ce n'eſt point par une raiſon ſupérieure & cultivée que tous les peuples ont ainſi commencé à reconnaître une ſeule divinité ; s'ils avaient été philoſophes, ils auraient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village ; ils auraient examiné ces rapports infinis de tous les êtres, qui prouvent un être créateur & conſervateur ; mais ils n'examinerent rien, ils ſentirent. C'eſt-là le progrès de notre foible entendement ; chaque bourgade ſentait ſa faibleſſe, & le beſoin qu'elle avait d'un fort protecteur. Elle imaginait cet être tutélaire & terrible réſidant dans la forêt voiſine, ou ſur la montagne, ou dans une nuée. Elle n'en imaginait qu'un ſeul, parce que la bourgade n'avait qu'un chef à la guerre. Elle l'imaginait corporel, parce qu'il était impoſſible de ſe le repréſenter autrement. Elle ne pouvait croire que la bourgade voiſine n'eût pas auſſi ſon Dieu. Voilà pourquoi Jephté dit aux habitans de Moal ; *vous poſſédez légitimement ce que votre Dieu Chamos vous a fait conquérir, vous devez nous laiſſer jouir de ce que notre Dieu nous a donné par ſes victoires.*

Ce diſcours tenu par un étranger à d'autres étrangers eſt très-remarquable. Les Juifs & les Moabites avaient dépoſſédé les naturels du pays, l'un & l'autre n'avait d'autre droit que celui de la force ; & l'un dit à l'autre, Ton Dieu t'a protégé dans ton uſurpation, ſouffre que mon Dieu me protége dans la mienne.

Jérémie & Amos demandent l'un & l'autre, *quelle raiſon a eu le Dieu Melchom de s'emparer du pays de Gad?* Il parait évident par ces paſſages, que l'antiquité attribuait à chaque pays un Dieu protecteur. On trouve encore des traces de cette théologie dans Homère.

Il eſt bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, & leur eſprit ayant acquis de connaiſſances confuſes, ils ayent bientôt multiplié leurs dieux, & aſſigné des protecteurs aux élémens, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux campagnes. Plus ils auront examiné les aſtres, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le ſoleil, quand on adore la divinité d'un ruiſſeau ? Dès que le premier

pas eſt fait, la terre eſt bientôt couverte de Dieux, & on deſcend enfin des aſtres aux chats & aux oignons.

Cependant, il faut bien que la raiſon ſe perfectionne, le temps forme enfin des philoſophes qui voyent que ni les oignons ni les chats, ni même les aſtres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces philoſophes, Babyloniens, Perſans, Egyptiens, Scithes, Grecs & Romains admettent un Dieu ſuprême, remunérateur & vengeur.

Ils ne le diſent pas d'abord aux peuples; car quiconque eût mal parlé des oignons & des chats devant des vieilles & des prêtres, eût été lapidé. Quiconque eût reproché à certains Egyptiens de manger leurs Dieux, eût été mangé lui-même, comme en effet Juvenal rapporte qu'un Egyptien fut tué & mangé tout crud dans une diſpute de controverſe.

Mais que fit-on? Orphée & d'autres établiſſent des myſtères que les initiés jurent par des ſermens exécrables de ne point révéler, & le principal de ces myſtères, eſt l'adoration d'un ſeul Dieu. Cette grande vérité pénétre dans la moitié de la terre; le nombre des initiés devient immenſe; il eſt vrai que l'ancienne religion ſubſiſte toujours; mais comme elle n'eſt point contraire au dogme de l'unité de Dieu, on la laiſſe ſubſiſter. Et pourquoi l'abolirait-on? Les Romains reconnaiſſent le *Deus optimus maximus*; les Grecs ont leur *Zeus*, leur Dieu ſuprême. Toutes les autres divinités ne ſont que des êtres intermédiaires; on place des héros & des empereurs au rang des Dieux, c'eſt-à-dire des bienheureux. Mais il eſt sûr que Claude, Octave, Tibère, & Caligula ne ſont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot il parait prouvé que du temps d'Auguſte, tous ceux qui avaient une religion, reconnaiſſaient un Dieu ſupérieur, éternel, & pluſieurs ordres de Dieux ſécondaires, dont le culte fut appellé depuis idolâtrie.

Les Juifs n'avaient jamais été idolâtres; car quoiqu'ils admiſſent des Malachim, des anges, des êtres céleſtes d'un ordre inférieur, leur loi n'ordonnait point que ces

divinités fécondaires euffent un culte chez eux. Ils adoraient les anges, il eft vrai, c'eft-à-dire, ils fe profternaient quand ils en voyaient; mais comme cela n'arrivait pas fouvent, il n'y avait ni de cérémonial, ni de culte légal établi pour eux. Les chérubins de l'arche ne recevaient point d'hommages. Il eft conftant que les Juifs adoraient ouvertement un feul Dieu, comme la foule innombrable d'initiés l'adoraient fecrettement dans leurs myftères.

Troifieme queftion.

Ce fut dans ce temps où le culte d'un Dieu fuprême était univerfellement établi chez tous les fages en Afie, en Europe, & en Afrique, que la religion chrétienne prit naiffance.

Le Platonifme aida beaucoup à l'intelligence de fes dogmes. Les *Logos* qui chez Platon fignifiait la fageffe, la raifon de l'être fuprême, devint chez nous le Verbe, & une feconde perfonne de Dieu. Une métaphyfique profonde & au-deffus de l'intelligence humaine, fut un fanctuaire inacceffible, dans lequel la religion fut envelopée.

On ne répétera point ici, comme Marie fut déclarée dans la fuite mere de Dieu, comment on établit la confubftantialité du Pere & du Verbe, & la proceffion du *Pneuma*, organe divin du divin *Logos*, deux natures & deux volontés réfultantes de l'hipoftafe, & enfin la manducation fupérieure, l'ame nourrie ainfi que le corps, des membres & du fang de l'homme-Dieu, adoré & mangé fous la forme du pain, préfent aux yeux, fenfible au goût, & cependant anéanti. Tous les myftères ont été fublimes.

On commença dès le fecond fiécle, par chaffer les démons au nom de Jefus; auparavant on les chaffait au nom de Jehovah, ou Yhaho; car St. Matthieu rapporte, que les ennemis de Jefus ayant dit qu'il chaffait les démons au nom du prince des démons, il leur répondit, *Si c'eft par Belzebuth que je chaffe les démons, par qui vos enfans les chaffent-ils?*

On ne fçait point en quel temps les Juifs reconnurent

pour prince des démons Belzebuth, qui était un Dieu étranger ; mais on ſçait, (& c'eſt Joſeph qui nous l'apprend) qu'il y avait à Jéruſalem des exorciſtes, prépoſés pour chaſſer les démons des corps des poſſédés, c'eſt-à-dire, des hommes attaqués de maladies ſingulières, qu'on attribuait alors dans une grande partie de la terre à des génies malfaiſans.

On chaſſait donc ces démons avec la véritable prononciation de Jehovah aujourd'hui perdue, & avec d'autres cérémonies aujourd'hui oubliées.

Cet exorciſme par Jehovah ou par les autres noms de Dieu était encor en uſage dans les premiers ſiécles de l'Egliſe. Origène en diſputant contre Celſe lui dit n°. 262. » Si en invoquant Dieu, ou en jurant par lui, on le » nomme le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, » on fera certaines choſes par ces noms, dont la nature » & la force ſont telles, que les démons ſe ſoumettent » à ceux qui les prononcent ; mais ſi on le nomme d'un » autre nom, comme Dieu de la mer bruïante, ſupplantateur, ces noms ſeront ſans vertu. Le nom d'Iſ» raël traduit en Grec ne pourra rien opérer, mais pro» noncez-le en Hébreu, avec les autres mots requis, » vous opérerez la conjuration. «

Le même Origène au nombre 19. dit ces paroles remarquables. » Il y a des noms qui ont naturellement de » la vertu, tels que ſont ceux dont ſe ſervent les ſa» ges parmi les Egyptiens, les Mages en Perſe, les Brac» manes dans l'Inde. Ce qu'on nomme magie n'eſt pas » un art vain & chimérique, ainſi que le prétendent les » Stoïciens & les Epicuriens : ni le nom de Sabaoth, » ni celui d'Adonaï, n'ont pas été faits pour des êtres » créés, mais ils appartiennent à une théologie myſté» rieuſe qui ſe rapporte au Créateur ; de-là vient la » vertu de ces noms quand on les arrange & qu'on » les prononce ſelon les régles, &c. «

Origène en parlant ainſi ne donne point ſon ſentiment particulier, il ne fait que rapporter l'opinion univerſelle. Toutes les religions alors connues admettaient une eſpéce de magie, & on diſtinguait la magie céleſte & la

magie infernale ; la Nécromancie & la Théurgie ; tout était prodige, divination, oracle. Les Perses ne niaient point les miracles des Egyptiens, ni les Egyptiens ceux des Perses. Dieu permettait que les premiers Chrétiens fussent persuadés des oracles attribués aux Sibylles, & leur laissait encor quelques erreurs peu importantes, qui ne corrompaient point le fonds de la religion.

Une chose encor fort remarquable, c'est que les Chrétiens des deux premiers siécles avaient de l'horreur pour les temples, les autels & les simulacres. C'est ce qu'Origène avoue n°. 374. Tout changea depuis avec la discipline, quand l'Eglise reçut une forme constante.

Quatriéme question.

Lorsqu'une fois une religion est établie légalement dans un etat, les tribunaux sont tous occupés à empêcher qu'on ne renouvelle la plûpart des choses qu'on faisait dans cette religion avant qu'elle fût publiquement reçue. Les fondateurs s'assemblaient en secret malgré les magistrats ; on ne permet que les assemblées publiques sous les yeux de la loi, & toutes associations qui se dérobent à la loi sont défendues. L'ancienne maxime était qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; la maxime opposée est reçue, que c'est obéir à Dieu que de suivre les loix de l'état. On n'entendait parler que d'obsessions & de possessions ; le diable était alors déchaîné sur la terre ; le diable ne sort plus aujourd'hui de sa demeure ; les prodiges, les prédictions étaient alors nécessaires ; ou ne les admet plus. Un homme qui prédirait des calamités dans les places publiques, serait mis aux petites maisons. Les fondateurs recevaient secrétement l'argent des fidéles ; un homme qui recueillerait de l'argent pour en disposer sans y être autorisé par la loi, serait repris de justice. Ainsi, on ne se sert plus d'aucun des échafauts qui ont servi à bâtir l'édifice.

Cinquiéme question.

Après notre sainte religion, qui sans doute est la seule bonne, qu'elle serait la moins mauvaise ?

Ne ſerait-ce pas la plus ſimple ? Ne ſerait-ce pas celle qui enſeignerait beaucoup de morale & très-peu de dogmés ? celle qui tendrait à rendre les hommes juſtes, ſans les rendre abſurdes ? celle qui n'ordonnerait point de croire des choſes impoſſibles, contradictoires, injurieuſes à la Divinité & pernicieuſes au genre humain, & qui n'oſerait point menacer des peines éternelles quiconque aurait le ſens commun ? Ne ſerait-ce point celle qui ne ſoutiendrait pas ſa créance par des bourreaux, & qui n'inonderait pas la terre de ſang pour des ſophiſmes inintelligibles ? celle dans laquelle une équivoque, un jeu de mots & deux ou trois chartes ſuppoſées, ne feraient pas un Souverain & un Dieu, d'un Prêtre ſouvent inceſtueux, homicide & empoiſonneur ? celle qui ne ſoumettrait pas les Rois à ce Prêtre ? celle qui n'enſeignerait que l'adoration d'un Dieu, la juſtice, la tolérance & l'humanité ?

Sixième queſtion.

On a dit que la religion des Gentils était abſurde en pluſieurs points, contradictoire, pernicieuſe ; mais ne lui a-t-on pas imputé plus de mal qu'elle n'en a fait, & plus de ſottiſes qu'elle n'en a prêchées ?

Car de voir Jupiter taureau,
Serpent, cigne, ou quelqu'autre choſe ;
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas, ſi parfois on en cauſe.

Prologue d'Amphitrion.

Sans doute cela eſt fort impertinent ; mais qu'on me montre dans toute l'antiquité un temple dédié à Léda couchant avec un cigne ou avec un taureau ? Y a-t il eu un ſermon prêché dans Athènes ou dans Rome pour encourager les filles à faire des enfans avec les cignes de leur baſſe-cour ? Les fables recueillies & ornées par Ovide ſont-elles la religion ? ne reſſemblent-elles pas à notre légende dorée, à notre fleur des ſaints ? Si quelque Brame ou quelque Derviche venait nous objecter

l'hiſtoire de Ste. Marie Egyptienne, laquelle n'ayant pas de quoi payer les matelots qui l'avaient conduite en Egypte, donna à chacun d'eux ce que l'on appelle des faveurs, en guiſe de monnoye, nous dirions au Brame, Mon révérend Pere, vous vous trompez, notre religion n'eſt pas la légende dorée.

Nous reprochons aux anciens leurs oracles, leurs prodiges: s'ils revenaient au monde & qu'on pût compter les miracles de notre-dame de Lorette & ceux de notre-dame d'Ephéſe, en faveur de qui des deux ſerait la balance du compte?

Les ſacrifices humains ont été établis chez preſque tous les peuples, mais très-rarement mis en uſage. Nous n'avons que la fille de Jephté & le Roi Agag d'immolés chez les Juifs: car Iſaac & Jonathas ne le furent pas. L'hiſtoire d'Iphigénie n'eſt pas bien avérée chez les Grecs. Les ſacrifices humains ſont très-rares chez les anciens Romains; en un mot, la religion payenne a fait répandre très-peu de ſang, & la nôtre en a couvert la terre. La nôtre eſt ſans doute la ſeule bonne, la ſeule vraie; mais nous avons fait tant de mal par ſon moyen, que quand nous parlons des autres, nous devons être modeſtes.

Septiéme queſtion.

Si un homme veut perſuader ſa religion à des étrangers, ou à ſes compatriotes, ne doit-il pas s'y prendre avec la plus inſinuante douceur & la modération la plus engageante? S'il commence par dire que ce qu'il annonce eſt démontré, il trouvera une foule d'incrédules; s'il oſe leur dire qu'ils ne rejettent ſa doctrine, qu'autant qu'elle condamne leurs paſſions, que leur cœur a corrompu leur eſprit, qu'ils n'ont qu'une raiſon fauſſe & orgueilleuſe; il les révolte, il les anime contre lui, il ruine lui-même ce qu'il veut établir.

Si la religion qu'il annonce eſt vraie, l'emportement & l'inſolence la rendront-ils plus vraie? Vous mettez-vous en colere, quand vous dites qu'il faut être doux, patient, bienfaiſant, juſte, remplir tous les devoirs de

la société ? Non, car tout le monde est de votre avis ; pourquoi donc dites-vous des injures à votre frere, quand vous lui prêchez une métaphysique mystérieuse ? C'est que ce bon sens irrite votre amour-propre. Vous avez l'orgueil d'exiger que votre frere soumette son intelligence à la vôtre : l'orgueil humilié produit la colere ; elle n'a point d'autre source. Un homme blessé de vingt coups de fusil dans une bataille, ne se met point en colere ; mais un docteur blessé du refus d'un suffrage devient furieux & implacable.

RESURRECTION.

ON conte que les Egyptiens n'avaient bâti leurs pyramides que pour en faire des tombeaux, & que leurs corps embaumés par dedans & par dehors, attendaient que leurs ames vinssent les ranimer au bout de mille ans. Mais si leurs corps devaient ressusciter, pourquoi la premiere opération des parfumeurs était-elle de leur percer le crâne avec un crochet, & d'en tirer la cervelle ? L'idée de ressusciter sans cervelle, fait soupçonner (si on peut user de ce mot) que les Egyptiens n'en avaient guères de leur vivant; mais il faut considérer que la plûpart des anciens croyaient que l'ame est dans la poitrine. Et pourquoi l'ame est-elle dans la poitrine plutôt qu'ailleurs ? C'est qu'en effet dans tous nos sentimens un peu violens, ou éprouve vers la région du cœur, une dilatation ou un resserrement, qui a fait penser que c'était-là le logement de l'ame. Cette ame était quelque chose d'aérien, c'était une figure légère qui se promenait où elle pouvait, jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé son corps.

La croyance de la résurrection est beaucoup plus ancienne que les tems historiques. Athalide fils de Mercure pouvait mourir & ressusciter à son gré ; Esculape rendit la vie Hypolite, Hercule à Alceste ; Pelops ayant été hâché en morceaux par son pere, fut ressuscité par

les Dieux. Platon raconte qu'Héres ressuscita pour quinze jours seulement.

Les Pharisiens, chez les Juifs, n'adoptérent le dogme de la résurrection que très-longtems après Platon.

Il y a dans les Actes des Apôtres un fait singulier, & bien digne d'attention. St. Jaques & plusieurs de ses Compagnons conseillent à St. Paul d'aller dans le Temple de Jérusalem, observer toutes les cérémonies de l'ancienne loi, tout Chrétien qu'il était, *afin que tous sachent*, disent-ils, *que tout ce qu'on dit de vous est faux, & que vous continuez de garder la loi de Moïse.*

St. Paul alla donc pendant sept jours dans le Temple, mais le septiéme il fut reconnu. On l'accusa d'y être venu avec des étrangers, & de l'avoir prophané. Voici comment il se tira d'affaire.

Or Paul sachant qu'une partie de ceux qui étaient là étaient Sudducéens, & l'autre Pharisiens, il s'écria dans l'assemblée: Mes freres, je suis Pharisien & fils de Pharisien; c'est à cause de l'espérance d'une autre vie, & de la résurrection des morts que l'on veut me condamner. * Il n'avait point du tout été question de la résurrection des morts dans toute cette affaire; Paul ne le disait que pour animer les Pharisiens & les Sadducéens les uns contre les autres.

℣. 7. *Paul ayant parlé de la sorte, il s'émut une dissension entre les Pharisiens & les Sadducéens; & l'assemblee fut divisee.*

℣. 8. *Car les Sadducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni ange, ni esprit: au lieu que les Pharisiens reconnaissent & l'un & l'autre*, &c.

On a prétendu que Job, qui est très-ancien, connaissait le dogme de la résurrection. On cite ces paroles: *Je sais que mon Rédempteur est vivant, & qu'un jour sa rédemption s'élèvera sur moi, ou que je me reléverai de la poussiére, que ma peau reviendra, & que je verrai encor Dieu dans ma chair.*

* *Act. des Apôtres chap. 23. v. 6. 7. 8.*

Mais plusieurs Commentateurs entendent par ces paroles, que Job espére qu'il relévera bien-tôt de maladie, & qu'il ne demeurera pas toujours couché sur la terre, comme il l'était. La suite prouve assez que cette explication est la véritable ; car il s'écrie le moment d'après à ses faux & durs amis ; *Pourquoi donc dites-vous, Persécutons-le*, ou bien, *parce que vous direz*, *parce que nous l'avons persécuté*. Cela ne veut-il pas dire évidemment, Vous vous repentirez de m'avoir offensé, quand vous me reverrez dans mon premier état de santé & d'opulence. Un malade qui dit, Je me léverai, ne dit pas, Je ressusciterai. Donner des sens forcés à des passages clairs, c'est le sûr moyen de ne jamais s'entendre.

St. Jérôme ne place la naissance de la secte des Pharisiens que très-peu de tems avant Jesus-Christ. Le Rabin Hillel passe pour le fondateur de la secte Pharisienne ; & cet Hillel était contemporain de Gamaliel le maître de St. Paul

Plusieurs de ces Pharisiens croyaient que les Juifs seuls ressusciteraient, & que le reste des hommes n'en valait pas la peine. D'autres ont soutenu qu'on ne ressusciterait que dans la Palestine, & que les corps de ceux qui auront été enterrés ailleurs, seront secrettement transportés auprès de Jérusalem pour s'y rejoindre à leur ame. Mais St. Paul écrivant aux Habitans de Thessalonique, leur dit, que le *second avénement de Jesus-Christ est pour eux & pour lui, qu'ils en seront témoins.*

℣. 16. *Car aussi-tôt que le signal aura été donné par l'Archange, & par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du Ciel, & ceux qui seront morts en Jesus-Christ ressusciteront les premiers.*

℣. 17. *Puis nous autres qui sommes vivans, & qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air, & ainsi, nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.* *

Ce passage important ne prouve-t-il pas évidemment que les premiers Chrétiens comptaient voir la fin du

* *1. Epît. aux Thess. chap. 4.*

monde, comme en effet elle est prédite dans St. Luc; pour le tems même que St. Luc vivait?

St. Augustin croit que les enfans, & même les enfans morts nés, ressusciteront dans l'âge de mâturité. Les Origènes, les Jérômes, les Atanases, les Basiles, n'ont pas crû que les femmes dussent ressusciter avec leur sexe.

Enfin, on a toujours disputé sur ce que nous avons été, sur ce que nous sommes, & sur ce que nous serons.

SALOMON.

SALOMON pouvait-il être aussi riche qu'on le dit? Les paralipomênes assûrent que le Melk David son pere lui laissa environ vingt milliards de notre monnoie au cours de ce jour, selon la supputation la plus modeste. Il n'y a pas tant d'argent comptant dans toute la terre, & il est assez difficile que David ait pû amasser ce trésor dans le petit pays de la Palestine.

Salomon, selon le troisiéme livre des Rois, avait quarante mille écuries pour les chevaux de ses chariots. Quand chaque écurie n'aurait contenu que dix chevaux, cela n'aurait composé que le nombre de quatre cent mille, qui joints à ses douze mille chevaux de selle, eût fait quatre cent douze mille chevaux de bataille. C'est beaucoup pour un Melk Juif qui ne fit jamais la guerre. Cette magnificence n'a guères d'exemple dans un pays qui ne nourrit que des ânes, & où il n'y a pas aujourd'hui d'autre monture. Mais apparemment que les tems sont changés; il est vrai qu'un Prince si sage qui avait mille femmes, pouvait bien avoir aussi quatre cent douze mille chevaux, ne fût-ce que pour aller se promener avec elles, ou le long du lac de Génézareth, ou vers celui de Sodôme, ou vers le torrent de Cédron, qui est un des endroits des plus délicieux de la terre, quoiqu'à la vérité ce torrent soit à sec neuf mois de l'année, & que le terrein soit un peu pierreux.

Mais ce ſage Salomon a-t-il fait les ouvrages qu'on lui attribue ? Eſt-il vraiſemblable, par exemple, qu'il ſoit l'Auteur de l'Eglogue Juive intitulée le Cantique des Cantiques ?

Il ſe peut qu'un Monarque, qui avait mille femmes, ait dit à l'une d'elles, *qu'elle me baiſe d'un baiſer de ſa bouche, car vos tetons ſont meilleurs que le vin*; un roi & un berger, quand il s'agit de baiſer ſur la bouche, peuvent s'exprimer de la même maniere ; il eſt vrai qu'il eſt aſſez étrange qu'on ait prétendu que c'était la fille qui parlait en cet endroit, & qui faiſait l'éloge des tetons de ſon amant.

Je ne nierai pas encor qu'un roi galant ait fait dire à ſa maîtreſſe, *mon bien aimé eſt comme un bouquet de mirrhe, il demeurera entre mes tetons.* Je n'entends pas trop ce que c'eſt qu'un bouquet de mirrhe ; mais enfin quand la bien-aimée aviſe ſon bien-aimé, de lui paſſer la main gauche ſur le cou, & de l'embraſſer de la main droite, je l'entends fort bien.

On pourrait demander quelques explications à l'Auteur du Cantique, quand il dit ; Votre nombril eſt comme une coupe dans laquelle il y a toujours quelque choſe à boire ; votre ventre eſt comme un boiſſeau de froment, vos tetons ſont comme deux faons de chevreuil, & votre nez eſt comme la tour du Mont-Liban.

J'avoue que les Eglogues de Virgile ſont d'un autre ſtyle, mais chacun le ſien, & un Juif n'eſt pas obligé d'écrire comme Virgile.

C'eſt apparemment encor un beau tour d'éloquence orientale, que de dire, *notre ſœur eſt encor petite, elle n'a point de tetons ; que ferons-nous de notre ſœur ? ſi c'eſt un mur, bâtiſſons deſſus ; ſi c'eſt une porte, fermons-là.*

A la bonne heure que Salomon le plus ſage des hommes ait parlé ainſi dans ſes goguettes ; c'était, dit-on, ſon épithalame pour ſon mariage avec la fille de Pharaon; mais eſt-il naturel que le gendre de Pharaon quitte ſa bien-aimée pendant la nuit, pour aller dans ſon jardin des noyers, que la reine coure toute ſeule après lui nuds-piés, qu'elle ſoit battue par les Gardes de la ville, & qu'ils lui prennent ſa robe ?

La fille d'un roi aurait-elle pu dire : *Je ſuis brune ; mais je ſuis belle, comme les fourures de Salomon ?* On paſſerait de telles expreſſions à un berger, quoiqu'après tout il n'y ait pas grand rapport entre la beauté d'une fille, & des fourures. Mais enfin, les peliſſes de Salomon pouvaient avoir été admirées de leur tems ; & un Juif de la lie du peuple, qui faiſait des vers pour ſa maîtreſſe, pouvaient fort bien lui dire dans ſon langage juif, que jamais aucun roi Juif n'avait eu des robes fourées auſſi belles qu'elle ; mais il eût fallu que le roi Salomon eût été bien entouſiaſmé de ſes fourures pour les comparer à ſa maîtreſſe ; un roi de nos jours qui compoſerait une belle épithalame pour ſon mariage avec la fille d'un roi ſon voiſin, ne paſſerait pas, à coup ſûr, pour le meilleur poëte de ſon royaume.

Pluſieurs Rabins ont ſoutenu que non-ſeulement cette petite Eglogue voluptueuſe n'était pas du roi Salomon, mais qu'elle n'était pas autentique. Théodore de Mopſueſte était de ce ſentiment, & le célébre Grotius appelle le Cantique des Cantiques *un ouvrage libertin*, *flagitioſus* ; cependant il eſt conſacré, & on le regarde comme une allégorie perpétuelle du mariage de Jeſus-Chriſt avec ſon Egliſe. Il faut avouer que l'allégorie eſt un peu forte, & qu'on ne voit pas ce que l'Egliſe pourrait entendre quand l'Auteur dit que ſa petite ſœur n'a point de tetons, & que ſi c'eſt un mur, il faut bâtir deſſus.

Le livre de la Sageſſe eſt dans un goût plus ſérieux ; mais il n'eſt pas plus de Salomon que le Cantique des Cantiques. On l'attribue communement à Jeſus, fils de Sirac, d'autres à Philon de Biblos ; mais quel que ſoit l'Auteur, il paraît que de ſon tems on n'avait point encor le Pentateuque, car il dit au chap. 10. qu'Abraham voulut immoler Iſaac du tems du déluge ; & dans un autre endroit, il parle du Patriarche Joſeph comme d'un roi d'Egypte.

Les Proverbes ont été attribués à Iſaïe, à Elzia, à Sobna, à Eliacin, à Joaké, & à pluſieurs autres. Mais qui que ce ſoit qui ait compilé ce recueil de ſentences orientales, il n'y a pas d'apparence que ce ſoit un roi

qui s'en soit donné la peine. Aurait-il dit, que *la terreur du roi est comme le rugissement du lion ?* C'est ainsi que parle un sujet ou un esclave, que la colere de son maître fait trembler. Salomon aurait-il tant parlé de la femme impudique ? Aurait-il dit, *ne regardez point le vin quand il paraît clair, & que sa couleur brille dans le verre ?*

Je doute fort qu'on ait eu des verres à boire du tems de Salomon ; c'est une invention fort récente ; toute l'antiquité buvait dans des tasses de bois ou de métal ; & ce seul passage indique que cet ouvrage fut fait par un Juif d'Alexandrie, long-tems après Alexandre.

Reste l'Ecclésiaste, que Grotius prétend avoir été écrit sous Zorobabel. On sait assez avec quelle liberté l'Auteur de l'Ecclésiaste s'exprime ; on sait qu'il dit que *les hommes n'ont rien de plus que les bêtes ; qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister* ; *qu'il n'y a point d'autre vie* ; *qu'il n'y a rien de bon que de se rejouir dans ses œuvres avec celle qu'on aime.*

Il se pourrait faire que Salomon eût tenu de tels discours à quelques-unes de ses femmes ; on prétend que ce sont des objections qu'il se fait, mais ces maximes qui ont l'air un peu libertin, ne ressemblent point du tout à des objections ; & c'est se moquer du monde, d'entendre dans un auteur le contraire de ce qu'il dit.

Au reste, plusieurs peres ont prétendu que Salomon avait fait pénitence ; ainsi on peut lui pardonner.

Mais que ces livres aient été écrits par un Juif ; que nous importe ? Notre Religion chrétienne est fondée sur la Juive, mais non pas sur tous les livres que les Juifs ont faits. Pourquoi le Cantique des Cantiques sera-t'il plus sacré pour nous que les fables du Talmud ? C'est, dit-on, que nous l'avons compris dans le canon des Hébreux, & qu'est-ce que ce canon ? C'est un recueil d'ouvrages authentiques ! Eh bien un ouvrage pour être autentique, est-il divin ? Une histoire des Rois de Juda & de Sichem, par exemple, est-elle autre chose qu'une histoire ? Voilà un étrange préjugé. Nous avons les Juifs en horreur, & nous voulons que

tout ce qui a été écrit par eux, & recueilli par nous, porte l'empreinte de la Divinité. Il n'y a jamais eu de contradiction si palpable.

SENSATION.

LEs huîtres ont, dit-on, deux sens, les taupes quatre, les autres animaux comme les hommes cinq; quelques personnes en admettent un sixiéme : mais il est évident que la sensation voluptueuse, dont ils veulent parler, se réduit au sentiment du tact, & que cinq sens sont notre partage. Il nous est impossible d'en imaginer par-delà, & d'en désirer.

Il se peut que dans d'autres globes on ait des sens dont nous n'avons pas d'idée : il se peut que le nombre sens augmente de globe en globe, & que l'être qui a des sens innombrables & parfaits, soit le terme de tous les êtres.

Mais nous autres avec nos cinq organes quel est notre pouvoir? Nous sentons toujours malgré nous; & jamais parce que nous le voulons; il nous est impossible de ne pas avoir la sensation que notre nature nous destine, quand l'objet nous frappe. Le sentiment est dans nous; mais il ne peut en dépendre. Nous le recevons, & comment le recevons-nous? On sait assez qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu, & des paroles qu'on me chante, & l'impression que ces paroles font dans mon cerveau

Nous sommes étonnés de la pensée; mais le sentiment est tout aussi merveilleux. Un pouvoir divin éclate dans la sensation du dernier des insectes comme dans le cerveau de Newton. Cependant que mille animaux meurent sous vos yeux, vous n'êtes point inquiets de ce que deviendra leur faculté de sentir, quoique cette faculté soit l'ouvrage de l'être des êtres, vous les regardez comme des machines de la nature, nées pour périr & pour faire place à d'autres.

Pourquoi & comment leur sensation subsisterait-elle,

quand ils n'existent plus ? Quel besoin l'auteur de tout ce qui est, aurait-il de conserver des propriétés dont le sujet est détruit ? Il vaudrait autant dire que le pouvoir de la plante nommée sensitive, de retirer ses feuilles vers ses branches, subsiste encore quand la plante n'est plus. Vous allez sans doute demander, comment la sensation des animaux périssant avec eux, la pensée de l'homme ne périra pas ? Je ne peux répondre à cette question, je n'en sais pas assez pour la résoudre. L'Auteur éternel de la sensation & de la pensée sait seul comment il la donne, & comment il la conserve.

Toute l'antiquité a maintenu que rien n'est dans notre entendement qui n'ait été dans nos sens. Descartes dans ses romans, prétendit que nous avions des idées métaphysiques avant de connaître le teton de notre nourrice ; une Faculté de Théologie proscrivit ce dogme, non parce que c'était une erreur, mais parce que c'était une nouveauté : ensuite elle adopta cette erreur, parce qu'elle était détruite par Loke Philosophe Anglais, & qu'il fallait bien qu'un Anglais eût tort. Enfin après avoir changé si souvent d'avis, elle est revenue à proscrire cette ancienne vérité, que les sens sont les portes de l'entendement ; elle a fait comme les gouvernemens obérés, qui tantôt donnent cours à certains billets, & tantôt les décrient. Mais depuis longtems personne ne veut des billets de cette faculté.

Toutes les facultés du monde n'empêcheront jamais les Philosophes de voir que nous commençons par sentir, & que notre mémoire n'est qu'une sensation continuée. Un homme qui naîtrait privé de ses cinq sens, serait privé de toute idée, s'il pouvait vivre. Les notions métaphysiques ne viennent que par les sens ; car comment mesurer un cercle ou un triangle, si on n'a pas vû ou touché un cercle & un triangle ? comment se faire une idée imparfaite de l'infini, qu'en reculant des bornes ? & comment retrancher des bornes, sans en avoir vû ou senti ?

La sensation enveloppe toutes nos facultés, dit un ganrd Philosophe (page 128. Tome 2. traité des sensations.)

Que conclure de tout cela ? Vous qui lisez & qui pensez, concluez.

SONGES.

Somnia quæ ludunt animos volitantibus umbris,
Non delubra deum nec ab æthere numina mittunt,
Sed ſua quiſque facit.

MAis comment tous les ſens étant morts dans le ſommeil, y en a-t'il un interne qui eſt vivant ? comment vos yeux ne voyant plus, vos oreilles n'entendant rien, voyez-vous cependant & entendez-vous dans vos rêves ? Le chien eſt à la chaſſe en ſonge, il aboie, il ſuit ſa proie, il eſt à la curée. Le poéte fait des vers en dormant. Le Mathématicien voit des figures ; le Métaphyſicien raiſonne bien ou mal : on en a des exemples frappans.

Sont-ce les ſeuls organes de la machine qui agiſſent ? Eſt-ce l'ame pure, qui ſouſtraite à l'empire des ſens, jouit de ſes droits en liberté ?

Si les organes ſeuls produiſent les rêves de la nuit, pourquoi ne produiront-ils pas les ſeules idées du jour ? Si l'ame pure, tranquille dans le repos des ſens, agiſſant par elle-même, eſt l'unique cauſe, le ſujet unique de toutes les idées que vous avez en dormant, pourquoi toutes ces idées ſont-elles preſque toujours irrégulieres déraiſonnables, incohérentes ? Quoi, c'eſt dans le tems où cette ame eſt le moins troublée, qu'il y a plus de trouble dans toutes ſes imaginations ! elle eſt en liberté, & elle eſt folle ! ſi elle était née avec des idées métaphyſiques, comme l'ont dit tant d'Ecrivains qui rêvaient les yeux ouverts, ſes idées pures & lumineuſes de l'être, de l'infini, de tous les premiers principes, devraient ſe réveiller en elle avec la plus grande énergie quand ſon corps eſt endormi : on ne ſerait jamais bon philoſophe qu'en ſonge.

Quelque ſyſtême que vous embraſſiez, quelques vains efforts que vous faſſiez pour vous prouver que

la mémoire remue votre cerveau, & que votre cerveau remue votre ame, il faut que vous conveniez, que toutes vos idées vous viennent dans le sommei sans vous, & malgré vous: votre volonté n'y a aucune part. Il est donc certain que vous pouvez penser sept ou huit heures de suite, sans avoir la moindre envie de penser, & sans même être sûr que vous pensez. Pesez cela, & tâchez de deviner ce que c'est que le composé de l'animal.

Les songes ont toujours été un grand objet de superstition; rien n'était plus naturel. Un homme vivement touché de la maladie de sa maîtresse, songe qu'il la voit mourante; elle meurt le lendemain; donc les dieux lui ont prédit sa mort.

Un Général d'armée rêve qu'il gagne une bataille, il la gagne en effet, les dieux l'ont averti qu'il serait vainqueur.

On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis, on oublie les autres. Les songes font une grande partie de l'histoire ancienne, aussi-bien que les oracles.

La vulgate traduit ainsi la fin du verset 26. du chap. 19. du Lévitique : *Vous n'observerez point les songes.* Mais le mot *songe* n'est point dans l'hébreu : & il serait assez étrange qu'on réprouvât l'observation des songes dans le même livre où il est dit que Joseph devint le bienfaiteur de l'Egypte & de sa famille, pour avoir expliqué trois songes.

L'explication des rêves était une chose si commune qu'on ne se bornait pas à cette intelligence ; il fallait encore deviner quelquefois ce qu'un autre homme avait rêvé. Nabuchodonosor ayant oublié un songe qu'il avait fait, ordonna à ses Mages de le deviner, & les menaça de mort s'ils n'en venaient pas à bout; mais le Juif Daniel qui était de l'école des Mages, leur sauva la vie en devinant quel était le songe du Roi, & en l'interprétant. Cette histoire & beaucoup d'autres pourraient servir à prouver que la loi des Juifs ne défendait pas l'oneiromancie, c'est-à-dire, la science des songes.

SUPERSTITION.

Chapitre tiré de Cicéron, de Sénéque & de Plutarque.

PResque tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un Etre suprême, & de la soumission du cœur à ses ordres éternels, est superstition. C'en est une très-dangereuse que le pardon des crimes attaché à certaines cérémonies.

Et nigras mactant pecudes, & manibus divis,
In ferias mittunt.
O faciles nimium qui tristia crimina cædis,
Flumineâ tolli posse putatis aquâ!

Vous pensez que Dieu oubliera votre homicide, si vous vous baignez dans un fleuve, si vous immolez une brebis noire, & si on prononce sur vous des paroles. Un second homicide vous sera donc pardonné au même prix, & ainsi un troisiéme, & cent meurtres ne vous couteront que cent brebis noires & cent ablutions! Faites mieux, misérables humains, point de meurtre & point de brebis noires.

Quelle infâme idée d'imaginer qu'un Prêtre d'Isis & de Cibéle en jouant des cimbales & des castagnettes, vous réconciliera avec la divinité! Et qu'est-il donc ce Prêtre de Cybéle, cet eunuque errant qui vit de vos faiblesses, pour s'établir médiateur entre le ciel & vous? Quelles patentes a-t'il reçûes de Dieu? Il reçoit de l'argent de vous pour marmoter des paroles, & vous pensez que l'Etre des êtres ratifie les paroles de ce charlatan?

Il y a des superstitions innocentes : vous dansez les jours de fêtes en l'honneur de Diane ou de Pomone, ou de quelqu'un de ces Dieux secondaires dont votre calendrier est rempli : à la bonne-heure. La danse est très-agréable, elle est utile au corps, elle réjouit l'ame; elle ne fait de mal à personne; mais n'allez pas croire

que Pomone & Vertumne vous ſachent beaucoup de gré d'avoir ſauté en leur honneur, & qu'ils vous puniſſent d'y avoir manqué. Il n'y a d'autre Pomone, ni d'autre Vertumne, que la béche & le hoyau du jardinier. Ne ſoyez pas aſſez imbécilles pour croire que votre jardin ſera grêlé ſi vous avez manquez de danſer la pirrique ou la cordace.

Il y a peut-être une ſuperſtition pardonnable & même encourageante à la vertu; c'eſt celle de placer parmi les Dieux les grands hommes qui ont été les bienfaiteurs du genre humain. Il ſerait mieux ſans doute, de s'en tenir à les regarder ſimplement comme des hommes vénérables; & ſur-tout de tâcher de les imiter. Vénérez ſans culte un Solon, un Thales, un Pythagore, mais n'adorez pas un Hercule pour avoir nettoyé les écuries d'Augias, & pour avoir couché avec cinquante filles dans une nuit.

Gardez-vous ſur-tot d'établir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'ignorance, l'enthouſiaſme, & la craſſe, qui ſe ſont fait un devoir & une gloire de l'oiſiveté & de la gueuſerie; ceux qui au moins ont été inutiles pendant leur vie, méritent-ils l'apothéoſe après leur mort?

Remarquez que les tems les plus ſuperſtitieux ont toujours été ceux des plus horribles crimes.

TIRANNIE.

ON appelle tiran le ſouverain qui ne connait de loix que ſon caprice, qui prend le bien de ſes ſujets, & qui enſuite les enrôle pour aller prendre celui de ſes voiſins. Il n'y a point de ces tirans-là en Europe.

On diſtingue la tyrannie d'un ſeul, & celle de pluſieurs. Cette tirannie de pluſieurs ſerait celle d'un corps qui envahirait les droits des autres corps, & qui exercerait le deſpotiſme à la faveur des loix corrompues par lui. Il n'y a pas non plus de cette eſpèce de tirans en Europe.

Sous quelle tirannie aimeriez-vous mieux vivre ? Sous aucune ; mais s'il fallait choisir, je détesterais moins la tirannie d'un seul que celle de plusieurs. Un despote a toujours quelques bons momens ; une assemblée de despotes n'en a jamais. Si un tiran me fait une injustice, je peux le désarmer par sa maîtresse, par son confesseur, ou par son page ; mais une compagnie de graves tirans est inaccessible à toutes les séductions. Quand elle n'est pas injuste, elle est au moins dure, & jamais elle ne répand de graces.

Si je n'ai qu'un despote, j'en suis quitte pour me ranger contre un mur, lorsque je le vois passer, ou pour me prosterner, ou pour fraper la terre de mon front selon la coutume du pays ; mais s'il y a une compagnie de cent despotes, je suis exposé à répéter cette cérémonie cent fois par jour, ce qui est très ennuyeux à la longue quand on n'a pas les jarrets souples. Si j'ai une métairie dans le voisinage de l'un de nos seigneurs, je suis écrasé ; si je plaide contre un parent des parens d'un de nos seigneurs, je suis ruiné. Comment faire ? J'ai peur que dans ce monde on ne soit réduit à être enclume ou marteau ; heureux qui échappe à cette alternative !

TOLERANCE.

QU'est-ce que la tolérance ? c'est l'apanage de l'humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesse, & d'erreurs ; pardonnons nous réciproquement nos sottises, c'est la premiere loi de la nature.

Qu'à la bourse d'Amsterdam, de Londres, ou de Surate, ou de Bassora, le Guèbre, le Banian, le Juif, le Mahométan, le Diocole Chinois, le Bramin, le Chrétien Grec, le Chrétien Romain, le Chrétien protestant, le Chrétien quakre, trafiquent ensemble, ils ne léveront pas le poignard les uns sur les autres pour gagner des ames à leur religion. pourquoi donc nous sommes-nous égorgés presque sans interruption depuis le premier Concile de Nicée ?

Conſtantin commença par donner un édit qui permettait toutes les religions ; il finit par perſécuter. Avant lui on ne s'éleva contre les Chrétiens que parce qu'ils commençaient à faire un parti dans l'état. Les Romains permettaient tous les cultes, juſqu'à celui des Juifs, júſqu'à celui des Egyptiens, pour leſquels ils avaient tant de mépris. Pourquoi Rome tolerait-elle ces cultes ? C'eſt que ni les Egyptiens, ni même les Juifs ne cherchaient à exterminer l'ancienne religion de l'empire, ne couraient point la terre & les mers pour faire des proſélites ; ils ne ſongeaient qu'à gagner de l'argent ; mais il eſt inconteſtable que les Chrétiens voulaient que leur religion fût la dominante. Les Juifs ne voulaient pas que la ſtatue de Jupiter fût à Jéruſalem ; mais les Chrétiens ne voulaient pas qu'elle fût au capitole. St. Thomas a la bonne foi d'avouer, que ſi les chrétiens ne détrônerent pas les empereurs, c'eſt qu'ils ne le pouvaient pas. Leur opinion était que toute la terre doit être chrétienne. Ils étaient donc néceſſairement ennemis de toute la terre, juſqu'à ce qu'elle fût convertie.

Ils étaient entre eux ennemis les uns des autres ſur tous les points de leur controverſe. Faut-il d'abord regarder Jeſus-Chriſt comme Dieu ? ceux qui le nient ſont anathématiſés ſous le nom d'Ebionites qui anathématiſent les adorateurs de Jeſus.

Quelques-uns d'entre eux veulent-ils que tous les biens ſoient communs, comme on prétend qu'ils l'étaient du tems des Apôtres ? Leurs adverſaires les appellent Nicolaïtes, & les accuſent des crimes les plus infâmes. D'autres prétendent-ils à une dévotion myſtique ? on les appelle Gnoſtiques, & on s'éléve contre eux avec fureur. Marcion diſpute-t-il ſur la Trinité ? On le traite d'idolâtre.

Tertullien, Praxéas, Origène, Novat, Novatien, Sabellus, Donat ſont tous perſécutés par leurs freres avant Conſtantin : & à peine Conſtantin a-t-il fait regner la religion chrétienne, que les Athanaſiens & les Euſébiens ſe déchirent ; & depuis ce temps l'égliſe chrétienne eſt inondée de ſang juſqu'à nos jours.

Le peuple Juif était, je l'avoue, un peuple bien barbare. Il égorgeait ſans pitié tous les habitans d'un malheureux petit pays ſur lequel il n'avait pas plus de droit qu'il n'en a ſur Paris & ſur Londres. Cependant quand Naaman eſt guéri de ſa lepre pour s'être plongé ſept fois dans le Jourdain, quand pour témoigner ſa gratitude à Eliſée qui lui a enſeigné ce ſecret, il lui dit qu'il adorera le Dieu des Juifs par reconnoiſſance, il ſe réſerve la liberté d'adorer auſſi le Dieu de ſon roi. Il en demande permiſſion à Eliſée, & le prophête n'héſite pas à la lui donner. Les Juifs adoraient leur Dieu ; mais ils n'étaient jamais étonnés que chaque peuple eût le ſien. Ils trouvaient bon que Chamos eût donné un certain diſtrict aux Moabites, pourvû que leur Dieu leur en donnat auſſi un. Jacob n'héſita pas à épouſer les filles d'un idolâtre. Laban avait ſon Dieu, comme Jacob avait le ſien. Voilà des exemples de tolérance chez le peuple le plus intolérant & le plus cruel de toute l'antiquité ; nous l'avons imité dans ſes fureurs abſurdes, & non dans ſon indulgence.

Il eſt clair que tout particulier qui perſécute un homme, ſon frere, parce qu'il n'eſt pas de ſon opinion, eſt un monſtre. Cela ne ſouffre pas de difficulté. Mais le gouvernement ! mais les magiſtrats ! mais les princes! comment en uſeront-ils envers ceux qui ont un autre culte que le leur ? Si ce ſont des étrangers puiſſans, il eſt certain qu'un prince fera alliance avec eux. François I. très-chrétien s'unira avec les muſulmans contre Charlequint très-chrétien. François I. donnera de l'argent aux Luthériens d'Allemagne, pour les ſoutenir dans leur révolte contre l'Empereur ; mais il commencera, ſelon l'uſage, par faire brûler les Luthériens chez lui. Il les paye en Saxe par politique ; il les brûle par politique à Paris. Mais qu'arrivera-t-il ? Les perſécutions font des proſélites. Bientôt la France ſera pleine de nouveaux proteſtans. D'abord ils ſe laiſſeront pendre, & puis ils pendront à leur tour. Il y aura des guerres civiles. Puis viendra la St. Barthelemi, & ce coin du monde ſera pire que tout ce que les anciens & les modernes ont jamais dit de l'enfer.

Insensés ! qui n'avez jamais pû rendre un culte pur au Dieu qui vous a faits ! Malheureux que l'exemple des Noachides, des lettrés Chinois, des Parsis & de tous les sages n'ont jamais pû conduire ! Monstres, qui avez besoin de superstitions comme le gesier des corbeaux a besoin de charognes. On vous l'a déjà dit, & on n'a autre chose à vous dire ; si vous avez deux religions chez vous, elles se couperont la gorge ? si vous en avez trente, elles vivront en paix. Voyez le grand Turc, il gouverne des Guèbres, de Banians, des Chrétiens grecs, des Nestoriens, des Romains. Le premier qui veut exciter du tumulte est empalé, & tout le monde est tranquille.

VERTU.

QUEST-ce que vertu ? Bienfaisance envers le prochain. Puis-je appeller vertu chose que ce qui me fait du bien ? Je suis indigent, tu es libéral. Je suis en danger, tu viens à mon secours. On me trompe, tû me dis la vérité. On me néglipe, tu me consoles. Je suis ignorant, tu m'instruis. Je t'appellerai sans difficulté vertueux. Mais que deviendront les vertus cardinales & théologales ? Quelques-unes resteront dans les écoles.

Que m'importe que tu sois tempérant ? c'est un précepte de santé que tu observes ; tu t'en porteras mieux, & je t'en félicite. Tu as la foi & l'espérance, je t'en félicite encor davantage ; elles te procureront la vie éternelle. Tes vertus théologales sont des dons célestes ; tes cardinales sont d'excellenıes qualités qui servent à te conduire : mais elles ne sont point vertus par rapport à ton prochain. Le prudent se fait du bien, le vertueux en fait aux hommes. St. Paul a eu raison de te dire que la charité l'emporte sur la foi & l'espérance.

Mais quoi, n'admettra-t-on de vertus que celles qui sont utiles au prochain ? Eh comment puis-je en admettre d'autres ? Nous vivons en société ; il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de

la société. Un solitaire sera sobre, pieux ; il sera revêtu d'un cilice ; eh bien, il sera saint ; mais je ne l'appellerai vertueux que quand il aura fait quelqu'acte de vertu dont les autres hommes auront profité. Tant qu'il est seul, il n'est ni bienfaisant ni malfaisant, il n'est rien pour nous. Si St. Bruno a mis la paix dans les familles, s'il a secouru l'indigence, il a été vertueux ; s'il a jeûné, prié dans la solitude, il a été un saint. La vertu entre les hommes est un commerce de bienfaits ; celui qui n'a nulle part à ce commerce ne doit point être compté. Si ce saint était dans le monde, il y ferait du bien sans doute ; mais tant qu'il n'y sera pas, le monde aura raison de ne lui pas donner le nom de vertueux ; il sera bon pour lui ; & non pour nous.

Mais, me dites-vous, si un solitaire est gourmand, yvrogne, livré à une débauche secrette avec lui-même, il est vicieux : il est donc vertueux s'il a les qualités contraires. C'est de quoi je ne peux convenir : c'est un très-vilain homme, s'il a les défauts dont vous parlez ; mais il n'est point vicieux, méchant, punissable par rapport à la société à qui ses infâmies ne font aucun mal. Il est à présumer que s'il rentre dans la société, il fera du mal, qu'il y sera très-criminel ; & il est même bien plus probable que ce sera un méchant homme, qu'il n'est sûr que l'autre solitaire tempérant & chaste, sera un homme de bien ; car dans la société les défauts augmentent, & les bonnes qualités diminuent.

On fait une objection bien plus forte ; Néron, le Pape Alexandre six, & d'autres monstres de cette espéce, ont répandu des bienfaits ; je réponds hardiment qu'ils furent vertuenx ce jour-là.

Quelques théologiens disent que le divin Empereur Antonin n'était pas vertueux, que c'était un Stoïcien entête, qui non content de commander aux hommes, voulait encor être estimé d'eux, qu'il rapportait à lui-même le bien qu'il faisait au genre humain, qu'il fut toute sa vie juste, laborieux, bienfaisant par vanité, & qu'il ne fit que tromper les hommes par ses vertus ; je m'écrie alors, mon Dieu, donnez-nous souvent de pareils fripons !

FIN.





